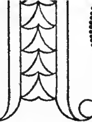
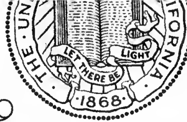
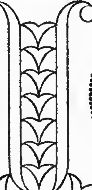
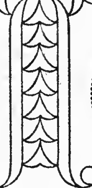

LIGHT
LET THERE BE
1868


LIGHT
LET THERE BE
1868




THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868


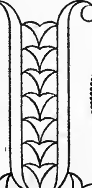
THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868




THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868


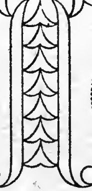
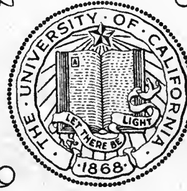
THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868




THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868


THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868




THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868


THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868


A. Cécile RÉAU

Docteur de l'Université de Paris
Professeur détaché par le Ministère de l'Instruction Publique
à Mills Collège (Californie) et à l'Université de Californie

LA SOCIÉTÉ CALIFORNIENNE DE 1850

D'APRÈS BRET HARTE

OLLIER-HENRY ÉDITEUR

26. Rue Monsieur le Prince, PARIS

—

1921

I

LA CALIFORNIE

(APERÇU HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE)

Il est des pays privilégiés auxquels on ne songe guère sans lier leur nom à une épithète qui exprime à la fois l'admiration et l'attachement. La « belle et merveilleuse Californie » est de ceux-là. Elle l'est même deux fois, puisque son nom, dont l'étymologie fut souvent discutée, est, d'après l'opinion des historiens californiens les plus autorisés : J. S. Hittel, H. Bancroft et J. Royce, celui d'une île fabuleuse située dans le voisinage des Indes, « très près du Paradis terrestre », habitée par des Amazones à la peau noire et aux bras d'or, qui se paraient de colliers et de bracelets d'or, et qui domptaient des griffons en brandissant des lances d'or. C'est ainsi qu'Ordoñez de Montalvo, traducteur d'*Amadis de Gaule*,, décrivait, vers l'an 1510, l'île de Californie, dans son roman de *Sergas de Esplandian*, retrouvé en 1862 par M. Edward Everett Hale.

Les Espagnols qui abordèrent avec Cortez, en 1535, sur la côte de la Basse-Californie actuelle donnèrent à la presqu'île qu'ils avaient visitée et qu'ils croyaient une île, le nom de Californie. Ils connaissaient, selon

toute vraisemblance, le roman d'Ordoñez de Montalvo si populaire alors. Est-ce par ironie que ces chercheurs d'or appelèrent la terre dénudée et aride qu'ils avaient explorée du nom de l'Eldorado dont ils avaient vainement poursuivi la découverte ? Quoi qu'il en soit, la presqu'île de Basse-Californie, représentée encore comme une île sur les cartes du XVII[e] siècle, garda le nom de la terre merveilleuse, dont le sol, disait encore Ordoñez de Montalvo, ne recélait que de l'or et des pierres précieuses. Et ce nom fut appliqué plus tard à toute la région située entre les Etats actuels de l'Arizona, du Nevada et de l'Orégon.

La côte de la Californie septentrionale, Alta California, fut reconnue pour la première fois en 1542 et en 1543 par les explorateurs espagnols Cabrello et Ferralo. En 1579, l'Anglais Drake remonta vers le nord. Il mentionna, dans la relation de son voyage, les brumes soudaines qui enveloppaient la côte. Il ne vit pas la baie de San-Francisco, dont l'existence devait encore rester ignorée des Européens pendant deux siècles.

En 1767, les Franciscains ayant remplacé les Jésuites expulsés dans les missions de la Basse-Californie, de nouvelles expéditions furent organisées pour reconnaître le pays. Le Gouverneur Portola et le Père Junipero Serra partirent, en 1769, pour repérer la situation du port de Monterey. Ils ne le trouvèrent point et remontèrent la côte vers le nord. Pendant cette expédition, quel-

ques soldats gravirent les collines qui dominent la ville actuelle de San-Francisco, et aperçurent l'immense baie. Maintes fois, disent les chroniques espagnoles, on avait fait remarquer au Père Junipero Serra que de nombreux saints possédaient un port sur la côte de Californie, mais que saint François n'y avait pas encore le sien. Le Père répondait simplement : « Si saint François veut qu'un port lui soit dédié, qu'il nous guide et nous en fasse découvrir l'emplacement. » La grande baie fut, pour le Père Junipero Serra, le port choisi par saint François ; aussi prit-elle, à partir de 1775, le nom de baie de San-Francisco. En 1776, la mission de saint François d'Assise, appelée plus couramment Mission Dolores, fut fondée près du lac Dolores, et, quelques mois plus tard, la dédicace de l'église eut lieu. Le fort du Presidio fut également construit la même année sur le sommet de l'une des collines qui dominaient le village de Yerba Buena, situé alors sur l'emplacement actuel de la partie basse de San-Francisco. Une église et une citadelle, telle fut la double origine de la grande ville qui prit seulement en 1847 le nom de San-Francisco.

Quant au passage de la Porte d'Or qui fait communiquer la baie avec le Pacifique, on en trouve pour la première fois le nom dans le *Mémoire géographique* présenté au Sénat américain par le général Frémont, en juin 1848. Une note explique que l'ouverture de la baie

a été désignée sur la carte sous le nom de Chrysopylae, Porte d'Or, pour des raisons analogues à celles qui avaient fait appeler Chrysoceras, Corne d'Or, l'ancien port de Constantinople. La forme de la passe et les avantages que la baie de San-Francisco offrait au commerce avaient évoqué chez le général qui venait de conquérir la Californie le souvenir des anciens Grecs fondateurs de Byzance.

Quel est l'aspect de ce pays qui, situé très loin des grands foyers de la civilisation, fut évangélisé lentement à la fin du XVIIIe siècle par les disciples de saint François d'Assise, tandis que sur la côte de l'Atlantique des colons protestants soulevés contre l'Angleterre fondaient, sur les principes politiques les plus modernes, un Etat d'où devaient partir, moins d'un siècle plus tard, ceux qui iraient prendre possession de la Californie au nom de la libre Amérique ?

Vue à vol d'oiseau, la Californie, allongée entre 33° et 42° de latitude septentrionale, présente la forme d'un étroit bassin ovale, entouré de tous côtés par une large bordure montagneuse. Des montagnes longent la côte, des massifs élevés couvrent toute la partie septentrionale du pays, d'autres chaînes parallèles au rivage vont s'abaissant vers le sud. La Californie méridionale n'est séparée du Nevada et du Mexique que par l'étendue des déserts, tandis que le puissant Colorado marque sa frontière orientale à l'ouest de l'Ari-

zona. A l'est, s'élève le rempart de la Sierra Nevada, aux sommets couverts de neige. C'est là que finit l'étroit versant du Pacifique. C'est par les passes de ces hautes altitudes que les premiers chasseurs, les coureurs des bois, sont arrivés en Californie, avant-garde des chercheurs d'or, venus de l'est lointain.

Entre la Sierra Nevada et la chaîne des « Coast Range », s'étend une longue vallée où coulent en sens inverse le Sacramento et le San-Joaquin, qui se rejoignent presque dans la partie centrale. Ils déversent leurs eaux dans la baie de Suisun qui communique, par le détroit de Carquinez, avec celle de San-Francisco. Ces deux fleuves reçoivent, surtout à l'est, un nombre considérable de tributaires qui prennent leur source dans les sierras, puis traversent une région de montagnes moins hautes, les « foot-hills », où ils ont creusé de profonds cañons explorés et fouillés par les mineurs pendant le rush de l'or de 1850.

Le climat de la Californie, beaucoup plus égal et plus doux que celui de la côte de l'Atlantique, présente pourtant de grandes variétés. La zone côtière du sud jouit d'une douceur et d'une égalité de température tout à fait exceptionnelle. Dans la partie centrale, celle de la baie de San-Francisco, on observe les mêmes caractères, bien que la moyenne annuelle soit un peu plus basse. Une particularité climatérique curieuse de cette région est, qu'en été, de juin à octobre, un brouillard

très épais enveloppe la côte presque chaque soir, et ne se dissipe que longtemps après le lever du soleil. Un vent frais souffle du nord-ouest. C'est, en plein été, une saison fraîche, sinon froide. Il ne pleut pas d'avril à septembre ou octobre, et dès que le brouillard disparaît, en été comme en hiver, un soleil éblouissant brille dans un ciel d'un bleu intense. L'air, baigné de lumière et de chaleur, est sec et vivifiant comme celui des hautes montagnes. Au nord, les hivers sont plus longs et les saisons plus tranchées. A l'intérieur, il neige en hiver dans la région montagneuse ; en été, il fait très chaud pendant le jour, mais toujours frais la nuit. Les vallées seules ont une température brûlante en été, mais leur chaleur sèche est pourtant plus facile à supporter que celle du centre ou de l'est des Etats-Unis.

Ce pays, dont la superficie égale les trois quarts de la France, était couvert d'une flore exubérante aux proportions géantes : lauriers, aunes, saules, mimosas, marronniers, sycomores, pins de toutes les espèces, *red woods*, chênes verts aux formes tourmentées, sequoias aux dimensions fabuleuses, vieux de trois ou quatre mille ans. Dans les vallées, s'étendaient des champs d'avoine sauvage, des prairies parsemées de fleurs éclatantes d'une variété infinie.

La faune n'était pas moins riche : les saumons et les truites pullulaient dans les rivières, les daims, les antilopes, les moutons sauvages peuplaient les collines, les

ours étaient nombreux dans les montagnes et l'on trouvait dans les forêts des multitudes d'oiseaux.

Aujourd'hui, la plus grande partie du pays a été déboisée, des champs s'étendent sur l'emplacement des anciennes forêts, des cultures nouvelles ont été introduites dans les vallées. Mais les dimensions des épis de blé, celles des fleurs qui, au printemps, donnent aux vergers un aspect féerique, dénotent à la fois la richesse prodigieuse du sol et lés avantages d'un climat merveilleux. Quand on voit, dans un Etat moins grand que la France, des milliers de collines boisées et de petites vallées qui, par leur beauté et leur charme, rappellent la Corse, la Sicile et la Grèce, des plaines qui, par leur richesse, font songer à la vallée du Nil, des montagnes aussi hautes que le Mont Blanc, et des merveilles naturelles comme le parc National des Sequoias et la vallée de Yosémite, on comprend que la Californie soit pour ceux qui la connaissent une sorte de terre promise, et qu'on se sente tenté, en la voyant, de répéter le mot par lequel les Anciens traduisaient leur culte pour la beauté de Naples : la voir et puis mourir.

Cette terre de richesse et de beauté fut habitée d'abord par des Indiens à demi nomades, dont le nombre atteignait 700.000 au milieu du XVI[e] siècle. Il en restait encore 300.000 en 1849. Ces Indiens étaient les plus arriérés de toute la côte du Pacifique. Ils n'avaient ni vêtements, ni maisons, ni embarcations d'aucune sorte.

Ils ne savaient pas cultiver le sol, ils se nourrissaient d'herbes et d'insectes et ne possédaient aucune notion morale ni religieuse. L'infériorité de leur intelligence a frappé tous les explorateurs qui les ont approchés : La Pérouse en 1786, Vancouver en 1792, Rezanof en 1806, Dupetit-Thouars en 1837.

Les premiers Européens qui se fixèrent en Californie furent des Espagnols. Possesseurs du Mexique, appelé alors Nouvelle-Espagne, ils cherchèrent à étendre leur influence vers le nord et fondèrent des missions pour convertir les Indiens. La première fut établie à San-Diego en 1769 ; d'autres suivirent : San-Carlos à Monterey, Dolores à San-Francisco, Carmel, Los Angeles, Santa-Clara, Santa-Barbara, Santa-Cruz, San-Jose, San-Rafael. A la fin du XVIIIe siècle, il y avait, en Californie, dix-huit missions, qui comprenaient quarante pères et treize mille cinq cents néophytes. Ce résultat était le couronnement de l'œuvre entreprise avec l'ardeur évangélique d'un missionnaire par le Père Junipero Serra, qui unissait à la foi d'un apôtre l'esprit d'organisation des fondateurs des grandes abbayes bénédictines du Moyen Age. Ces missions avaient un but purement religieux, mais la plupart devinrent fort riches, grâce aux qualités des pères qui surent faire produire à un sol prodigieusement fertile tout ce qu'il pouvait donner.

Les historiens américains s'accordent à rendre hommage à l'esprit de sainteté des missionnaires. Ce qu'ils

leur reprochent, c'est d'avoir ignoré les moindres préceptes d'hygiène et d'avoir été ainsi en partie responsables du taux effroyable de la mortalité dans les missions, c'est surtout de n'avoir pas su faire de ces nouveaux convertis des êtres libres, de les avoir maintenus dans un état de servitude morale qui était à peine le prélude de la civilisation. On pourrait répondre à ces reproches en exposant la question des Indiens telle qu'elle se pose aujourd'hui. Si les Américains ont échoué, comme les Pères, dans leur œuvre civilisatrice, c'est sans doute que les Indiens ne sont pas civilisables.

Les Pères dispersés, leur œuvre s'effondra et leur influence morale ne dura pas même autant que les édifices qu'ils avaient construits, et dont les ruines, à demi-désertes, marquent seules aujourd'hui ce qu'ils ont laissé sur la terre. « Peu d'efforts humains », dit Royce, « ont été plus fervents et plus méritoires que ceux de ces pères franciscains ; peu ont abouti à un échec plus complet. Les missions, pour la Californie d'aujourd'hui, ont seulement la valeur d'un souvenir qu'illuminent, il est vrai, de poétiques légendes. » Elles ont donné à ce pays, qui n'a pas encore trois quarts de siècle d'histoire, le charme mystérieux d'un passé historique et des reflets de Moyen Age.

En fondant les missions, les pères avaient aussi favorisé le groupement des colons espagnols en bourgs appelés pueblos. Telle est l'origine d'un grand nombre

de villes : San-Diego, Monterey, Santa-Clara, Santa-Barbara, Santa-Cruz, San-José, San-Rafael, Los Angeles, près de la mission San-Gabriel, et San-Francisco, sur l'emplacement du petit village de Yerba Buena.

Quand le Mexique se sépara de l'Espagne et proclama son indépendance en 1822, la Californie accepta avec docilité le changement de gouvernement. Elle se soumit aussi volontiers à l'autorité du premier gouverneur mexicain, Don Luis Arguello, qu'à celle des anciens gouverneurs espagnols. Cette nouvelle période de l'histoire de la Californie fut caractérisée, selon l'expression de Bancroft, par le développement de « l'idéal républicain du Mexique et par la sécularisation des missions ».

En 1826, le gouverneur mexicain émancipa partiellement de l'autorité des pères les néophytes des missions de San-Diego, de Santa-Barbara et de Monterey. En 1830, il put faire appliquer son plan de sécularisation qui consistait à transformer les missions en pueblos et à diviser entre les néophytes devenus libres une partie des richesses de la mission à laquelle ils avaient appartenu. Dans certaines missions, les pères se considérant spoliés de leurs biens commencèrent à négliger leurs domaines, à vendre leurs produits agricoles et même à tuer leur bétail.

Ils pensaient qu'ils n'avaient rien gagné au changement de régime, ils regrettaient la domination espagnole et cherchaient à discréditer les autorités mexicai-

nes. Les meilleures familles, d'origine espagnole, se jugeaient très supérieures aux Mexicains. Les étrangers fixés en Californie faisaient de même et l'union de ces deux éléments rendit possible la révolution de 1836. Les insurgés s'emparèrent de Monterey, déclarèrent que la Californie était un Etat souverain, uni au Mexique par un simple lien fédéral, et nommèrent gouverneur général Alvarado qui parvint, après de nombreuses difficultés, à se concilier le sud, et voulut même briser le lien fédéral qui unissait la Californie au Mexique. Il ne réussit pas, mais il put du moins rester gouverneur constititutionnel du « département de la Californie ».

En 1842, le Mexique essaya d'imposer à la Californie un gouverneur mexicain ; mais, devant le mécontentement général des Californiens, des Américains, des Indiens, l'ancien ordre de choses subsista, troublé par des querelles constantes entre les représentants du nord et ceux du sud.

Tel était, en 1846, l'état politique du « département de la Californie », au moment où les Américains méditaient secrètement de s'en emparer. Cette conquête se comprend mieux, quand on sait de quels éléments se composait la population californienne.

Les missions étaient tombées en décadence dès le début de la sécularisation. Elles, démembrées, ruinées, vendues, le pouvoir de l'Eglise disparut et la supériorité

morale et matérielle qu'avaient acquise les Franciscains se trouva anéantie.

La société laïque comprenait d'abord un certain nombre de descendants des vieilles familles espagnoles. Leurs ancêtres, venus directement d'Espagne, leur avaient légué, avec la fierté castillane, un sentiment de mépris pour cette population mexicaine qui les entourait. Il y avait aussi de nombreux colons mexicains qui vivaient de la vente du cuir et du suif. Ils passaient une partie de leur vie à cheval, comme les gauchos modernes de l'Amérique du Sud. Ils cultivaient le sol avec des outils primitifs, élevaient des troupeaux, vivaient de la vente du cuir et du suif. Ils achetaient très cher à des commerçants de Boston des cotonnades de couleurs vives, des chaussures, et divers produits manufacturés. Leurs mœurs étaient simples et innocentes ; ils pratiquaient largement l'hospitalité, élevaient de nombreuses familles, aimaient les fêtes, les sports, le jeu, le vin. De nature impulsive, ils se querellaient facilement, mais se réconciliaient avec la même promptitude et leurs luttes politiques n'ont jamais eu un caractère sanglant. Cela montre bien, dit Royce, « leur simplicité d'esprit, leur amour enfantin des manifestations à grand spectacle ».

Les femmes, fidèlement attachées à la religion espagnole, étaient des épouses vertueuses et des mères dévouées. Les hommes manquaient de force de carac-

tère, mais étaient moralement supérieurs aux aventuriers américains de 1846, chasseurs et trappeurs venus se fixer en Californie. Au point de vue intellectuel, ils n'avaient pas d'ambition, pas non plus beaucoup d'occasions de s'instruire. Mais, comme les Latins, ils avaient l'esprit vif et le don de la conversation. Quelques-uns d'entre eux, le gouverneur Alvarado, le général Vallejo, ont laissé le souvenir d'hommes très intelligents, qui avaient beaucoup lu et possédaient un sentiment artistique très délicat.

En somme, naturellement bons, doux, hospitaliers, peu ambitieux, fidèles à la tradition et à la routine, arriérés, sans force de caractère, ils devaient être une proie facile et sûre pour les Américains énergiques, décidés à employer leur volonté disciplinée et méthodique à la conquête de la Californie mexicaine.

Bret Harte, dans sa conférence sur les Argonautes de 1849, a brossé le tableau de ce que fut la vie de la Californie espagnole et mexicaine : « Pendant plus de trois cents ans, elle fut le moins connu de tous les pays chrétiens... » Les habitants y menaient une vie paisible et pastorale. « Par la grande vallée centrale, le Sacramento déversait le courant non souillé de ses eaux dans une baie majestueuse que ne ridait nulle quille de navire, que ne tourmentait aucun quai. La cloche de l'Angélus sonnait à San-Bernardino » et son tintement grêle, répété « le long de la côte à la nuit

tombante par chaque clocher de mission, appelait chaque soir avant neuf heures les bonnes gens à la prière et au sommeil. Des lieues d'avoine sauvage » couvraient l'étendue des grands champs de blé d'aujourd'hui,... « de vastes troupeaux de bétail sauvage, dont le cuir et les cornes constituaient à eux seuls le maigre commerce de ces jours-là, parcouraient les plaines illimitées, ne connaissant d'autre figure humaine que celle de ce vaquero chevauchant pendant toute l'année sur son cheval infatigable »...

« Autour des blanches murailles de la Misión étaient groupées les huttes des néophytes indiens »... « Les presidios, avec une garnison d'une douzaine de miliciens novices, maintenaient l'ordre séculier et, dans les pueblos rustiques disséminés, les alcades dispensaient, comme Sancho Pança, la sagesse proverbiale et l'équité pratique aux plaideurs bucoliques. En regardant des documents juridiques espagnols, j'ai trouvé un exemple remarquable de la sagesse de l'alcade Philippe Gomez de Santa-Barbara.

« Une femme outragée accusa son mari de donner des sérénades à la femme d'un autre homme. Le mari infidèle et sa trop séductrice guitare comparurent tous les deux devant le tribunal. « Jouez », dit l'alcade au joyeux Lothario. L'infortuné fut obligé de répéter son exécution musicale de la nuit précédente. « Je ne vois rien de plus en ceci », dit l'excellent alcade, après un

moment de réflexion, « qu'une voix infâme et un goût exécrable. Je rejette la plainte de la señora, mais je détiens le señor comme coupable de troubler bassement la paix de Santa-Barbara. »

« C'étaient des jours heureux. Les propriétaires des vieux ranches gouvernaient d'une façon patriarcale. Sur un sol tropical par son caractère, dans un climat tout à fait original », vivait paisiblement un peuple de race latine, qui croyait avoir découvert une nouvelle Espagne. « Il ne s'éveilla de son rêve que pour se trouver étranger sur son propre sol et dans son propre pays... »[1].

Des relations commerciales s'étaient établies, au début du XIXe siècle, entre les Californiens et les Américains. Chasseurs, venus de l'est par terre, ces derniers s'étaient fixés en Californie dès 1826 et avaient été bien accueillis. Beaucoup d'entre eux s'étaient fait naturaliser Mexicains et avaient épousé des Californiennes. Les aventuriers, les vagabonds seuls avaient eu des difficultés avec les autorités du pays et n'avaient pas manqué de les menacer, et d'invoquer leur titre de citoyens américains, dès que la justice avait voulu mettre fin à leurs vols ou à leurs crimes.

L'histoire de la politique des Etats-Unis à l'égard de la Californie se résume, comme le montrent clairement Bancroft et Royce, en ce que certains Américains

1. *Tales of the Argonauts*. Introduction, page 10 (Riverside Edition), v. 2.

avaient reçu du Gouvernement de Washington l'ordre secret, et plus ou moins explicite, de s'emparer de la Californie, en conservant le plus possible les apparences du droit. En 1842, le commodore des forces navales des Etats-Unis pénétra dans le port de Monterey et, sans provocation, hissa le drapeau américain, l'abaissa d'ailleurs, et se retira. Le consul américain Larkins fit tous ses efforts pour exécuter le plan du gouvernement de Washington. Enfin, et surtout la conquête fut l'œuvre du lieutenant Frémont, plus tard capitaine et général. Il agit, en partie d'après les ordres de Washington, en partie d'après sa propre initiative. Il s'avança d'abord en Californie, en 1846, sous prétexte de diriger une expédition scientifique, pendant laquelle il hissa le drapeau américain dans les Sierras, puis il se retira dans l'Orégon. Mais il n'avait pas renoncé à son but, qui était aussi celui du gouvernement : soulever les Américains résidant en Californie contre les autorités mexicaines et s'emparer du pays avant de déclarer la guerre au Mexique. Il revint en Californie et les événements se précipitèrent. Un certain nombre d'Américains, comprenant des hommes respectables et des aventuriers, se réunirent à Sonoma et hissèrent un nouveau drapeau de coton blanc sur lequel ils avaient peint un ours. Cet événement eut les conséquences que cherchait Frémont : le gouvernement mexicain envoya des troupes

pour réduire les insurgés, Frémont se présenta comme le mandataire légal des Américains attaqués. La guerre éclata. Un bon nombre d'Américains, qui réprouvaient la conduite de Frémont, se mirent cependant de son côté, pour échapper aux prisons où, vaincus, ils eussent été traînés et pour devenir, selon le mot de l'un d'eux, des conquérants et ne pas rester d'audacieux brigands.

La guerre voulue et provoquée éclata : Monterey, San-Francisco furent saisies. Le commodore Stockton arriva en Californie, la traita comme un pays conquis ; le drapeau américain fut hissé à Monterey, le 7 juillet 1846. Les hostilités furent courtes, le traité du 7 août 1848 les termina et rétablit la paix entre les Etats-Unis et le Mexique. Les Américains, de plus en plus nombreux en Californie, préparèrent une Constition qui ressemblait dans ses grandes lignes à celle de l'Etat de New-York ; elle fut adoptée le 13 novembre 1849. La Californie fut définitivement admise comme Etat par le Congrès de Washington, le 9 septembre 1850.

La conquête de la Californie, d'après les Américains eux-mêmes, n'est pas une belle page de l'histoire des Etats-Unis. Beaucoup le sentirent nettement et cherchèrent des arguments pour justifier leur conduite. Le Dr Semple, l'un des membres de la République du Drapeau de l'Ours exprima une opinion très répandue: « Si nous conquérons un pays, nous n'avons pas de prince pour le réclamer ou pour lui dicter des lois,

aucune main de tyran ne s'abaisse sur lui, mais l'aigle glorieux d'Amérique plane sur un peuple conquis, lui offrant protection et liberté. » D'autres Américains ont allégué l'Evangile pour justifier la conquête et ont vu, dans l'exode de 1850, la marche du peuple de Dieu vers une autre Terre promise. Pourtant, quelques historiens ont osé dire la vérité. Royce eut le courage moral de la reconnaître : « L'Américain, en tant que conquérant ne veut pas se montrer au public comme un pur agresseur ; non seulement il veut persuader le monde, mais encore il veut se persuader lui-même qu'il sert la cause de Dieu dans un esprit de paix, même quand il s'empare avec violence de ce qu'il a résolu de prendre. » « Sa conscience est sensible, et l'agression hostile pratiquée contre un peuple quelconque, à l'exception des Indiens, choque cette conscience qui n'est pas habituée à répondre de telles actions. » Bref, ajoute Royce, « pour employer l'expression souvent répétée par les adversaires de la guerre contre le Mexique, la Californie formait une grande partie du vignoble de Naboth, que nous convoitions et que, pendant des années, nous avions espéré saisir par le plus juste des moyens faciles. »

Pendant que se déroulaient ces événements qui firent de la Californie un Etat américain, l'or avait été découvert près de Coloma en janvier 1848. En mai et en juin 1848, toute la population se rendit aux mines et le rush de l'or commença.

II

BRET HARTE EN CALIFORNIE

Pendant les années suivantes, des navires venus de tous les points du globe, jetèrent l'ancre dans le port que le Père Junipero Serra avait dédié au grand passionné de la pauvreté. Ils déversèrent, sur les quais marécageux du San-Francisco d'alors, des milliers d'aventuriers et de chercheurs d'or. La population américaine de la Californie passa de cinq cents habitants en 1845 à cent mille en 1849 et à trois cent mille en 1853 ; des villes champignons s'élevèrent sur l'emplacement de lieux sauvages, les solitudes se peuplèrent d'hommes blancs, munis de piques et de fusils, et les tribus indiennes, traquées et décimées dans leurs retraites, se réfugièrent dans des repaires plus inaccessibles. La transformation prodigieusement rapide de ce pays, qui avait conservé en plein dix-neuvième siècle une forme de civilisation presque moyenâgeuse et qui, en quelques années, devint un des Etats les plus modernes de l'Union Fédérale américaine, représente l'ère héroïque de la Californie. Cette période a eu ses historiens, mais ce qui est plus rare, elle a eu aussi, en Bret Harte, un romancier épique et un poète. C'est lui qui, dans son œuvre, a immortalisé la vie des Argonautes de 1849.

Cette période, a-t-il dit, « peut n'avoir été ni poétique, ni héroïque, elle peut avoir été rude, laide, malpropre, vulgaire et déréglée, mais c'est de telles époques que sont issus les héros et les aristocraties. Que trois cents ans s'écoulent et quel éclat l'environnera ! Alors, les peintres feront leur portrait, et les poètes les chanteront, ces vagabonds pittoresques de 1849. Comme elles deviendront romantiques, les chemises rouges des pionniers, et héroïques leurs grandes bottes. Quels bals élégants on donnera, et avec quel enthousiasme les journaux du matin parleront de la distinction de M. X..., costumé en pionnier de 1849. Dans mille ans, un nouveau Virgile chantera l'Enéïde américaine et l'épisode de Jason et de la Toison d'Or californienne, et les historiens nous disent que cette histoire est un mythe ! Pionniers, mes amis, riez, mais vos arrière-arrière-arrière-petits-enfants verseront des larmes de vénération. L'histoire manque de grandeur en s'élaborant, mais comme elle, devient héroïque dans une perspective de cinq siècles »[1]. Tel est l'enthousiasme de Bret Harte pour la Californie héroïque. C'est dans ses poésies, surtout dans les dix-huit volumes de ses contes et de ses nouvelles, qui constituent la meilleure partie de son œuvre, et qui tiennent à tous les genres, historique, psychologique, romanesque,

---

1. *The Pionners of « Forty Nine », Stories and Poems and other uncollected writings*,, by Charles Meeker Kozlay, p. 159.

qu'on trouve le tableau le plus vivant, le plus complet, le plus pittoresque de la Californie au milieu du XIXe siècle. Arrivé en Californie en 1854, quand les Argonautes avaient renoncé aux chemises rouges et aux grandes bottes, et ne différaient plus guère de leurs compatriotes de Boston ou de New-York, il a vécu parmi eux, il les a compris et aimés et les a peints rétrospectivement, sans avoir été vraiment un des leurs.

Francis Bret Harte, qui signa plus tard Bret Harte, naquit à Albany, capitale de l'Etat de New-York, le 25 août 1839. Une de ses arrière-grand'mères était hollandaise. Son grand-père paternel, Philippe Harte, était un Juif anglais qui, après avoir émigré au Canada, était allé se fixer à New-York et avait épousé, en 1799, une catholique d'origine anglaise, Catherine Bret. Il en eut un fils, Henri, qui fut le père de Bret Harte. Philippe Harte se sépara de sa femme et, tout en continuant à s'occuper de son fils, se remaria en 1806 avec une Juive, sans que sa nouvelle famille soupçonnât l'existence de son premier mariage, encore ignoré en 1902 à la mort de Bret Harte.

Henri Harte, né en 1800, fit de bonnes études au collège. Il fut plus tard professeur, conférencier et garda toujours un goût très vif pour la littérature. Sa vie fut pénible et sans succès. Il épousa, en 1830, une Hollandaise ; après quinze ans de mariage, il mourut, la laissant veuve avec quatre enfants, deux fils et deux filles.

L'aîné des fils rêvait d'expéditions lointaines ; il partit pour la Californie et mourut très jeune, avant le début de la guerre civile. Le second Françis Bret était d'un caractère tranquille et studieux. A six ans, il avait commencé à lire Shakespeare et Froissart, à sept ans, les romans de Dickens, qui avaient enflammé son imagination. A onze ans, il avait écrit sa première poésie qui fut publiée dans une revue. Il quitta l'école à treize ans, mais continua de s'instruire. A quatorze ans, ayant été malade, il apprit le grec, et, à seize ans, composa un long poème. Mais déjà, il avait commencé à gagner sa vie, ayant travaillé successivement chez un avocat, puis chez un commerçant. En 1853, Mrs. Harte partit pour la Californie, rejoindre son fils aîné. Bret Harte et sa jeune sœur allèrent les retrouver, en février 1854. Ils prirent la route la moins mauvaise et la moins longue, celle de l'isthme de Nicaragua et arrivèrent à San-Francisco en mars 1854. Bret Harte passa plus d'un an à Oakland, avec sa mère et son beau-père, le Colonel Andrew Williams. Il donna des leçons, fut employé chez un droguiste et, tout en travaillant, écrivit quelques poésies et des nouvelles pour des revues publiées sur la côte de l'Atlantique. En 1856, il fut précepteur dans la vallée de San-Ramon, située à peu de distance d'Oakland. En 1857, à vingt et un ans, il se rendit dans le comté de Humboldt, à quatre cents kilomètres au nord de San-Francisco. Il fut employé d'un service de factage et par-

courut toute la Californie du nord en diligence, allant surveiller le transport et la livraison des colis expédiés par la Compagnie Wells Fargo. Tout en menant cette existence pleine de dangers, à cause de l'état des routes de cette région montagneuse, et surtout à cause des voleurs de grands chemins qui arrêtaient les diligences et dévalisaient les voyageurs, il visita les comtés de la Trinité, du Nord, de Siskiyou. Il apprit le métier de typographe, travailla chez un imprimeur, chez un droguiste, se rendit sans doute aux mines, fut ensuite instituteur, puis rédacteur du journal *La Californie du Nord*. Un article de fond, dans lequel il avait exprimé son indignation au sujet d'un meurtre d'Indiens, excita la colère des habitants d'Eureka. Il donna sa démission et partit pour San-Francisco. Pendant ces deux années passées dans le Nord, il avait fréquenté des milieux très variés, avait observé les hommes et les choses, avait vu la Californie et la vie californienne sous leurs aspects les plus caractéristiques et les plus pittoresques.

Grâce à sa sœur, Mrs. Wyman, qui avait écrit dans *L'Ere d'Or*, il fut admis comme compositeur dans les bureaux de cette revue. Le directeur, qui l'avait distingué, l'encouragea : « Ecrivez quelque chose et je vous donnerai un dollar par colonne. » Bret Harte suivit le conseil qu'il avait reçu et écrivit pour *L'Ere d'Or*. Une de ses premières nouvelles, *M'liss*, révéla tout de suite son talent d'écrivain.

Il se maria en 1862, fut nommé en 1864 secrétaire de la Monnaie de San-Francisco et conserva cette situation six ans, jusqu'à son départ pour l'est. Pendant ces années très fécondes dans sa vie d'écrivain, il se consacra presque entièrement à son œuvre, vivant un peu à l'écart, dans un petit cercle d'amis de choix.

Le Californien fut fondé en 1864. C'était une revue hebdomadaire à laquelle contribuèrent Charles-H. Webb, Mark Twain et Bret Harte. L'*Overland Monthly* parut en 1868. Bret Harte en fut rédacteur en chef. C'est d'ailleurs lui qui choisit le titre de la revue et qui eut l'heureuse idée de tracer sous les pieds de l'ours du frontispice deux rails de chemin de fer. Montrer l'ours gris d'Amérique, symbole de la vieille Californie, foulant cette double chaîne d'acier qui relie San-Francisco à New-York, et guettant la locomotive transcontinentale, qui allait apporter la civilisation de l'est, c'était une trouvaille géniale. C'est dans le second numéro de l'*Overland* que fut publié *The Luck of Roaring Camp*, la plus célèbre des nouvelles de Bret Harte. Il est intéressant de rappeler que l'imprimeur, scandalisé par ce qu'elle avait d'irréligieux, d'immoral et d'indécent, dit au rédacteur de l'*Overland Monthly* qu'il avait été difficile de la faire lire à l'ouvrière typographe chargée de la correction des épreuves. Mal accueilli en Californie, *The Luck of Roaring Camp* eut, au contraire, un très vif succès dans l'est, et l'*Atlantic*

Monthly apprécia avec enthousiasme ce premier joyau de la littérature californienne. Six mois plus tard, un second chef-d'œuvre parut, *The Outcasts of Poker Flat.* La réputation de Bret Harte était établie. Editeur de l'*Overland Monthly*, secrétaire de la Monnaie, il avait été nommé professeur de littérature à l'Université de Californie. La question de sa nomination avait suscité de la part de certains membres du Conseil d'Administration une véritable opposition. Un tremblement de terre avait eu lieu en 1868, et pendant que les secousses sismiques se faisaient encore sentir, des hommes d'affaires se réunissaient pour user de toute leur influence sur les journalistes de San-Francisco et les empêcher d'envoyer dans l'est des dépêches alarmistes qui eussent nui à la prospérité de la Californie.

Bret Harte railla spirituellement cette attitude, disant que le succès du tremblement de terre eût été sérieusement compromis, si les habitants de San-Francisco avaient seulement su qu'il dût avoir lieu. Telle est la raison pour laquelle un des membres les plus influents du Conseil d'Administration de l'Université refusa de lui donner sa voix. Bret Harte fut pourtant nommé professeur un peu plus tard.

En février 1871, il quitta San-Francisco pour n'y jamais revenir. Il y était arrivé dix-sept ans plus tôt, sans avenir ouvert devant lui, sans vocation déterminée. Il s'était essayé dans les carrières les plus différentes, il

avait brillamment réussi dans la plus glorieuse d'entre elles, et il s'était fait un nom dans la littérature. Dans ce pays fouillé par tant de chercheurs d'or, il avait découvert le filon le plus rare et le plus précieux ; il l'avait largement exploité et, comme s'il avait voulu rester l'artiste d'une seule inspiration, et assurer l'unité de son œuvre, il avait emporté avec lui, vers l'est lointain, une veine de ce minerai californien, pour le fondre en œuvres baignées de lumière dans ce Boston si froid et si raide alors, et jusque sous le ciel brumeux de Londres de d'Edimbourg.

Il fut fêté partout, dans le centre, dans l'est. Mais, pour essayer de mettre fin à des difficultés financières, il accepta, en 1878, un poste de consul à Crefeld. Il n'aima pas l'Allemagne et obtint, en 1880, d'être nommé à Glasgow. En 1885, il se rendit à Londres chez M. Van de Velde, et demeura chez lui jusqu'en 1895. Il fit quelques voyages sur le continent, alla en France et en Suisse. Sa santé, fort altérée, périclita en 1901, et il mourut en Angleterre le 5 mai 1902, laissant inachevée une nouvelle dans laquelle il présentait encore des types de cette Californie lointaine qu'il avait quittée pour toujours en 1871.

III

L'ÉMIGRATION VERS LA CALIFORNIE

Les pionniers californiens gagnèrent la côte du Pacifique de trois manières : les uns en doublant le cap Horn, les autres par mer, jusqu'aux isthmes de Nicaragua ou de Panama, par mer encore, de Panama à San-Francisco. D'autres, les plus nombreux, et généralement les plus pauvres, prirent la route de terre et traversèrent le continent dans toute son étendue. Brancroft, Hittel et Royce ont longuement parlé des dangers que présentaient ces trois itinéraires. Ceux qui se rendaient en Californie par mer devaient affronter un voyage de plusieurs mois, périlleux et fatigant[1], et dont la monotonie n'était guère rompue que par des discussions violentes entre les passagers et les capitaines, souvent incompétents et par des querelles, plus violentes encore, entre les passagers eux-mêmes.

La route de l'isthme de Panama et de l'isthme de Nicaragua était considérée la meilleure malgré les dangers de toutes sortes. Avant l'établissement de la voie ferrée de Colon à Panama, les voyageurs devaient

1. Dr Stillman, *Seeking the Golden Fleece*.
Bayard Taylor, *El Dorado*.

remonter le Rio-Chagres, traverser des montagnes dans des conditions très primitives. Ils avaient à souffrir de la rapacité des indigènes voleurs et pillards ; ils couraient le risque d'être atteints de la fièvre jaune et du choléra qui régnaient à l'état endémique dans l'Amérique centrale, à cause de l'ignorance absolue de l'hygiène la plus élémentaire. Le service des bateaux à vapeur entre Panama et San-Francisco était très irrégulier. Les steamers qui venaient du sud étaient généralement bondés, et un grand nombre de voyageurs qui avaient fait un long séjour à Panama, ne pouvaient s'embarquer faute de place. Beaucoup, découragés d'attendre, essayaient de se rendre en Californie par leurs propres moyens. Ils se confiaient à des capitaines sans expérience ni scrupules qui les abandonnaient souvent sur une côte inhospitalière. Ceux qui partaient pour San-Francisco n'étaient d'ailleurs pas à l'abri de tout péril. Les naufrages étaient fréquents le long de la côte encore imparfaitement connue. Le paquebot « California », qui amena en Californie la première recrue des chercheurs d'or, avait quitté la côte de l'Atlantique avant que la nouvelle de la découverte de l'or y fût connue. Il inaugurait le service postal qui venait d'être établi entre la côte de l'Atlantique et celle du Pacifique. Lorsqu'il arriva à Panama, un nombre considérable de voyageurs l'attendaient pour y prendre passage. Beaucoup durent rester. Ceux

qui purent s'embarquer arrivèrent à San-Francisco le 28 février 1849.

C'est pour désigner ce contingent des pionniers californiens de la première heure que le mot de « forty niner », homme de 49, fut créé. Un « forty niner », selon la définition de la Société des Pionniers californiens, est un immigrant californien qui se trouvait en Californie ou à trois milles seulement de la côte le 31 décembre 1849, avant minuit. Les paquebots qui, après la « California », vinrent jeter l'ancre à Panama, trouvèrent une foule de plus en plus nombreuse, guettant fièvreusement l'arrivée des navires, impatiente de partir au plus vite vers l'Eldorado rêvé.

Bret Harte, venu par la route du Nicaragua, a donné dans *La Croisade de l'Excelsior* des détails sur ces voyages monotones et lents, que retardait encore l'intensité des brouillards. « Nous avons eu des alternatives de vents et de calmes, il ne nous manque plus que de la brume pour compléter nos aventures »... « Durant les derniers instants, cette immense surface d'un bleu métallique étincelant, qui se déployait si loin au vent, parut diminuer, comme si elle avait été rongée lentement par un acide terne et corrosif. La ligne lointaine de l'horizon qui séparait l'Océan du ciel était toujours distincte et nettement tranchée, mais la masse des eaux qui s'étendait entre eux avait pris une couleur grise, comme si quelque ombre invisible avait passé

au travers du ciel. Le banc de brume avait subitement cessé de ressembler à un rivage; il s'était relevé comme un rideau et paraissait alors suspendu au-dessus du navire. Il descendait graduellement, le mât de hune et le mât de misaine étaient perdus dans cette brume mystérieuse. Pourtant, la ligne de l'horizon continuait à briller faiblement, mais un autre brouillard parut alors s'élever de l'Océan et la rejoindre ; un moment après, le pont sur lequel ils se trouvaient se rapetissa aux proportions d'un radeau allant à la dérive sur une mer couleur de grisaille. Avec la disparition complète de l'espace environnant, le vent tomba, leur isolement fut complet. Il était manifeste que le premier effet, et le plus remarquable, de cette atmosphère noyée de brume qui les environnait, était le silence absolu. Les voiles vides et invisibles ne s'agitaient plus, les voilures et les cordages pendaient flasques, le faible craquement d'un mât invisible au-dessus des têtes était même assez retentissant pour que chacun levât les yeux en l'entendant. Des ordres assourdis émis par des personnages que l'œil ne pouvait distinguer et qui se tenaient à l'avant étaient exécutés par des fantômes se mouvant sans bruit sur la mer grise, qui semblait avoir envahi le pont du navire. Les passagers mêmes parlaient à voix basse, ou retenaient leur souffle. Ils formaient des groupes passifs, comme si, dans une terreur anticipée, ils eussent craint de rompre un silence si absolu. On

remarqua bientôt que le navire était ballotté d'un balancement inusité, la résistance de l'eau avait cessé, les vagues ne bouillonnaient plus sous l'avant, ne s'engouffraient ni ne glissaient plus sous sa quille, une oscillation vague et irrégulière avait succédé au mouvement régulièrement cadencé ; un vertige léger et à demi délicieux s'emparait par moments des sens : le navire allait à la dérive »[1].

Tous les paquebots qui n'arrivèrent pas à San-Francisco n'échouèrent pas ainsi le long de la côte mexicaine, et parmi les voyageurs qui s'étaient embarqués pour la Californie,un grand nombre eurent une destinée plus tragique que celle des passagers de « l'Excelsior » à la Mission de Todos Santos. Les naufrages étaient fréquents, des navires prirent feu à cause de la grande quantité de charbon accumulée dans des cales ventilées, des passagers périrent en pleine mer dans les canots où on les avait descendus. Et comme le héros de l'*Idylle de Fort-Point*, bien des parents, bien des amis, attendirent vainement ceux qu'ils avaient appelés auprès d'eux et qui n'atteignirent jamais le rivage de la Terre promise.

Si périlleux que fussent l'itinéraire du Cap Horn ou celui de l'isthme de Panama, ils étaient pourtant moins

---

1. *The Crusade of the Excelsior*, VI, p. 41.
A. Delano, *Life on the Plains and at the Diggins.*

dangereux que la route transcontinentale de l'Atlantique au Pacifique que suivirent cependant la majorité des pionniers. Ce long parcours de cinq mille quatre cents kilomètres que les rapides franchissent aujourd'hui en une centaine d'heures, durait alors de quatre à cinq mois. Des familles se groupaient en petites caravanes, emportant dans de grands fourgons, un mobilier rudimentaire, des provisions, des vêtements, traînant leur bétail à leur suite. Dans la partie bien connue des Etats-Unis, le voyage était relativement aisé, mais dès le Middle West, les difficultés et les dangers allaient croissant. Le point de départ de la majorité des caravanes était Independance, située sur le Missouri, dans l'Etat du même nom. Deux routes s'offraient aux pionniers : celle du sud passait par Santa-Fé, New-Mexico ; celle du nord suivait l'Orégon-Trail jusqu'à Fort-Hall, puis remontait le fleuve Humboldt jusqu'aux sommets de la Sierra Nevada. A Fort-Hall, certaines caravanes se dirigeaient vers l'Orégon, les autres vers la Californie.

En 1850, cinquante mille personnes traversèrent les plaines ; leur nombre augmenta les années suivantes. Ces plaines prirent un aspect nouveau ; des voyageurs les ont vues sillonnées par une file presque ininterrompue de longues voitures aux bâches blanches qui se dirigeaient lentement vers l'ouest, au milieu d'un nuage de poussière. En un seul jour, dit Merwin « une

caravane qui venait de la Virginie, avec trente-deux fourgons, fut rejointe pendant un arrêt par cinq cents autres voitures. Partout où les lourdes roues avaient brisé le dur gazon de la prairie, il jaillit, du Mississipi aux Sierras, une étroite bande de plantes à fleurs et de ces mauvaises herbes qui poussent communément dans les cours — témoins silencieux de la grande migration qui avait passé là. Des hommes à cheval accompagnaient en foule les fourgons, d'autres suivaient, marchant péniblement à pied. Des bannières flottaient çà et là, et l'aspect de ces caravanes était celui d'une armée en marche ». A la nuit tombante, on faisait halte, on allumait des feux auprès desquels on campait, harassé de fatigue. Comme leurs ancêtres du onzième siècle, ces croisés modernes trouvèrent la route blanchie par les ossements des malheureux qui les avaient précédés et qui, mal équipés, trop faibles pour supporter des fatigues et des privations surhumaines, étaient morts de maladie, souvent du choléra, ou bien avaient péri, victimes des bêtes féroces, et, le plus souvent, massacrés par les Indiens. Presque tous les villages de l'est, du centre ou du sud portaient le deuil de l'un des leurs, mort dans les plaines[1]. Les parents de Royce, qui

1. Josiah Royce, *California*, p. 234 et suivantes.
Bayard Taylor, *El Dorado*.
J. Q. Thornton, *Oregon and California*.
Edwin Bryant, *What I saw in California*.

emmenaient avec eux un enfant de deux ans, prirent une route peu fréquentée, n'ayant pour guide qu'un manuscrit rédigé par un Mormon qui était allé en Californie en 1848. Les indications vagues qu'il contenait faillirent les faire tomber entre les mains d'Indiens hostiles. Ils échappèrent à ces dangers, mais pour se trouver perdus dans le désert de Carson, dans l'Etat de Névada. Leur provision d'eau était presque épuisée, leur bétail menacé de mort. Une caravane qu'ils rencontrèrent leur indiqua la route à travers le désert ; ils gagnèrent le Marais du Sink, et purent se ravitailler sur ses bords. Ils se remirent en route, traversèrent encore cinquante kilomètres de déserts, atteignirent enfin le lac Carson au pied de la Sierra Nevada. C'était en octobre, la neige allait bientôt tomber. Heureusement, deux membres d'une caravane de secours, organisée pour aller au-devant des pionniers, les rencontrèrent, et leur conseillèrent d'abandonner leur roulotte sans hésiter. Ils partirent au plus vite, à dos de mule, et arrivèrent aux mines avant les premières tempêtes de neige.

Bret Harte, dans *L'Enfant abandonné des plaines*, a raconté le voyage d'une caravane à travers le continent américain. Comparé aux récits les plus accrédités des historiens et des pionniers eux-mêmes, ce roman présente une valeur documentaire de premier ordre. Il nous donne d'abord la vision de la plaine uniforme,

s'étendant à perte de vue, que le héros du roman, Clarence, enfant de douze ans, apercevait, à travers les trous de la bâche de la roulotte où il voyageait : « un sentiment de se mouvoir toujours vers un but indéfini, de se retrouver toujours à la même place le soir, avec les mêmes choses autour de soi, les mêmes gens, les mêmes couvertures, la même affreuse bâche noire au-dessus de sa tête. Un goût de chaux pulvérisée dans la bouche et sur les lèvres, une sensation graveleuse de terre sur les doigts, et, dominant tout cela, la chaleur et l'odeur du bétail. C'étaient les grandes plaines telles qu'elles apparurent aux deux enfants, pendant l'été de 1852, des profondeurs encapuchonnées d'une roulotte d'émigrants, par-dessus les têtes des deux bœufs attelés au timon et qui se balançaient en cadence »[1].

L'une des bâches portait en larges lettres noires cette inscription : « En route pour la Californie ». Leur vie était dure. Ils mangeaient une nourriture grossière et mal préparée, ils vivaient d'une manière rude et primitive, souffrant du froid, de la chaleur, de la faim. Ils dormaient tout habillés, enveloppés de simples couvertures, et cette épreuve dura des mois et des mois. « La dernière roulotte craquait et se balançait, roulait lentement et lourdement. Les sabots des bœufs de trait

1. *A Waif of the Plains*, v. 9, p. 1.

frappaient parfois dans la poussière avec un bruit sourd, faisant monter, de chaque côté des ornières, de petites bouffées semblables à de la fumée »[1].

Les deux enfants, les deux héros du roman, Clarence et Suzy, descendirent à terre, s'amusant à laisser leur roulotte s'éloigner d'une quarantaine de mètres et à courir ensuite pour la rattraper. A un moment donné, leur attention fut arrêtée par un animal qu'ils ne connaissaient pas, gros comme un chien, décharné, poussiéreux, graisseux, à la démarche lourde et paresseuse, au poil gris, semé de pustules noires sur les flancs, aux babines minces et trop courtes pour couvrir ses dents blanches, c'était le coyotte, le petit loup des prairies. Les enfants s'attardèrent à sa poursuite et lui firent prendre la fuite. Mais quand ils regardèrent l'horizon, « non seulement leur roulotte, mais le train entier des bœufs et des conducteurs de la caravane avait complètement disparu, évanoui aussi absolument que s'il avait été emporté par une rafale de vent ou englouti dans la terre. Même le nuage de poussière, qui s'élevait généralement pendant le jour un peu au-dessus du sol et marquait d'ordinaire, au loin, la trace de leur passage, ne se voyait plus. » L'immense plaine uniformément plate s'étendait devant eux au soleil couchant « sans la moindre trace de vie. Ce vaste globe de cristal bleu qui n'enfermait que de la poussière et du soleil pendant le jour, qu'une obscurité étoilée pendant la nuit, qui avait

1. *Ibid.*, p. 3.

toujours paru les encercler et les emprisonner dans ses parois, partout où ils avaient été, semblait maintenant avoir été soulevé pour laisser passer la caravane, puis s'être abaissé et refermé sur eux pour toujours »[1]. Un peu plus tard, ils aperçurent, très loin à l'horizon, un léger nuage de poussière d'où émergeait la bâche noire d'une roulotte qui disparut bien vite à leurs yeux. « Ils ne savaient pas que la plaine uniformément plate était, en réalité, ondulée, et que le train qui venait de disparaître avait seulement descendu une pente hors de la portée de leur vue... »[2] « Le soleil descendait toujours plus bas ; il avait déjà atteint l'horzion et était au niveau de ses yeux éblouis qui faisaient pour voir des efforts désespérés. Parfois, il semblait gêner les efforts ardents qu'il faisait pour scruter l'espace et obscurcissait sa vision... »[3]. « Le disque rouge descendait toujours plus bas... il projetait au loin des rayons lumineux, divergeant en éventail à travers la plaine, comme si, dans l'imagination surexcitée de l'enfant, il eût, lui aussi cherché l'épave perdue. Et tandis qu'un long rayon semblait s'attarder au-dessus du lieu où il était caché, il alla jusqu'à penser que ce rayon pourrait servir de guide »[4] à la caravane, et aider à les retrouver.

---

1. *A Waif of the Plains*, p. 7.
2. *Ibid.*, p. 10.
3. *Ibid.*, p. 11.
4. *Ibid.*, p. 12.

Ce que Bret Harte continue à rendre avec autant de précision et d'émotion que s'il évoquait des souvenirs vécus, c'est le silence absolu de la plaine pendant la nuit, silence si complet qu'on entend le bruit de sa respiration et les battements de son cœur, mais qu'on ne perçoit jamais pendant le jour, ni même la nuit, avec une caravane. Bientôt, « le vent s'éleva et balaya la plaine avec un profond soupir »[1], puis ce fut un murmure, une plainte vague, des bruits continus, des grondements sourds, Par moments, il lui semblait entendre le grincement de la roulotte, le lourd piétinement des bœufs, même une voix humaine. Cette tension finit par l'accabler et il s'endormit. « Il se réveilla en sursaut. Une créature humaine en mouvement s'était soudain levée entre lui et l'horizon. Elle n'était pas à vingt mètres. Sa silhouette, si clairement esquissée sur le ciel toujours lumineux, paraissait encore plus proche. C'était un homme, mais si échevelé, si fantastique, et pourtant si misérable et si puéril dans son extravagance qu'il semblait être la création d'un rêve d'enfant. Il était à cheval, mais il y avait une disproportion si comique entre sa stature et le poney qu'il montait—et dont les jarrets tendus étaient enfouis dans la poussière dans un arrêt haletant —

1. *Ibid.*, p. 15.

qu'on aurait bien pu le prendre pour un traînard de quelque vulgaire cirque ambulant.

« Un chapeau très haut, sans fond et sans bord..., surmonté d'une plume de dindon, était posé sur sa tête; de ses épaules, pendait une couverture sordide, en loques, qui couvrait à peine ses deux jambes comme enveloppées de bas jaunes malpropres. Dans l'une de ses mains, il tenait un fusil ; il repliait l'autre au-dessus de ses yeux pour s'aider à scruter avidement un point éloigné et situé à l'ouest du lieu où les enfants se tenaient cachés. Bientôt, en une douzaine d'enjambées rapides et silencieuses, le poney eut entraîné vers la droite l'apparition qui continuait à regarder fixement ce point mystérieux de l'horizon. Il n'y avait pas d'erreur possible maintenant. Cette face hébraïque peinte, ce long nez recourbé, ces joues osseuses, cette grande bouche, ces yeux caves, ces longues mèches de cheveux plats emmêlés ! C'était un Indien ! Non pas l'être pittoresque que l'imagination de Clarence s'était figuré, mais un Indien pourtant ! L'enfant était mal à l'aise, méfiant, soupçonneux, hostile, mais il n'avait pas peur. Il fixa cette lourde figure bestiale avec la supériorité de l'intelligence, cet être à moitié nu, avec la supériorité que donne le vêtement. Il toisa cette individualité inférieure avec le mépris d'une race supérieure. Mais, un moment après, quand cette apparition se fut détournée et eut

disparu vers l'ouest ondulé, un étrange frisson le fit trembler. Pourtant, il ne savait pas encore que dans ce puéril fantôme et dans ce pygmée peint, l'horrible majesté de la mort avait passé auprès de lui... »[1].

Il aperçut au loin « une ligne noire qui se mouvait dans les ténèbres environnantes »[2]. C'était le train d'une caravane et, « à en juger par la rapidité de son allure, un train de fourgons traînés par des chevaux se hâtant pour le campement du soir. C'était là ce que les yeux perçants de l'Indien avaient guetté et c'était pourquoi il avait fui si précipitamment »[3]. Le train qui arrivait ne ressemblait guère à celui que les enfants venaient de perdre de vue. Il était bien équipé, avec cinq ou six grands fourgons et de nombreux piqueurs. Clarence continua à fixer cette caravane qui devait les arracher à la mort. Mais il la vit changer de direction et frissonna de terreur sous le vent froid de la nuit. Enfin le train approcha. Il le regardait venir, agitant son chapeau. Soudain, trois hommes montés sur des chevaux se dirigèrent vers lui. Ils s'arrêtèrent, firent feu et l'enfant entendit comme un vol d'oiseau passer en sifflant au-dessus de sa tête. Ils avaient tiré, et lui continuait à agiter frénétiquement son chapeau. L'un des cavaliers

1. *Ibid.*, p. 16.

2. *Ibid.*, p. 17.

3. *Ibid.*, p. 17.

s'éloigna, puis revint à bride abattue. « Il approchait, majestueux, gigantesque, formidable, émergeant des ténèbres. Tout à coup, il leva le bras pour faire signe à ceux qui le suivaient dans un geste sauvage, et sa voix mâle, franche, assurée, retentit : « Cessez, grand Dieu, ce n'est pas un Indien, c'est un enfant »[1].

Quand Clarence et ses sauveurs arrivèrent auprès des fourgons qui formaient un cercle, dont la disposition avait quelque chose de militaire, il vit ce train si différent de celui de Silsbee : « Quarante ou cinquante chevaux étaient attachés dans le cercle formé par les roulottes, et les feux du campement étaient allumés. Devant l'un d'eux, s'élevait une vaste tente sous laquelle on pouvait voir une table couverte d'une nappe blanche »[2]. Clarence et Suzy pensèrent à leur propre dîner généralement servi sur de simples planches, en plein air, ou, par les temps de pluie, sous la capote basse de leur roulotte, et ils furent émerveillés »[3]. Quand ils virent un fourgon aménagé en chambre à coucher, un autre en cuisine, ils se regardèrent en silence, éblouis par tant de luxe. Celui qui les avait amenés, le chef de la caravane les présenta à sa femme. Loin de ressembler à la plupart des malheureuses qui entrepre-

1. *Ibid.*, p. 19.
2. *Ibid.*, p. 22.
3. *Ibid.*, p. 22.

naient le même voyage, ses vêtements étaient propres et très soignés, ses cheveux bien peignés. Après un dîner copieux et délicat, les voyageurs s'assirent devant leur tente auprès d'un feu de bois ; quelques hommes jouaient aux cartes un peu plus loin. Plus tard, tandis que le juge Peyton se préparait à patrouiller le voisinage, craignant une attaque nocturne d'Indiens, Clarence alla dormir dans un fourgon où il vit « un bureau, une table, une chaise, et même une étagère avec quelques livres. Un sofa avait été préparé pour lui servir de lit, avec un luxe de draps blancs et de taies d'oreiller. Une natte moelleuse recouvrait le parquet » de cette chambre à coucher ambulante. « Les parois et le haut du fourgon étaient en bois léger et non en toile clouée comme dans les roulottes ordinaires des émigrants »[1]. Il y avait une porte vitrée et une fenêtre qui laissaient entrer l'air et la lumière. Les autres fourgons contenaient ce qui était nécessaire pour le voyage. C'est un train de riches, pensait Clarence. Lorsqu'il se réveilla, il faisait jour, la caravane était en marche. Il aperçut, par la fenêtre ouverte, l'un des piqueurs allant sans prendre haleine d'un bout à l'autre du train, avec une expression préoccupée et inquiète. Bientôt, ce fut l'horrible découverte du crime. Les fourgons du train de Silsbee gisaient renversés, brisés, les essieux rompus ;

1. *Ibid.*, p. 33.

une roulotte était à demi-détruite par le feu. L'un des malheureux émigrants avait disparu ; les quatre autres, dont une femme, avaient été scalpés. Les provisions étaient répandues partout. Tout ce que ces pauvres gens avaient emporté avec eux était là pêle-mêle dans la poussière et semblait plus lamentable encore. Ce fut, ensuite, l'enterrement et le départ vers l'ouest, avec la vision de cette misérable roulotte brisée, sans roues, qui restait là, comme agenouillée dans une prière muette, tandis que le train s'éloignait et la laissait seule, épave de mort, au milieu de la solitude des plaines.

Plus tard eut lieu la rencontre d'un troupeau de buffles que les piqueurs poursuivirent, puis l'arrivée à Salt Lake et, après un court arrêt, la reprise de la marche vers l'ouest. Enfin, un jour, la monotonie du paysage disparut, ils virent des montagnes, des arbres, des cours d'eau aux flots bouillonnants. Il faisait froid, on allumait même un poêle dans l'un des fourgons. Puis le cadre changea encore et ils se trouvèrent de nouveau dans une plaine brûlée par le soleil, sans végétation, sans vie : c'était le désert. Enfin, ils aperçurent la haute chaîne des Sierras, les forêts de pins et les neiges éternelles. Plus frappante encore pour Clarence, fut la rencontre du premier mineur : hirsute, mal vêtu, un pic sur l'épaule, une poêle à frire suspendue au côté. Mais il avait de l'or, et quand l'enfant eut vu cette poudre, il

sentit que cet homme était « l'anneau vivant qui le reliait au monde des Mille et Une Nuits ».

Toutes les caravanes transcontinentales étaient loin de présenter l'équipement parfait du train de fourgons du juge Peyton. La plupart voyageaient misérablement comme les malheureux Silsbee, dont beaucoup eurent la fin tragique. La plus effroyable de ces destinées fut celle des membres de la « Donner Party » qui arrivèrent dans les Sierras dès l'hiver de 1846-1847. Cette caravane comprenait quatre-vingts personnes, hommes, femmes, enfants. Après Salt Lake, le long du fleuve Humboldt, les vivres commencèrent à manquer. Pendant une querelle, un homme tua un enfant ; il fut banni et gagna la Californie à pied. La démoralisation alla croissant. Après avoir traversé le désert, la caravane d'émigrants atteignit Truckee, où elle fut ravitaillée par des Indiens envoyés du Fort Sutter à la rencontre des caravanes. Ils arrivèrent alors devant des montagnes couvertes de neige et furent pris de panique à la pensée d'hiverner dans ce lieu, presque dépourvus de provisions. L'effroi qui les saisit retarda leur marche en avant. Une tempête survint, leurs bestiaux furent ensevelis sous la neige. C'était la mort, ils le savaient. Torturés par la faim, ils tuèrent les Indiens que Sutter avait envoyés au-devant d'eux, ils les mangèrent et dévorèrent aussi la chair de ceux des leurs qui venaient à mourir. Sept sur

vingt-deux réussirent à gagner la vallée du Sacramento. Plusieurs expéditions organisées pour aller à leur secours les rencontrèrent au printemps de 1847. Douze hommes et cinq femmes avaient essayé de traverser les montagnes ; des douze hommes, cinq moururent, les cinq femmes arrivèrent vivantes[1].

C'est dans son roman de *Gabriel Controy* que Bret Harte a raconté les souffrances de ces malheureux. « De la neige, de la neige partout. Aussi loin que l'œil pouvait atteindre, jusqu'à cinquante milles, vers le sud, du sommet le plus élevé des pics blancs, elle remplissait les ravines et les précipices, descendant le long des parois des cañons en longs linceuls blancs donnant à la crête qui séparait les versants l'apparence d'un immense tombeau. Elle recouvrait la base des pins géants, cachant complètement les cimes des plus petits, ainsi que les mélèzes ; elle cerclait de porcelaine les lacs tranquilles et glacés dont les bords ressemblaient à ceux d'une coupe, elle ondulait en vagues immobiles jusqu'à la lisière de l'horizon lointain. Il neigeait depuis dix jours. La neige tombait en fine poudre granulée, en flocons humides et spongieux ou bien pareille à des plumes fines et légères. Elle tombait sans arrêt d'un ciel toujours couvert, elle tombait avec frénésie d'un nuage d'un noir violacé, en blanches masses floconneuses, ou

1. Mc Glashan, *History of the Donner Party.*

encore en longues lignes horizontales, semblables à des lances blanches s'échappant de la voûte du ciel brisé et effondré. Mais il neigeait toujours en silence »[1]. On n'entendait pas un bruit ; ni vol d'oiseau, ni craquement de branches ne troublaient ce silence de mort. On ne voyait ni sentiers, ni empreintes d'aucune sorte sur cette blancheur. Et pourtant, au milieu de cette désolation, quelque chose révélait la présence de l'homme. Sur un morceau de toile cloué à un arbre, on pouvait lire la notice suivante : « la caravane d'émigrants dirigée par le capitaine Conroy est perdue dans la neige et campe dans ce cañon. Ils n'ont pas de provisions et meurent de faim ». Un homme hagard, vêtu de haillons, couvert d'une peau de buffle, s'approcha d'une caverne. Un autre être humain apparut, en guenilles comme lui, puis un autre, un autre encore, en tout huit créatures humaines, hommes et femmes, l'entourèrent dans la neige, accroupis comme des animaux. « Ils étaient si hagards, si livides, si abandonnés, si blêmes, si pitoyables qu'ils avaient perdu tout ce qui fait la dignité de l'être humain, pour tomber au niveau de la brute. Ils étaient lamentablement misérables. Une femme avait perdu la raison : « elle portait une petite couverture enroulée comme autour du corps de l'enfant qu'elle

1. *Gabriel Conroy*, v. 13, p. 1.

avait vu mourir de faim dans ses bras quelques jours auparavant. Ils se rappelèrent le souvenir de leur dernier repas, celui de la chair des Indiens qu'ils avaient dévorés et il leur vint l'horrible suggestion qu'il fallait tuer ceux qu'ils considéraient comme des intrus dans leur caravane et les dévorer aussi.

Puis, nous entendons la prophétie de l'une des femmes, celle qui avait perdu la raison après la mort de son enfant. D'une voix étrange, elle traduit sa vision. Elle voit « une douzaine d'hommes avec des chevaux chargés de provisions », mais ils sont loin, loin, très loin. Le soleil brille, les oiseaux chantent, l'herbe pousse où ils sont, mais oh ! c'est si loin, trop loin. Ils viennent pourtant, car leur chef a vu dans un rêve ces malheureux mourant de faim et de froid. Une note de Bret Harte, confirmée par les historiens de la « Donner Party », nous apprend que c'est dans un rêve que le capitaine Yount de Napa eut la vision d'une caravane d'émigrants inconnus, en détresse dans une passe non fréquentée des Sierras. Enfin, la caravane de secours arriva et, à côté des survivants, trouva les restes de ceux qui avaient été dévorés par leurs camarades affamés.

Le récit du voyage de Clarence à travers le continent américain, celui des horribles souffrances de l'expédition du capitaine Conroy sont absolument conformes aux relations de voyage des pionniers de 1850. Bret Harte, sans avoir traversé les plaines, avait évidemment

rencontré en Californie un grand nombre d'émigrants qui les avaient franchies. Il en avait certainement vu beaucoup arriver dans leurs misérables roulottes, harassés de fatigue, exténués, brûlés par le soleil, couverts de poussière, hagards, véritables épaves humaines, ayant quelque chose d'animal à force d'avoir souffert. C'est par de tels tableaux — romantiques et réalistes à la fois — que Bret Harte est devenu le grand peintre de cette « croisade sans croix », de cet « exode sans prophète ».

IV

PRINCIPAUX ÉLÉMENTS DE LA POPULATION CALIFORNIENNE

Quelle était cette population qui, par mer et par terre, « envahit » la Californie ? Bret Harte en a fixé les types essentiels dans sa conférence sur les Argonautes, sorte de vaste tableau aux couleurs romantiques, qui est vraiment l'illustration la plus pittoresque et la plus artistique du chapitre que les historiens ont consacré à l'étude de la société californienne de 1850. Pour le brosser, il avait consulté les documents les plus authentiques : lettres, mémoires, journaux, rédigés par les pionniers eux-mêmes. Aussi, cette conférence, constitue-t-elle la meilleure préface de son œuvre ; elle fait connaître les prototypes dont il a présenté les variétés particulières dans ses romans, ses poésies et ses nouvelles.

La société des Argonautes de 1850 était une société d'hommes, d'hommes jeunes et intrépides. Ils étaient venus de tous les coins du monde se joindre à une foule d'inconnus, parmi lesquels ils pouvaient, à leur gré, demeurer des inconnus. « Aux extrémités du continent, ils avaient laissé des familles, des débiteurs,

et, dans certains cas, des juges perplexes et navrés. Il y avait des maris qui avaient abandonné leurs femmes — et dans des cas extrêmes, même les femmes des autres, — pour ce hâvre de grâce. Il n'était pas non plus possible de savoir, d'après leur apparence superficielle, ni même d'après leur conduite habituelle ou leur façon d'agir coutumière, ce qu'ils étaient véritablement. Quelques-uns, parmi les meilleurs, avaient les pires antécédents ; quelques-uns, parmi les pires, jouissaient d'une généalogie puritaine immaculée »[1]. Ainsi que le dit D. B. Woods, « l'homme considéré chez lui comme vertueux devient ici libertin, l'honnête homme devient malhonnête et le pasteur protestant devient parfois un joueur profane, tandis que, d'autre part, les cas ne sont pas rares, où ceux qui étaient paresseux et libertins chez eux, se transformèrent »[2]. « C'était, dit encore G. K. Chesterton, une république d'incognitos. Personne ne savait qui était autrui... Les hommes prenaient plus de peine à cacher leur distinction que des voleurs, vivant à South Kensington, n'en eussent pris pour dissimuler leur canaillerie. »

Et, M. Merwin ajoute : « Avez-vous une lettre d'introduction », écrivait un pionnier à un ami de l'Est,

---

1. *Tales of the Argonauts*, v. 2, p. 14.
2. D. B. Woods. *Sixteen Months at the Diggins*

prêt à s'embarquer pour la Californie ? » Si vous en avez une, ne la présentez jamais. Personne ici n'a le temps de lire de telles choses. Personne ne se soucie de savoir même votre nom. Si vous êtes l'homme de la situation, tout ira bien. « Quel est le nom de famille de votre associé ? », demandait un commerçant de San-Francisco à un autre, en 1850: « Vraiment, je ne sais pas », dit celui-ci, « nous nous connaissons seulement depuis trois ou quatre semaines »[1].

« Les hommes étaient généralement désignés, comme le rapporte Bret Harte, d'après l'Etat, le village d'où ils venaient, ou par certains préfixes ou suffixes indiquant un caractère saillant. Ainsi, un mineur écrivant chez lui parle de ses amis : Gros Pike, Petit Pike[2], Vieux Kentuck[3], Petit York, Gros York, Le Roux et l'Ecossais ». Des hommes, originaires de l'Est, et qui avaient passé pour morts pendant longtemps, se retrouvaient en Californie, cherchant une nouvelle carrière. De fait, il semble y avoir eu parmi les pionniers un penchant à se lancer dans de nouvelles directions. « Trouver un homme exerçant son ancien commerce ou son ancienne profession, est chose rare, écrivait un pionnier de 1849. Le commerçant d'aujourd'hui sera médecin demain; des

1. Merwin, *Life of Bret Harte*, p. 87.
2. Pike, de Pike County, Missouri.
3. Kentuck, de Kentucky.

avocats deviendront banquiers, ou des banquiers avocats. » Un Argonaute, arrivant en Californie, fut stupéfait de reconnaître dans le marin qui le conduisait à terre et qui lui réclamait pour ce service, la modeste somme de cinquante dollars, un camarade de promotion de Cambridge. A son premier déjeuner, dans un restaurant de Long Wharf, Bret Harte reconnut, dans le garçon qui le servait, un homme qu'il avait considéré dans son enfance comme « un modèle d'élégance, d'urbanité et de qualités mondaines ». Et il ajoute : « Un avocat distingué, remarquable par sa stature herculéenne, se trouva sans un sou en débarquant — je veux plutôt dire qu'il n'avait pas un billet de vingt dollars — pour payer le transport de sa malle à l'hôtel. Il la chargea sur son épaule et allait quitter le débarcadère, quand un étranger s'arrêta devant lui, lui fit remarquer qu'il n'avait qu'un demi-chargement, ajouta tranquillement sa propre valise au fardeau de l'avocat, et, après lui avoir donné dix dollars avec son adresse, s'éloigna, avant que le gentleman légiste pût revenir de sa stupeur. Toutefois, la valise fut livrée ponctuellement, et l'avocat s'est souvent félicité de la facilité relative avec laquelle il avait gagné ses premiers honoraires »[1].

1. *Tales of the Argonauts*, p. 13.

« Un professeur de Yale College », dit Merwin, « était devenu camionneur et conduisait des bœufs attelés au joug, un gradué de Yale vendait des cacaouettes sur la Grande-Place de San-Francisco, un ex-gouverneur jouait du violon dans un bar. un médecin lavait la vaisselle dans un hôtel, un pasteur était garçon de restaurant, un avocat pelait des pommes de terre dans ce même restaurant... Un autre avait une baraque où il vendait de la bouillie et du lait, un autre encore vendait des tartes au coin d'un pont sur l'American River, un troisième conduisait un camion attelé de mules...[1]. Le juge du tribunal du comté de Santa-Cruz tenait un hôtel, et, quand la séance était levée, il retirait son veston et servait à table. Il servait les jurés, les avocats, les criminels, les baillis, avec une impartialité égale à celle qu'il montrait au banc des juges. Un court séjour dans un restaurant de San-Francisco fut l'origine de la carrière très brillante d'un autre avocat, un tout jeune homme. Un jour, un commerçant qu'il servait à table dit à un ami : « Si seulement j'avais un avocat qui vaille quelque chose, je gagnerais ce procès.— Je suis avocat, dit le garçon, intervenant dans la conversation, et je cherche l'occasion de commencer à exercer ma profession. Donnez-la moi. » Le commerçant accepta, le procès fut gagné, et l'ex-garçon de restaurant fut bientôt

1. Merwin, *Life of the Bret Harte*, p. 88.

un avocat connu. Merwin cite encore le cas d'un autre avocat qui, entrant au tribunal de San-Francisco pour défendre un accusé, fut stupéfait de reconnaître dans l'un des juges un homme qui avait été condamné pour vol et incarcéré dans une prison de Philadelphie[1].

« Tels étaient, dit Bret Harte, à propos de faits semblables, le caractère et les antécédents des hommes qui ont donné la couleur dominante et la note pittoresque à la vie de cette période... Je ne voudrais pas que l'on crût qu'il n'y avait pas parmi eux une catégorie de gens différents, respectables par leur nombre comme par leur valeur morale. Mais ils n'ont pas de place ici, si ce n'est pour former le fond sur lequel se détachent les profils en relief et les physionomies, gravées à l'eau-forte, des Argonautes »[2].

Les pionniers étaient presque tous de très jeunes hommes. Ceux qui avaient une cinquantaine d'années étaient regardés avec une véritable curiosité. Quand le congrès de Monterey se réunit en septembre 1849 pour organiser le gouvernement de l'Etat de Californie, il comprenait quarante délégués, dont quatre seulement avaient atteint cinquante ans ; quinze avaient moins de trente ans, trente-trois avaient de trente à quarante ans.

1. Merwin, *Life of Bret Harte*, p. 59.
2. *Tales of the Argonauts*, p. 15.

Manifestant en tout leur désir de se faire une vie nouvelle, peu de pionniers conservèrent en Californie leur costume traditionnel. Ils suivirent la mode, qui consistait, le plus souvent, à porter des chemises de couleurs très vives, de grandes bottes, montant plus haut que le genou, et une ceinture ornée de pistolets et de couteaux. Plus d'un pionnier débarqua à San-Francisco avec un fusil sur le dos, une canne épée à la main, deux revolvers et un couteau poignard à la ceinture, et deux petits pistolets sortant à demi de sa poche.

« Le costume de l'Argonaute était curieux. Le pionnier de 1849 était toujours prêt, sinon particulièrement habile à manier l'aiguille, et il prenait plaisir à rapiécer ses vêtements jusqu'à ce que l'étoffe primitive disparût sous une couche de raccommodages. Le sac de farine était son avoir capital : quand le contenu avait nourri et réconforté l'homme, la balle l'habillait... Dans les mines du Sud, une foule de vêtements de marins, abandonnés par le Ministère de la Marine, furent vendus aux enchères, et pendant toute une année, la sombre région boisée de Stanislaus et de Merced fut égayée par le treillis blanc et par les chemises bleues et rouges des matelots terriens... Leurs mouchoirs d'indienne d'un bleu, d'un vert ou d'un jaune crus, étaient pour plus de commodité noués aux extrémités par les journées chaudes et jetés comme un châle sur leurs épau-

les. Contre un fond de feuillage olive, l'effet était toujours saisissant et magique. Le feutre mou à grands bords, appelé depuis chapeau californien était leur seule coiffure. Un chapeau haut de forme, sauf sur la tête d'un pasteur ou sur celle d'un joueur, eût justifié un coup de poing[1]. » Imitant les Espagnols, les pionniers de 1849 portaient beaucoup de bijoux. C'étaient des chaînes de montre massives fabriquées aux mines, et dont les mailles représentaient le plus souvent des animaux, de grosses bagues, d'énormes épingles.

« Ils étaient singulièrement beaux aux yeux d'un homme, non seulement dans leur développement musculaire et leur grâce rustique acquise par l'exercice en plein air, par le libre exercice de tous leurs membres, mais souvent aussi par la couleur, l'expression, et même la douceur et la finesse de leur profil. C'étaient surtout de jeunes hommes, dont les barbes étaient vierges, douces, soyeuses et frisées. Ils n'avaient pas toujours le temps de couper leurs cheveux et les laissaient souvent balayer leurs épaules à la mode anglaise du temps de Charles II. Certains visages faisaient penser au « Sauveur » de Delaroche. Certaines figures fougueuses avec des yeux hardis légèrement impertinents

1. *Ibid.*, p. 21.

et cavalièrement téméraires eussent ravi Meissonnier[1].

En 1848, les camps se formèrent. Des tentes s'élevèrent les unes auprès des autres, remplacées peu à peu par des maisonnettes de toile, puis par des constructions de bois.

C'est dans les avant-monts occidentaux de la Sierra Nevada que les Argonautes s'établirent. Cette région déserte se peupla rapidement et des agglomérations d'hommes furent fondées dans les lieux les plus inaccessibles. « Ils vécurent d'abord sous des tentes, puis dans des cabanes. Le climat était clément, et n'eût été le vulgaire dessein d'avoir un abri contre les pluies d'hiver, ils auraient pu dormir en plein air pendant toute l'année, ce que beaucoup d'entre eux eussent préféré faire. Quand ils eurent un peu plus d'ambition, un petit lopin de terre fut ajouté à leur domaine, et cultivé, mais pendant les premières années ils se considérèrent comme locataires et eurent peur d'installer quoi que ce fût qu'ils n'eussent pu emporter. Pendant longtemps, pour cette raison, leurs cabanes n'eurent pas de cheminées. Même aujourd'hui, les camps miniers abandonnés sont marqués par les cheminées de pisé isolées, encore debout, tandis que le

1. *Tales of the Argonauts*, p. 22.

cadre de la cabane primitive a été transporté sur un nouvel emplacement. Leur train de maison était des plus primitifs. Pendant des mois, la poêle à frire fut leur seul ustensile de cuisine. Elle pendait sur le dos du mineur comme la guitare du troubadour. Il faisait frire son pain, ses haricots, son lard et parfois préparait son café dans cet unique récipient. Sans la nature qui produisait pour lui un air balsamique et des brises tonifiantes, il serait mort. Heureusement il avait rarement à préparer ses repas ; heureusement les inventions de sa terre maternelle de l'Est égalaient ses besoins. Sa marche en avant dans ces solitudes montagneuses était marquée sur la route par des boîtes de fer blanc portant les inscriptions: Huîtres de Cove, Maïs Shaker, Levure en poudre, Gâteaux secs de Boston, et d'autres semblables. Mais, aux heures d'adversité, dans les moments de cruel embarras, sa ressource principale était les haricots : C'était le seul legs de la Californie espagnole...[1] Si la magnificence de leur accoutrement leur donnait un extérieur pittoresque, ils n'étaient pas moins romantiques dans leur expression et leur caractère. Leur hospitalité avait quelque chose de barbare, leur générosité était spontanée. Leur appréciation du mérite se manifestait toujours par un témoignage d'estime pécuniaire, qu'il s'agît d'une église et

1. *Tales of the Argonauts*, p. 20.

d'un presbytère donnés à leur prédicateur favori, ou d'une pluie d'or, pareille à celle de Danaé, qu'ils faisaient tomber sur la tête d'une actrice populaire. Nul mendiant n'avait besoin de mendier, un spectateur sympathique faisant la quête dans son chapeau. Leur générosité était émulatrice et cumulative. Pendant la guerre de Rébellion, les millions réunis dans le Trésor de la Commission Sanitaire eurent leur source dans le salon d'un bar de San-Francisco. « C'est joliment rude pour ces gaillards qui sont blessés », dit un buveur, « et je les plains ». — Pour combien les plaignez-vous ? dit un joueur. — Pour cinq cents dollars », répondit agressivement le premier interlocuteur. — Bien, je pense que mille seraient beaucoup mieux! dit le joueur, en déposant la somme. En une demi-heure, un mandat télégraphique de quinze mille dollars fut envoyé de San-Francisco à Washington, et ainsi prit naissance cette grande œuvre de charité nationale.... qui fut renforcée plus tard par trois millions d'or californien »[1].

« Dans le manque de délicatesse apparent de leur libéralité, il y avait souvent une veine de sagacité pratique. C'est un fait bien connu qu'après le grand incendie de Sacramento, la première souscription entreprise pour reconstruire l'église méthodiste, vint des mains

1. *Ibid.*, p. 23.

d'un joueur connu. En acceptant l'offrande, le brave pasteur ne put s'empêcher de demander au donateur pourquoi il ne gardait pas cet argent pour reconstruire une autre maison de jeu. « Ce serait rendre les choses un peu monotones ici, brave homme », répondit gravement le joueur, « et c'est la variété que l'on veut dans une grande ville »[1].

« Ils avaient une fidélité splendide dans leurs amitiés. Peut-être l'absence de l'élément féminin dans la société, et celle des liens domestiques, les fit-elle reporter les uns sur les autres leur tendresse et leur affection. Etre l'associé d'un homme représentait quelque chose de plus qu'un vulgaire intérêt pécuniaire ou qu'une affaire d'argent. C'était être son ami, envers et contre tous, dans la bonne ou dans la mauvaise fortune, c'était se river à lui et à aucun autre, l'aimer toujours jalousement... Il y avait des Argonautes que la tombe même ne pouvait séparer, qui restaient seuls et demeuraient fidèles à la mémoire d'un mort. Insulter l'associé d'un homme, c'était insulter cet homme lui-même ; intervenir entre deux associés dans une querelle, c'était s'exposer aux dangers et à l'incertitude auxquels s'expose l'arbitre d'une querelle conjugale. Les possibilités héroïques d'un Damon et d'un Pythias étaient toujours présentes ; il y avait des hommes qui avaient rempli toutes

1. *Tales of the Argonauts*, p. 23.

ces conditions et, ce qui est mieux encore, sans savoir ou sans croire qu'ils étaient classiques, sans avoir la mythologie comme appui »[1].

Dans les conditions primitives où ils vivaient, les pionniers avaient à fonder toute une organisation sociale. Comme le dit Merwin, « ils étaient leurs propres agents de police, leurs propres pompiers et, dans la plupart des cas, leurs propres juges et leurs propres jurés ». Les distinctions sociales n'existaient pas. « Il n'y avait pas même cette grande distinction entre ceux qui travaillaient de leur tête et ceux qui travaillaient de leurs mains. Tout le monde, sauf les joueurs, devait faire un travail manuel, et quoique cet état de choses ne pût pas durer longtemps à San-Francisco et à Sacramento, il subsista aux mines pendant plusieurs mois. En fait, quiconque ne vivait pas de son travail manuel, était considéré par les mineurs comme une excroissance sociale, comme un parasite »[2].

« L'homme grossier, aux mains calleuses, l'homme au cou de taureau furent ceux qui eurent le plus de succès. Ce furent eux qui lancèrent la mode, ces grands hommes de la pioche et du revolver, et c'était une belle mode... antédilūvienne, impétueuse... »[3].

---

1. *Ibid.*, p. 24.

2. Mervin. *Life of Bret Harte*, p. 85.

3. Fisher W. M. « *The Colifornians* ».

Parmi ces hommes si habitués au rôle de justicier, les duels étaient fréquents. Dans *Un Episode de Fiddletown*, Bret Harte en raconte un d'une manière humoristique : « Une rencontre infortunée eut lieu lundi dernier entre l'Honorable Jackson Flash du *Dutch Flat Intelligencer* et le célèbre Colonel Starbottle de cette localité, devant le Café Eureka. Deux coups de feu furent tirés par les adversaires, sans blesser ni l'un ni l'autre, mais on dit qu'un Chinois, qui passait par là, reçut dans les mollets quinze chevrotines, décharge d'un fusil à deux coups qui ne lui était pas destinée. Le Chinois apprendra dorénavant à ne pas se mettre sur la route des armes à feu des Américains. »

Si les hommes qui avaient dépassé la quarantaine étaient remarqués dans ces communautés composées presque exclusivement d'hommes jeunes, les femmes et les enfants l'étaient encore davantage. En 1849, dit Merwin, « une femme dans les rues de San-Francisco créait un émoi plus grand que celui qu'eût pu causer l'apparition d'un éléphant ou d'une girafe ». Les femmes de mineurs qui étaient venues rejoindre leurs maris étaient fêtées et devenaient l'objet des attentions les plus délicates. Dès 1851, les femmes arrivèrent en plus grand nombre ; en 1853, elles formaient le cinquième de la population, mais jusqu'en 1860, les hommes eurent beaucoup de peine à se marier en Californie. Le Révérend William Taylor constate qu'on pou-

vait voir « quand un homme attendait l'arrivée de sa femme. Il renonçait à son feutre à grands bords, à sa chemise écossaise, à ses vêtements grossiers ; on le voyait à l'église vêtu de neuf, de la tête aux pieds, avec un joli chapeau, du linge blanc, propre, soigné, souvent rasé ou la barbe bien entretenue. C'était un autre homme enfin »[1].

Les voyageurs qui ont visité la Californie vers 1850 ont été frappés du grand nombre de pionniers souffrant de nostalgie. Merwin dit qu'il était de règle, à l'hôpital de San-Francisco » de ne pas remettre aux malades les lettres venant de l'est, avant qu'ils ne fussent entrés en convalescence. Plus d'un, « après avoir lu une « lettre de la maison » s'était tourné sur le côté et était mort. »

On peut lire dans l'*Alta California* du 21 juillet 1851 : « Cette autre physionomie est bien connue. C'est celle d'un homme qui a toujours été au bureau de poste à l'arrivée de chaque bateau pendant les six derniers mois, sûr, chaque fois qu'il recevrait une lettre. Ses yeux brillent pendant un moment quand l'employé s'arrête, en parcourant les documents aux enveloppes jaunes, mais il continue en hâte, puis secoue la tête et dit : Pas de lettre. Les yeux brillants sont de nouveau tristes, la figure pâlit et le pauvre malheureux

1. Merwin, *ibid.*, p. 141-144.

s'en va, ayant dans le cœur le sentiment d'être oublié par ceux de chez lui, qui l'avaient connu et qui l'aimaient »[1].

Bret Harte insiste sur les effets de la nostalgie dans cette société de 1850 : « Il y avait une femme... qui habitait un petit camp minier dans les Sierras. Son mari venait du Texas,—brave géant, mineur enjoué, qui avait gagné la considération du camp, autant par son aimable faiblesse que par sa grande force physique. Elle venait de l'est, avait été institutrice dans des villes jusqu'à l'époque de son mariage et de leur émigration. Elle n'était peut-être pas spécialement attrayante ; elle était simple et paraissait plus vieille que son âge, et ses quelques talents personnels — une légère connaissance du français et de l'italien, de la musique, de la classification des plantes en latin, des sciences naturelles et de la rhétorique de Blair — ne disaient rien à la population masculine de Ring Tail Cañon. Pourtant, elle était universellement aimée, et « Tante Ruth », comme on l'appelait, ou « la vieille Madame Richards » avait été élevée à l'idéalisation de la tante, de la mère, de la sœur de tous les mineurs du camp. Elle témoignait en retour mille amabilités : raccommodait les habits, soignait les malades, et répondait aux longues

1. Merwin, *ibid.*, p. 144.

lettres que les hommes recevaient de chez eux. Bientôt elle tomba malade. Personne ne savait exactement ce qu'elle avait, mais elle s'en allait en langueur. Quand le fardeau de sa tâche ménagère ne pesait plus sur ses épaules, elle faisait de longues promenades, errant sur les collines, et on la voyait souvent, au coucher du soleil, sur la plus haute crête, regardant vers l'est. C'est là qu'enfin on la trouva évanouie, résultat d'une trop grande fatigue, dit-on, et on lui conseilla de rester chez elle. Alors, elle garda la chambre, puis elle garda le lit. Un jour, à l'étonnement de tous, elle mourut. « Savez-vous de quoi Madame Richards est morte ? », dit Yuba Bill à son camarade. « Le médecin dit qu'elle est morte de nostalgie, » ajouta Bill.— « Qu'est-ce que la nostalgie ? » demanda l'autre. — « Eh bien ! c'est une espèce d'envie d'aller au ciel. » Peut-être avait-il raison »[1]. Un grand nombre d'hommes et de femmes moururent ainsi du mal du pays ou de maladie, sur la côte du Pacifique, et Bret Harte dit justement : « Il y a, tout autour du monde, des foyers où des places vides ne seront jamais remplies ; il y a partout en Californie des tombes sans nom, sur lesquelles personne ne pleurera jamais. »

Mais la génération des pionniers n'était pas mélancolique, c'étaient des hommes forts, prosaïques et pra-

---

1. *Tales of the Argonauts*, p. 25.

tiques avant tout. « Ils n'étaient exaltés par aucune mission spéciale, stimulés par aucune ambition noble ; ils étaient même sceptiques au sujet de l'existence de la Toison d'or, avant de l'avoir vue. Egaux à leur destinée, ils acceptaient avec une sorte de philosophie païenne tout ce qu'elle pouvait apporter. « S'il n'y a pas d'or, que ferez-vous de ces *sluices* de bois ? » disait à un ami, un émigrant nouvellement arrivé. « Ils feront des cercueils de première catégorie », répondit l'autre, avec la simple franchise d'un homme qui avait pensé à tout. S'ils ne brûlèrent pas leurs navires derrière eux, comme Pizarre, ils les laissèrent se démanteler et pourrir dans le port. Des matelots s'étaient simplement embarqués pour le voyage d'aller ; personne ne songeait à retourner, pas même ceux qui s'attendaient à un échec. Fertiles en expédients, ils tiraient parti de leurs mécomptes ». « Tout récemment encore, il y avait à San-Francisco une maison qui datait des premiers jours, et dont les fondations étaient entièrement faites de caisses remplies de ballots de tabac. Le destinataire avait trouvé le marché encombré de tabac, mais le bois de charpente pour les fondations se vendait à un prix exorbitant »[1].

Les pionniers ont donné maintes preuves de leur robuste gaieté et de leur humour. L'une des manifestations les plus curieuses de ce caractère se révèle

1. *Tales of the Argonauts*, p. 12.

dans les noms mêmes des camps qu'ils ont fondés. Tandis que sur la côte, les villes d'origine espagnole avaient de jolis noms aux sonorités castillanes, les villages fondés par les mineurs reçurent presque tous des noms anglais. Bret Harte, généralement indulgent pour les pionniers, a exprimé à ce sujet un jugement empreint de sévérité. « Peut-on pardonner à l'Argonaute d'avoir imposé son argot à la postérité qui, elle, pourra oublier les circonstances atténuantes de noms comme « One Horse Gulch », « Poker Flat », « Greaser Cañon », « Fiddletown », « Murderer's Bar and Dead Broke » ? La carte de la Californie est encore macabre à cause de ce baptême profane. Un touriste peut bien hésiter à écrire : Dead Broke, en haut de sa lettre, et tout étranger serait justifié en refusant une invitation à Murderer's Bar. Il semble que les Californiens de la première heure aient pris un plaisir sardonique au contraste que ces noms offraient avec les sonorités musicales des anciens vocables espagnols. Il est heureux qu'à quelques exceptions près, les comtés de l'Etat aient gardé les douces labiales et les délicates voyelles castillanes : Tuolumne, Tulare, Yolo, Calaveras, Sonoma, Tehema et Mendocino, pour ne rien dire de la glorieuse théorie des Apôtres qui célèbrent perpétuellement la Californie, grâce au calendrier catholique espagnol... Les extrêmes se touchent sou-

vent. Les omnibus de San-Francisco allaient de la Vallée-Heureuse à la Mission des Douleurs »[1]. Bret Harte critique également la simili-élégance de Copperopolis, d'Argentina, les monstruosités polyglottes d'Oroville, de Placerville, la sentimentalité de Romeosburg et de Juliet'stown.

N'ayant autour d'eux ni femmes ni enfants, les mineurs reportaient leurs affections sur des animaux. On voyait dans leurs cabanes, dans les cafés, dans les maisons de jeu, des chiens, des chats, des perroquets, des canaris, et même de jeunes ours. Merwin rappelle qu'un mineur était accompagné dans ses pérégrinations d'une petite famille qui comprenait un cheval bai, deux chiens, deux moutons et deux chèvres.

A ce contingent de pionniers américains représentant toutes les variétés et toutes les valeurs de l'échelle sociale, se joignirent des étrangers : Espagnols, Anglais, Australiens. Ces derniers, accourus aux mines en grand nombre formaient l'un des pires éléments de la population, et étaient assez souvent d'anciens convicts, qui avaient réusssi à s'échapper du bagne. On trouvait encore en Californie des Français, principalement des Basques, des Allemands, des Hongrois, des Chiliens, enfin surtout, et en grand nombre, des Mexicains et des Chinois.

1. *Ibid.*, p. 29.

Bret Harte a noté avec pittoresque ce que l'élément mexicain mettait d'originalité dans le tableau de la vie des Argonautes : « Une combinaison de formes, de lumières, de couleurs inconnues dans toute autre communauté moderne de langue anglaise. Au coucher du soleil, un train de mules mexicain descend peut-être lentement la route rougeâtre qui descend, en lacets, de la montagne vers la plaine. Tous les animaux ont, sous leur bât, une couverture aux nuances gaies ; la mule de tête, une harmonie de clochettes, est caparaçonnée de couleurs vives ; les muletiers portent leur costume national : sérape aux rayures rouges et noires, pantalons de peau de daim, ouverts à partir du genou, et des franges de boutons de cuivre ; ils ont, à chaque talon un éperon d'argent avec des molettes de sept centimètres et demi de diamètre »[1]. Mais, le pittoresque espagnol ou mexicain ne toucha pas les pionniers. L'Espagnol ne fut pas mieux traité que sa langue par les Argonautes. « On l'appela *Greaser*, réminiscence onctueuse de la guerre mexicaine », terme « appliqué faussement à l'Espagnol californien qui n'était pas Mexicain. Le pur sang castillan coulait dans ses veines. Il possédait parfois ses terres par lettres de chancellerie de Charles-Quint. Il était grave, simple, confiant ». Il croyait à la sincérité de l'Argonaute, « il le laissait s'éta-

1. *Tales of the Argonauts*, p. 22.

blir sur ses terres, il lui permettait d'épouser sa fille. Il se vit lui-même, en quelques années, méprisé, dépouillé de ses biens et abandonné »[1].

« Une autre physionomie inséparable de celle des pionniers est la figure placide de John Chinaman. Le Chinois idolâtre n'était pas un Argonaute. Mais il apporta dans la vie de l'Argonaute un conservatisme étrange. Tranquille, calme, presque philosophe, mais jamais importun ni agressif, il ne jetait pas à la tête de l'homme du jour ses trois mille ans de civilisation, il n'étalait jamais sa riche mythologie devant ceux qui doutaient même de leur unique Dieu. Il acceptait tout de suite une situation subalterne avec dignité et respect de lui-même. Il lavait pour toute la communauté, et faisait de la propreté une vertu accessible. Il introduisait la patience et la nouveauté dans la cuisine, il apportait le silence, l'obéissance, et un certain degré d'intelligence, dans toute la sphère du service domestique. Il se tenait derrière votre chaise, tranquille, attentif, mais ferme. Il vous servait à table, avec l'air d'un homme qui, se sachant lui-même supérieur, ne pouvait pas hasarder sa position[2]. »

Ce coup d'œil jeté sur la population californienne de 1850 — cosmopolite et hétérogène — permet de mieux comprendre l'originalité des groupements particuliers et celle des individus eux-mêmes.

1. *Ibid.*, p. 30.

2. *Tales of the Argonauts*, p. 32.

V

LES CAMPS MINIERS

C'est en janvier 1848 que le contremaître Marshall, qui dirigeait les travaux de réparation d'un moulin situé près de Coloma, au nord-est de Sacramento, découvrit par un pur hasard, l'existence de sables aurifères. Cette nouvelle se répandit immédiatement, malgré les efforts faits pour la tenir secrète. Dès le mois de mai et de juin 1848, les villes, les villages se dépeuplèrent et tout le monde se rendit aux mines. En juin et en juillet 1848, le colonel Mason visita la région des placers. Il adressa le 17 août au Gouvernement de Washington une lettre qui révélait officiellement au pays l'existence de sables aurifères en Californie. Dès que cette nouvelle fut connue, des milliers d'hommes partirent pour la côte du Pacifique. Ils venaient du Centre, de l'Est, de l'Amérique du Sud, de l'Australie et même de l'Europe. San-Francisco se dépeupla et ressembla bientôt à une ville déserte. Le Français Hippolyte Ferry, dans son ouvrage sur la Californie, publié en 1850, rappelle la relation de voyage d'un capitaine péruvien qui, après avoir franchi la Porte d'Or, fut frappé par le silence de mort qui régnait sur les collines dominant la baie. Il crut

d'abord qu'un cataclysme avait anéanti la population ; il vit ensuite une multitude de navires abandonnés qui encombraient le mouillage et entremêlaient leurs mâts, prenant à distance l'aspect d'une forêt dépouillée de feuilles.

Où étaient ces placers qui attiraient à eux toute la population ?

Quelques-uns se trouvaient dans les plaines auprès de dépôts d'alluvions fluviales : graviers dans les régions montagneuses, sables fins dans les vallées intérieures des grandes rivières tributaires du San-Joaquin et du Sacremento. Mais la plupart, comme le remarque Shirley, dans les lettres dont Bret Harte s'est fréquemment inspiré, étaient situés dans la région des avant-monts de la Sierra-Nevada, au bord des ravins, près des précipices, dans les cañons étroits des sierras, parfois presque ensevelis sous des roches surplombantes. Aller aux mines était donc déjà faire un voyage fort pittoresque. Clarence « avait appris que le camp minier le plus proche était situé à une distance de cinq milles, et que sa direction était indiquée par un long bief ou gouttière qui apparaissait et disparaissait alternativement sur le flanc de la montagne opposée... L'air plus frais et plus sec, l'ombre agréable des pins et des lauriers et les parfums balsamiques qui s'exhalaient partout autour de lui le grisaient et lui donnaient des forces. Le raidillon s'enfonçait parfois dans une forêt

encore vierge ; les oiseaux s'échappaient devant lui, comme un vol de flèches, à travers les profondeurs sombres du bois ; il se penchait par moments, hors d'haleine, au-dessus des gouffres bleus des cañons, où les mêmes forêts se répétaient à mille pieds au-dessous de lui. Vers midi, il s'engagea sur une mauvaise route — qui était évidemment le chemin d'accès de la localité — et il fut surpris de voir que cette route, comme tout le sol environnant, partout où il avait été remué, avait une coloration rouge brique foncé. De tous côtés, à droite, à gauche, le long des talus, saupoudrant les remblais et les troncs d'arbres de sa couleur vermeille, colorant les buttes et les monticules de boue empilés sur la route, où des flaques d'eau ressemblaient à de la peinture liquide....... c'était partout la même couleur sanguine foncée. Une ou deux fois, cette couleur lui parut plus éclatante, par contraste avec les pointes blanches du quartz qui faisaient saillie sur le flanc de la colline... Clarence ramassa l'un de ces fragments avec un battement de cœur. Il était veiné, strié de mica étincelant et de toutes petites paillettes d'un métal scintillant qui *ressemblait* à de l'or !

« La route commençait maintenant à descendre vers un ruisseau sinueux rétréci par la sécheresse et le drainage ; il brillait d'un éclat éblouissant à la lumière du soleil, qui ruisselait de ses berges de sable blanc, ou étincelait, en nappes et en canaux miroitants.

Le long de ses rives, s'accrochant même au-dessus de son lit, étaient disséminées quelques huttes de torchis, des auges de bois à l'aspect étrange et des gouttières ; çà et là, la toile blanche des tentes émergeait entre les feuilles. Les troncs des arbres abattus et les espaces noircis, comme par des incendies récents, bordaient de chaque côté le lit du ruisseau. Un sentiment de désillusion envahit subitement Clarence. Cela lui semblait vulgaire, commun, et, pire que tout — *familier.* — C'était comme les vilains faubourgs d'une douzaine d'autres colonies prosaïques qu'il avait vues dans des localités moins romantiques. Dans ce filet d'eau rougeâtre et boueuse, sortant d'une gouttière de bois, dans lequel trois ou quatre êtres barbus, trapus... à moitié nus, râtelaient comme des *chiffonniers*, il n'y avait rien qui suggérât le métal royal. Pourtant, Clarence était si absorbé à regarder cette scène et il avait marché si vite pendant les dernières minutes qu'il fut saisi d'étonnement quand un brusque détour de la route le fit tomber tout à coup sur une habitation isolée.

« C'était une construction indescriptible, moitié en toile et moitié en planches. L'intérieur, que l'on voyait par la porte ouverte, était meublé avec des étagères latérales, un comptoir, sur lequel étaient négligemment empilés, — sans aucune intention d'étalage, ni même de simple rangement, — des provisions, de l'épicerie, des vêtements et de la quincaillerie, et une table sur

laquelle se trouvaient une dame-jeanne et trois ou quatre verres malpropres. Deux hommes grossièrement vêtus, dont les longues barbes et les chevelures emmêlées ne laissaient voir que leurs yeux et leurs lèvres parmi le désordre hirsute et embrouillé qui régnait au-dessous de leurs chapeaux-claques, étaient appuyés contre le côté opposé de la porte d'entrée et fumaient »[1]. A la demande de l'enfant, l'un des mineurs le conduisit sur la pente d'une colline. « Clarence mit à terre la pelle qu'il avait sur l'épaule, détacha son tamis, et regarda Flynn. « Creuse où tu voudras, dit négligemment son compagnon, et tu trouveras certainement *la couleur*. Remplis ton tamis de terre, va à ce sluice et laisse couler l'eau jusqu'en haut — le faisant tourner ainsi », ajouta-t-il, en imprimant un mouvement rotatoire à l'ustensile. « Continue à faire cela, jusqu'à ce que toute la terre soit entraînée par l'eau et tu n'auras que le sable noir au fond. Alors fais la même chose, jusqu'à ce que tu voies *la couleur*. N'aie pas peur que l'eau entraîne l'or ; ce serait impossible, même si tu essayais »... « Clarence ne perdit pas son temps. Choisissant une place où l'herbe était moins épaisse, il creusa le sol et retourna deux ou trois pelletées de terre rouge. Quand il eut rempli son « pan » et l'eut mis sur son épaule, il fut surpris de le trouver

1. *A Waif of the Plains*, v. 9, page 81

si lourd. Il ne savait pas que cela venait du précipité de fer rouge qui lui donnait sa couleur. Chancelant sous le poids de son fardeau, il se dirigea vers l'eau courante du sluice qui ressemblait à une gouttière de bois ouverte au pied de la colline, et il commença à suivre avec soin les instructions de Flynn. La première plongée du « pan » dans l'eau courante entraîna la moitié du contenu du récipient sous forme d'un limon semblable à de la peinture liquide. Un moment, il donna libre cours à la satisfaction d'enfant qu'il avait à regarder et à toucher cette solution onctueuse et il y plongea ses doigts. Quelques instants de lavage de plus, et il arriva au sédiment de sable noir et fin qui était au-dessous. Une autre immersion du « pan », un grand coup d'eau dans l'écuelle et — pouvait-il en croire ses yeux ! — quelques petites pépites jaunes, à peine plus grosses que des têtes d'épingles brillaient parmi le sable !... son camarade avait raison ; le sable plus léger entraîné d'un côté à l'autre sortait avec l'eau, mais les paillettes brillantes restaient, adhérant par leur propre gravité minuscule à la surface lisse du fond. C'était *la couleur*, c'était de l'or !

« Il sembla à Clarence que son cœur faisait un bond dans sa poitrine. Une vision de richesse, d'indépendance, de puissance jaillit devant ses yeux éblouis ! »[1].

---

1. *A Waif of the Plains*, v. 9, page 88.

La facilité avec laquelle Clarence avait trouvé des pépites d'or n'était pas une exception en 1850. Bret Harte a présenté, dans son œuvre, quelques autres prospecteurs aussi favorisés du sort. Tel est Morse, l'un des deux héros de *In the Tules.* « Un jour, pendant qu'il cherchait la trace d'une mule perdue, il s'arrêta, pour étancher sa soif dans une fondrière pleine d'eau, — tout ce que l'été avait laissé subsister d'un torrent de montagne isolé. L'élargissant pour faire boire aussi sa bête, il fut obligé d'enlever et de jeter avec la terre rouge quelques morceaux de roche poreuse qui étaient si bizarres et si lourds qu'ils avaient attiré son attention. Il en emporta deux au camp. C'était de l'or. Il put extraire une fortune de cet endroit-là. Personne ne s'étonna. » Au Californien superstitieux, cela semblait parfaitement naturel. « C'était la chance aveugle de l'imbécile, de l'ignorant, de l'inexpérimenté, de celui qui n'était pas chercheur d'or, c'était l'ironie du destin »[1].

Parmi les nombreux récits de voyages dans la région des placers (que nous trouvons dans l'œuvre de Bret Harte), *Comment j'allai aux mines* est particulièrement intéressant, parce qu'il a l'accent de réminiscences personnelles et d'expériences vécues. La petite école qu'il dirigeait ayant fermé ses portes après le

1. *In the Tules*, v. 10, p. 398.

départ d'une douzaine d'élèves qui contribuaient à son entretien, l'instituteur dut s'en aller aussi. Presque sans argent, il fit le voyage dans des conditions pénibles, à pied, mal équipé pour le genre de vie qu'il se préparait à mener. Arrivé enfin au camp où il pensait trouver son ami Jim, il apprit que ce dernier s'était rendu avec trois associés à deux milles de distance. Il s'arrêta à l'Hôtel Magnolia, grande construction de bois, dont la partie principale était un immense bar, décoré de grandes glaces, et dont le plafond était soutenu par une demi-douzaine de colonnes de bois. Comme il s'enquérait du chemin de traverse le plus court pour gagner le camp où Jim avait émigré, un évènement se produisit. Les hommes qui encombraient le bar en foule posèrent leurs verres et se précipitèrent dans l'espace situé entre les colonnes. Au même moment, on entendit dans la rue la décharge d'une arme à feu. Une balle érafla les moulures du comptoir, sans causer d'autre dommage. Un second coup partit de la partie surélevée, située au fond du bar, et l'on s'aperçut que deux hommes armés de revolvers tiraient l'un sur l'autre à travers la salle. Ils échangèrent six coups sans s'atteindre, mais un miroir fut brisé. Ayant eu à peine le temps de comprendre ce qui s'était passé, le jeune prospecteur fut plus surpris qu'effrayé et garda un calme qui stupéfia des pionniers moins novices. L'un d'eux le fit conduire au camp où il désirait se rendre. Pendant le trajet, le cocher lui apprit

que ces deux hommes s'étaient querellés la semaine précédente et s'étaient mutuellement juré de se venger la première fois qu'ils se rencontreraient.

Arrivé au camp, on lui dit que Jim était parti pour San-Francisco. Les mineurs menaient presque un vie nomade, passant d'une concession à l'autre, des mines du Sud à celles du Nord, ou vice versa. Voyant le nouveau venu déçu et épuisé de fatigue, les ex-associés de Jim lui présentèrent la seule chaise de leur cabane, s'assirent sur des caisses et lui offrirent à boire. Et, sans le questionner sur ses aptitudes ou sur ses projets, ils lui proposèrent d'être leur associé. « Puis la conversation roula immédiatement sur d'autres sujets : littérature, sciences, philosophie, sur tout, en somme, excepté sur les affaires et les préoccupations matérielles. Deux des associés étaient gradués d'un collège du Sud, l'autre était un jeune fermier très intelligent »[1]. En regardant les physionomies barbues de ses deux camarades, qui devaient avoir seulement quelques années de plus que lui, le nouvel arrivé se demanda s'il n'allait pas jouer le rôle de mineur comme il avait joué celui d'instituteur dans la vallée de Madrono. Le lendemain, quand il avoua son inexpérience , ses deux camarades se regardèrent avec joie. « Ceux qui travaillaient dans les mines d'or étaient très superstitieux ; c'était une de

1. *How I went to the Mines*, v. 18, p. 258.

leurs croyances les plus fermes que la chance suivrait inévitablement le premier essai du néophyte... ou du novice. Cela s'appelait une chance de nègre, c'est-à-dire la bonne fortune inexplicable de l'inférieur et de l'incompétent. Le lendemain, le mineur improvisé commença à creuser le sol, à laver le sable, et il vit une douzaine de petits grains d'or minuscules au fond de son « pan ». Son enthousiasme se refroidit quand l'un de ses associés lui apprit qu'il en avait à peu près pour un quart de dollar. Mais, ajouta-t-il, en souriant, vous n'avez qu'à en amasser trois fois autant et vous aurez gagné votre journée. C'est, poursuivit un autre, tout ce que nous avons gagné pendant les six derniers mois ou qui que ce soit sur cette colline. Déçu, le jeune mineur novice leur montra deux morceaux de quartz qu'il avait également trouvés : l'un était un fragment de pyrite de fer, l'autre un morceau de quartz aurifère qui valait environ douze dollars. Croyant cette fois à leur fortune, ils se précipitèrent vers le lieu où ils espéraient trouver la richesse. Ils travaillèrent tous les jours pendant trois semaines avec la même constance et le même courage. Il trouvèrent quelquefois « la couleur », quelquefois ils ne trouvèrent rien, et ils gagnèrent en moyenne un dollar par jour. Ils s'amusèrent comme s'ils avaient fait un pique-nique,mais la pépite de douze dollars resta l'unique gros rendement de leur concession. »

Ces alternatives d'espoir et de découragement coûtèrent la vie à plus d'un malheureux. Entre tous ceux qu'a présentés Bret Harte, Slinn eut une destinée particulièrement tragique. Après avoir creusé le sol sans succès avec une persévérance inlassable, il finit par atteindre un filon aurifère. Sous le coup de la joie et des fatigues surhumaines qu'il avait endurées, son cœur battait à se rompre, sa respiration était haletante. Il regardait ce morceau de quartz. « Il n'y avait pas à s'y tromper cette fois : Il avait enfin trouvé de l'or ! Il l'avait vu là devant lui un moment auparavant, ce morceau de quartz informe, à taches brunes, parsemé de métal d'un jaune terne qui avait assez de consistance pour avoir laissé pénétrer les pointes du pic dans sa masse poreuse et qui était pourtant assez lourd pour être retombé quand le mineur avait essayé de le soulever au-dessus de la terre rougeâtre. » Oui, c'était là le dépôt aurifère d'où il venait d'extraire le quartz. Ce n'était pas une simple poche, ni un simple gisement, mais une partie du filon même qu'il avait si longtemps cherché »[1]. Ce fragment de roc qu'il avait devant lui était « la réfutation des sarcasmes de ses ennemis, la confirmation des convictions de ses amis, la démonstration pratique de ses propres théories, la récompense de ses travaux patients !... Pourtant il ne pouvait, non seulement

1. *A Millionnaire of Rough and Ready*, v. 5, p. 250.

retrouver la joie première de sa découverte, mais il avait encore conscience d'un vague sentiment de responsabilité et d'inquiétude. C'était, sans doute, une immense fortune pour un homme de sa condition, cela représentait peut-être deux cent mille dollars ou davantage !... Ce fut avec un sentiment de malaise très net qu'il chercha la pleine lumière du soleil sur la colline. Son voisin Masters était toujours là sur la concession adjacente, mais il avait probablement cessé de travailler et il fumait une pipe, sous un pin géant dans une attitude contemplative. Pendant un moment, Slinn envia son bonheur apparent. Une impulsion violente et inexplicable le poussait à aller vers lui et à exaspérer sa pauvreté... sereine, par la révélation de sa propre richesse. Mais cette impulsion fut de courte durée et il se remit à regarder fixement le paysage.

« Aussitôt qu'il aurait annoncé sa trouvaille et en aurait fait déterminer la valeur, il ferait venir sa femme et ses enfants, restés là-bas dans l'un des Etats lointains de la Fédération. Il ferait bâtir une belle maison sur la colline d'en face si elle le voulait, à moins qu'elle ne préférât, pour les enfants, vivre à San-Francisco. Le sentiment de son indépendance perdue, d'un changement de condition qui ne le laissait plus désormais son propre maître commença à le plonger dans la perplexité au milieu de ses projets d'avenir les plus brillants »[1].

1. *A Millionnaire of Rough and Ready*, v. 5, p. 251.

Cédant à un sentiment égoïste, il ne révéla pas son secret et laissa s'éloigner pour toujours Masters, son camarade de quelques semaines, qui, fatigué de fouiller le sol sans succès, alla tenter fortune ailleurs, au moment où un coup de pic de plus eût, pour lui aussi, percé le filon d'or qu'il avait presque atteint. Resté seul, Slinn, épuisé de fatigue et d'émotion, tomba frappé d'une attaque d'apoplexie, suivie d'amnésie. Les années s'écoulaient pour lui monotones et tristes auprès de ses enfants égoïstes. Lentement, la mémoire lui revint. Un seul homme lui témoigna de la sympathie et de l'amitié. C'était un mineur, pauvre hier, aujourd'hui millionnaire, ayant découvert une veine d'or que Slinn croyait être celle même qu'il avait percée. Un jour, après avoir gardé longtemps le silence, il dit à son ami : « Il y a trois ans j'étais mineur, mais pas mineur comme vous. J'avais de l'expérience, j'avais des connaissances scientifiques, j'avais choisi un emplacement qui remplissait toutes les conditions requises ; j'ai fait une galerie et, sans aide, sans conseil, sans secours d'aucune sorte, j'y ai travaillé six mois, sans repos, sans trêve, et ayant à peine assez de nourriture pour soutenir mon pauvre corps. Enfin j'ai frappé juste, pas comme vous, Mulrady; non, ce n'était pas le coup de massue de la chance aveugle, je ne vous blâme certes pas de l'avoir fait — mais c'était en parfaite démonstration de ma théorie, c'était la récompense de mon travail. Ce n'était pas une

simple poche, c'était un filon, une vraie mine que j'avais méthodiquement cherchée en creusant, et trouvée — une fortune »[1].

Slinn avoue alors à son ami qu'il avait recouvré la mémoire huit jours après son attaque d'apoplexie, mais qu'abandonné par sa femme, considéré comme cas pathologique par les médecins, traité comme une victime maudite de la justice divine, par un prédicateur, il s'était tu. Un jour « j'appris par hasard qu'il avait été découvert, vous comprenez — mon trésor — lui, qui m'avait coûté des années de travail, qui m'avait fait perdre la raison, qui m'avait laissé tout seul, pauvre, oublié. Cet or dont je n'avais jamais joui avait été trouvé et un autre en avait pris possession !...[2] Cet homme c'est vous-même »[3].

Enfin, après divers incidents, Slinn constate que Mulrady n'a pas exploité son filon, mais celui que Masters avait abandonné. Il veut revoir le sien ; il le retrouve intact, comme il l'avait laissé trois ans auparavant. Rassemblant toutes ses forces, il entre dans la galerie ; il revient et sort avec un bloc d'or et de quartz, mais il tombe sur le sol avec son fardeau ». Il

1. *Ibid.*, p. 323.

2. *Ibid.*, p. 326.

3. *Ibid.*, p. 327.

a encore la force de tourner ses yeux éteints vers l'autre millionnaire de Rough-and-Ready qui se penchait vers lui. « Vous... voyez, dit-il d'une voix haletante, que je n'étais pas fou ! »

« Non. Il était mort »[1].

La destinée tragique de Slinn fut celle du malheureux Smith, le père de M'liss. Il avaît découvert un gisement d'or ; un aventurier qui allait l'exploiter mystérieusement tua un jour le pauvre homme dont la vie n'avait été que tristesse et déception.

Combien de mineurs périrent ainsi ! Ceux que la chance favorisait ne restaient guère aux mines que le temps de faire fortune, comme l'oncle Billy qui, après avoir persévéré dans ses fouilles plus longtemps que son associé Jim, trouva enfin un filon d'or. Jim était parti, renonçant à toute espérance de succès, et, misérable, sans argent, s'était fait balayeur de rues à San-Francisco. Billy, resté au camp, avait poursuivi ses recherches et découvert enfin un gisement qui valait des milliers de dollars. Comme si le succès avait mis un terme à sa patience, il céda son filon à un mineur, spéculateur expert et partit pour aller retrouver son ami avec un chèque de vingt mille dollars dans sa poche.

C'est la même attitude qu'on observe chez *Les Trois Associés*. «C'est étrange », dit l'un d'eux, le dernier soir

1. *Ibid.*, p. 341.

de leur séjour à Black Spur Range, « tandis que nous travaillions comme des nègres avec des salaires de miséreux, sans l'ombre d'une chance de frapper un bon coup, nous avions coutume de nous asseoir ici chaque soir, de nous bercer de chimères et de spéculer sur ce que nous ferions si jamais si nous avions la chance pour nous ; et maintenant, mon Dieu ! que nous l'avons eue et que nous nageons dans l'or, nous sommes assis là, aussi mornes et silencieux que si nous avions tout perdu ! Je me rappelle un soir — il n'y a pas longtemps non plus — que vous vous querelliez tous deux pour choisir l'hôtel mirifique où vous deviez descendre à San-Francisco et pour décider si vous ne partiriez pas tout droit pour Londres, Rome et Paris ou si vous n'iriez pas au Japon et en Chine, pour revenir par l'Inde et la Mer Rouge ! »

.... « Je suis sûr que vous sentez comme moi », dit Stacy « que cette fortune est plutôt encombrante pour nous trois seulement. Pour moi, continua-t-il, lançant un coup d'œil vers une pile d'or recouverte d'une couverture et placée dans un coin de la cabane, je reconnais que je suis plutôt oppressé par sa gravité spécifique »[1].

---

1. *Three partners*, v. 15, p. 2.

Non seulement une immense fortune si vite acquise pesait à l'homme délicat, mais l'injustice du sort l'attristait. « Pourquoi », ajouta le mineur, « cet après-midi, quand je passais devant la galerie du Vieux Kentuck où ces Marshall sont occupés à fouiller la terre depuis quatre ans, sans rien trouver, me suis-je senti honteux de les regarder tandis qu'ils me saluaient de la tête et me suis-je esquivé comme si je leur avais fait une injure ? »[1].

Tant d'espoirs déçus, tant de privations, tant de souffrances explique pourquoi ceux qui trouvaient des gisements aussi considérables que les *Trois Associés* excitaient des convoitises et des jalousies féroces. Des voleurs épiaient les cabanes qui abritaient des sacs d'or et méditaient toutes sortes de ruses pour les dérober. C'est ainsi que l'un des *Trois Associés*, Demorest, vit pendant la nuit, une main qui se glissait à travers le plancher de leur cabane et tirait la couverture du baril contenant leur neuf cent mille dollars. Avec la promptitude de l'éclair, Demorest abaissa son couteau sur cette main. On n'entendit pas un cri. « En ce moment suprême, Demorest éprouva même une admiration angoissée pour le stoïcisme de ce voleur invisible ». Beaucoup plus tard seulement, il devait apprendre que ce coupable au courage lacédémonien était un enfant

1. *Ibid.*, p. 5.

qui exécutait les ordres de son père. Ayant échoué dans sa première tentative, celui-ci fit des plans pour attaquer les trois mineurs le lendemain pendant leur descente vers la ville, et les dépouiller de leur or ! Tandis qu'ils se hâtaient, « anxieux de diminuer la distance qui les séparait des vêtements propres et de la civilisation », ils furent arrêtés par Jack Hamlin, joueur à l'âme chevaleresque, qui, sans le leur dire, protégea leur départ.

Parmi les nouvelles de Bret Harte se rapportant à l'histoire de la découverte de l'or, en Californie, il en est une qui présente une valeur documentaire de premier ordre, c'est l'*Histoire d'une Mine.* Le fond de cette nouvelle a été suggéré à l'auteur par l'affaire Mc Garratan, concernant des mines de mercure à New-Edria. Ce fut un de ces procès comme on en plaidatant aux environs de 1850. Le malheureux Concho, Mexicain, simple d'esprit et ignorant, avait « prospecté » avec des camarades et trouvé une mine. Le docteur Guild qu'il consulta et auquel il donna du mercure en paiement de sa consultation, s'empressa de constituer le bureau d'une société minière pour s'emparer de la concession qui devait appartenir à Concho. Celui-ci fut assassiné par un de ses camarades, Pedro. Un Américain que Pedro rencontra par hasard lui offrit de déterminer la valeur de sa découverte. C'était Joseph Weles qui avait pris le nom de Don José : « Vagabond

de naissance et d'éducation, escroc de profession, hors la loi par sa réputation, sans avoir absolument tourné le dos à la respectabilité, il avait chancelé depuis son enfance sur la pente périlleuse de la criminalité. Il ne se fit pas scrupule de voler ces Mexicains ; c'était une race dégradée, et pendant un instant il se sentit presque un agent accrédité du progrès et de la civilisation »[1]. Il trompa les quatre prospecteurs et découvrit un filon de mercure. La Compagnie Blue Mass poursuivit Pedro et Weles. Pedro s'enfuit pour échapper aux conséquences de son crime. Alors commença une série inextricable de procès compliqués de falsifications de signatures, de jalousies de femmes. Cette nouvelle, l'une des plus romanesques de Bret Harte et des moins bonnes au point de vue littéraire, a, quant au fond, l'authenticité d'une page de l'histoire judiciaire de la Californie aux environs de 1850.

Les historiens, et en particulier Royce, constatent que les voyageurs ont exprimé sur les colonies minières des opinions contradictoires. Les uns y ont admiré le règne de l'honneur, de la probité, de la générosité, du courage, de l'ordre, en un mot, les vertus d'une population laborieuse, honnête, ne comptant parmi ses membres qu'un nombre insignifiant de joueurs et de convicts. Les autres ont été frappés par le triomphe de l'anarchie, de la liberté sanguinaire,

1. *Story of a Mine*, v. 3, p. 6.

du vol, du jeu, du meurtre ; ils n'ont observé dans ces communautés naissantes que la pratique de la loi de Lynch, le règne des mœurs légères et dissolues.

Royce pense que ces impressions individuelles n'ont aucune valeur historique. Il semble, au contraire, que l'histoire soit faite en grande partie des témoignages individuels. Et il est naturel que des jugements portés sur une population si hétérogène aient été aussi complexes que l'était la réalité. Ces hommes réunis dans les camps miniers possédaient des qualités d'énergie, de courage et d'endurance. Mais la plupart étaient des aventuriers, n'aspirant qu'à entasser de l'or dans un sac et à repartir. Des vols et des crimes furent commis journellement. Il est également vrai, d'autre part, qu'on vit de l'or non gardé rester pendant des journées entières dans les plaines sans qu'aucune tentative eût été faite pour le dérober.

Si un certain nombre de procès concernant les concessions minières furent plaidés à Washington, beaucoup de questions en litige furent réglées d'une manière plus prompte par l'application de la loi de Lynch. Les historiens nous apprennent que les mineurs avaient une préférence marquée pour les jugements d'une exécution rapide. Ils s'improvisèrent justiciers dès leur départ pour la Californie, et laissèrent même dans les plaines des sentences laconiques de leurs condamnations capitales. Telle est l'inscription suivante gravée

sur une tombe perdue au milieu des prairies : Beal tué par Bolsby, 15 juin 1853 et, à un jour de marche une autre tombe, avec l'inscription suivante : Bolsby fusillé pour avoir tué Bill, 16 juin 1853[1].

Quand la faute commise semblait mériter un châtiment moins dur que la mort, le condamné était banni du camp comme l'avaient véritablement été quelques membres de la « Donner Party ».

Bret Harte a trouvé dans ces deux formes de condamnation un pathétique puissant qui lui a fourni le sujet de ses deux meilleurs contes : *L'Associé de Tennessee* et *Les Bannis de Poker Flat.*

« On savait que Tennessee était joueur, on le suspectait d'être voleur... » Enfin sa « culpabilité devint flagrante. Un jour, il rattrapa un étranger qui se rendait à Red Dog. L'étranger raconta plus tard que Tennessee avait trompé le temps par le récit d'une anecdote et d'un souvenir intéressant, mais qu'il avait conclu illogiquement l'interview par ces mots : « Et maintenant, jeune homme, je vais vous demander votre couteau, vos pistolets et votre argent. Vous savez que vos armes pourraient vous causer des ennuis à Red Dog et votre argent est une tentation pour qui est enclin à pécher. Vous avez dit, je crois, que votre adresse était San-Francisco. Je tâcherai de vous rendre visite... Ce fut

1. Merwin, *Life of Bret Harte*, p. 71.

son dernier exploit. Red Dog et Sandy Bar firent cause commune contre le voleur de grands chemins. Tennessee fut poursuivi d'une façon fort analogue à celle de son prototype l'ours gris. Comme les mailles du filet se resserraient autour de lui, il fit un bond désespéré dans le Bar, déchargeant son revolver sur la foule devant le Salon de l'Arcade et continuant jusqu'à Grizzly Cañon ; mais, à l'extrémité la plus éloignée du ravin, il fut arrêté par un petit homme monté sur un cheval gris. Les deux hommes se regardèrent un moment en silence. Tous les deux ignoraient la peur, tous les deux étaient maîtres d'eux-mêmes et indépendants, et tous les deux représentaient les types d'une civilisation qu'on eût appelée héroïque au XVII[e] siècle, mais qui, au XIX[e], était simplement du banditisme. « Qu'avez-vous là ? » demanda tranquillement Tennessee, « Deux valets et un as », répondit l'étranger, avec la même tranquillité, en montrant deux revolvers et un couteau poignard. « J'ai perdu la partie », répliqua Tennessee et, sur ce mot de joueur, il lança au loin son pistolet inutile et revint à cheval avec celui qui l'avait arrêté... »[1].

« Le jugement de Tennessee fut conduit avec autant de justice qu'on devait en attendre d'un juge et d'un jury qui se sentaient eux-mêmes obligés de justifier

1. *Tennesse's Partner*, v. 1, p. 42.

dans une certaine mesure les irrégularités de l'arrestation et de la mise en accusation. La loi de Sandy Bar était implacable, mais non vengeresse. La surexcitation et la colère de la poursuite étant passées, avec Tennessee entre leurs mains, ils étaient prêts à écouter patiemment la défense quel que fût son témoignage. Ils étaient déjà satisfaits de la savoir insuffisante. Comme il n'y avait aucun doute dans leurs esprits à ce sujet, ils étaient disposés à donner au prisonnier le bénéfice de celui qui pouvait exister. Confiants dans cette hypothèse qu'il devait être pendu conformément au principe général de la loi, ils le favorisèrent par plus de latitude de défense que son audace éhontée ne semblait en mériter. Le juge en paraissait plus soucieux que le prisonnier qui, d'un air détaché, prenait évidemment un plaisir sardonique à voir la responsabilité qu'il avait créée. « Je ne mets aucun enjeu dans cette partie-là » : telle avait été sa réponse, invariable mais enjouée, à toutes les questions. Le juge, qui était aussi celui qui l'avait arrêté, regretta vaguement pendant une minute de ne pas l'avoir tué « à vue » ce matin-là, mais bientôt il fit taire cette faiblesse humaine comme indigne de son âme de justicier »[1].

L'associé de Tennessee, homme primitif, simple d'esprit, à l'intelligence à peine éveillée, mais attaché

1. *Ibid.*, p. 44.

à son camarade avec un dévouement de bête, vint offrir au tribunal tout ce qu'il possédait : dix-sept cents dollars en or brut, et sa montre, pensant racheter au prix de tout son bien la vie de l'accusé. Mais les juges lui firent comprendre qu'il n'avait pas encore saisi « la notion élevée de la justice qui gouvernait le tribunal. » Il serra la main de son camarade et partit. « Ils ne devaient pas se revoir vivants. Car l'insulte corruptrice et sans parallèle d'un pot de vin offert au juge Lynch — qui, s'il était bigot, faible, étroit, était au moins incorruptible — mit irrévocablement fin dans l'esprit de ce personnage légendaire à toute indécision au sujet du sort de Tennessee et, à l'aube, gardé de près, il se mit en marche pour le subir au sommet de Marley Hill »[1].

Une autre forme de condamnation fréquemment prononcée en Californie, en 1850, l'exil, a été dramatisée par Bret Harte, dans *Les Bannis de Poker Flat.*

« Comme Mr. John Oakhurst, joueur, marchait dans la rue principale de Poker Flat, le matin du 23 novembre 1850, il eut conscience qu'un changement s'était produit depuis la veille au soir dans l'atmosphère morale du camp. Deux ou trois hommes qui causaient sérieusement ensemble se turent à son approche et échangèrent des regards significatifs. Il y avait dans

1. *Ibid.*, p. 47.

l'air un calme de sabbat, ce qui semblait de mauvais augure dans une agglomération étrangère aux influences sabbatiques.

La belle physionomie calme de Mr. Oakhurst trahit un peu d'inquiétude. Je suppose qu'ils en ont à quelqu'un, pensa-t-il. Vraisemblablement, c'est à moi. Il remit dans sa poche le mouchoir avec lequel il avait enlevé la poussière rouge qui couvrait ses bottes et tout tranquillement se prit à penser à autre chose.

Poker Flat en avait en effet à quelqu'un. Poker Flat avait subi récemment la perte de plusieurs milliers de dollars, celle de deux chevaux de grande valeur, et celle d'un citoyen éminent. Poker Flat éprouvait un spasme de réaction vertueuse, aussi effrénée et indomptable qu'aucun des actes qui l'avaient provoquée. Un comité secret avait décidé de débarrasser la ville de tous les indésirables. Cela fut fait d'une façon permanente à l'égard de deux hommes qui étaient encore pendus dans le ravin aux branches d'un sycomore, et d'une façon temporelle, par l'expulsion de certains autres personnages répréhensibles. Je regrette de dire que parmi ces derniers il y avait des femmes...

« Mr. Oakhurst avait raison de penser qu'il était compris dans cette catégorie. Quelques membres du comité avaient demandé avec insistance à ce qu'il fût pendu pour servir d'exemple et comme un moyen sûr de se rembourser avec le contenu de ses poches des

sommes qu'il avait gagnées en jouant avec eux. « C'est contre la justice, disait Jim Wheeler, de laisser ce jeune homme de Roaring Camp — un véritable étranger — emporte notre argent »[1]. Mais l'instinct primitif de l'équité régnant dans les cœurs de ceux qui avaient été assez fortunés pour gagner en jouant avec Mr. Oakhurst, l'emporta sur cette étroite prévention locale.

M. Oakhurst écouta sa sentence avec un calme philosophe. Il était trop joueur dans l'âme pour ne pas accepter la destinée ». Pour lui, la vie n'était qu'un jeu de hasard, et il reconnaissait que la fortune avait été souvent de son côté.

« Une escorte d'hommes armés accompagna la perversité bannie de Poker Flat jusqu'aux limites de la colonie. En dehors de M. Oakhurst, qui était connu pour être un sceptique irréductible, et qu'on avait voulu intimider par une escorte armée, le groupe d'exilés comprenait une jeune femme familièrement connue sous le nom de « Duchesse », une autre qui avait gagné le titre de « Mère Shipton » et « Oncle Billy », soupçonné de voler des sluices, et ivrogne avéré. Le cortège ne provoqua aucun commentaire de la part des spectateurs et aucun mot ne fut non plus prononcé par l'escorte. Ce n'est qu'après avoir atteint le défilé qui

1. *The Outcasts of Poker Flat*, p. 90.

marquait l'extrême limite de Poker Flat que le chef dit quelques paroles brèves et qui portaient. Il était interdit aux bannis de retourner à Poker Flat au péril de leur vie »[1].

Ceux-ci se dirigèrent vers Sandy Bar, « un camp qui n'avait pas encore subi les influences régénératrices de Poker Flat » et qui était situé dans les montagnes à une journée de voyage. Ils auraient dû se hâter pour éviter le danger toujours menaçant d'être enveloppés dans une tempête de neige. Mais ils s'arrêtèrent et perdirent un temps précieux à proférer des imprécations vaines. Tous, sauf Mr. Oakhurst, montrèrent leur faiblesse de caractère et leur indécision. Il ne voulut pas séparer sa destinée de la leur. Ils rencontrèrent un jeune homme, l'Innocent, et sa fiancée, Piney, qui se décidèrent à camper avec eux. Pendant la nuit, l'Oncle Billy s'échappa avec les mules et une partie des provisions. La neige commença à tomber ; c'était leur mort certaine. Ensevelis sous la neige ! se dit à lui-même Mr. Oakhurst ! Tous firent preuve de courage, ignorant d'abord l'étendue du danger. Ils passèrent bravement le premier jour, puis le second, puis le troisième. La semaine s'acheva, leurs provisions diminuaient et la neige tombait toujours. Le dixième jour, Mother

1. *Ibid.*, p. 15.

Shipton mourut. Mr. Oakhurst conseilla à l'Innocent de partir pour aller chercher des secours. Il s'éloigna avec lui ; la Duchesse et Piney restèrent seules. Le brasier qui avait été leur salut pendant ces dix jours s'éteignit. La tempête faisait rage, la hutte était envahie par la neige. La Duchesse et Piney moururent dans les bras l'une de l'autre. Quand des secours inutiles arrivèrent de Poker Flat, on trouva à l'extrémité du ravin une carte à jouer, un deux de trèfle, fixé au tronc d'un grand pin avec un couteau poignard. « Elle portait l'inscription suivante écrite au crayon d'une main ferme : Près de cet arbre gît le corps de John Oakhurst qui manqua son coup le 25 novembre 1850 et termina son voyage le 7 décembre 1850. Et glacé, le pouls éteint, un revolver Derringer à côté de lui et une balle dans le cœur, mais calme comme il l'avait été pendant sa vie, reposait sous la neige celui qui avait été un jour le plus fort et pourtant le plus faible des bannis de Poker Flat »[1].

Les tentatives de réformation des camps mentionnées par tous les historiens californiens, les efforts entrepris presque partout pour punir les voleurs et les assassins, et faire régner plus d'ordre et plus de décence dans ces colonies minières, ont fourni à Bret

---

1. *Ibid.*, p. 26.

Harte le cadre, ou au moins certains épisodes, d'un grand nombre de ses meilleurs contes. Il a touché à cette question dans son chef-d'œuvre le plus populaire *The Luck of Roaring Camp*, dans *The Great Deadwood Mystery*, *The Sheriff of Siskyou*, *The Transformation of Buckeye Camp*, *The Ancestors of Peter Ackerly*, *In The Tules*, *The Judgment of Bolinas Plain*, *Who was my quiet friend*, *Salome Jane's Kiss*, *Snow Bound at Eagles*.

....« Deux ans auparavant, la Compagnie du Buckeye avait trouvé de l'or sur le Fork méridional et en avait revendiqué la possession ». Pour la plupart « hommes prudents, prévoyants et réfléchis, — quelques-uns cultivés et raffinés, — ils avaient adopté, pour leur propre conduite seulement, une certaine discipline méthodique ; elle s'était cependant imposée d'elle-même aux derniers arrivés, déjà fatigués de la liberté effrénée et dévergondée qui présidait généralement à l'établissement des colonies minières »... Aussi l'enfance de Buckeye Camp « fut-elle exempte de tous les maux qui régnaient dans les communautés adultes ». Les colons, sans aucune défense expresse « suivant la loi non écrite de l'exemple, avaient tacitement empêché la fondation de maisons de jeu. Ils avaient laissé de côté leurs revolvers et se réunissaient paisiblement quand ils avaient terminé leur travail sans le moindre règlement formel contre le vin, le jeu, ou le port des armes

qui tuent. Il n'y avait eu non plus aucune épreuve pour juger de l'aptitude ou de l'éligibilité au titre de citoyen d'après la moralité antérieure. Un ou deux joueurs, un duelliste habile et des hommes qui continuaient à boire du whisky avaient volontairement recherché le camp... Il y avait aussi à Buckeye sept femmes, — toutes femmes de mineurs »[1].

Parmi les contes de Bret Harte qui présentent cette ère de régénération morale, *The Luck of Roaring Camp*, occupe une place à part. C'est le premier en date et le plus populaire de ses chefs-d'œuvre et la rénovation morale qu'il présente possède l'originalité d'être l'œuvre d'un nouveau-né. Cet enfant était le fils de l'Indienne Cherokee Sal, la seule femme de Roaring Camp. Orphelin dès sa naissance, il fut adopté par le camp. Stumpy, chargé de le soigner, déclara que l'ânesse de Roaring Camp lui tiendrait lieu de mère, et lui de père. L'enfant baptisé selon les lois des Etats-Unis et celles de l'Etat de Californie, reçut le nom de Thomas Luck, Luck qui porte bonheur.

« Et ainsi l'œuvre de régénération commença à Roaring Camp. D'une façon presque imperceptible un changement se fit sentir dans la communauté. La cabane assignée à Tommy Luck — ou à Luck, comme on l'appelait le plus souvent, — fut la première à mon-

1. *Transformation of Buckeye Camp*, v. 8, p. 270.

trer des signes d'amélioration. On la tint scrupuleusement propre et on la badigeonna à la chaux. Puis elle fut planchéiée, garnie de tapis, et ses murs furent tapissés de papier... Le berceau de palissandre qu'on avait fait venir à dos de mule d'une distance de quatre-vingts milles, avait, selon la façon de parler de Stampy, « tué en quelque sorte le reste du mobilier ». Aussi la réhabilitation de la cabane devint-elle une nécessité. Les hommes qui avaient l'habitude de s'attarder chez Stumpy pour voir comment allait Luck, parurent apprécier le changement et, à son corps défendant, l'épicerie Tuttle s'empressa d'importer un tapis et des glaces. Le reflet de ces dernières sur l'aspect de Roaring Camp tendit à déterminer de plus strictes habitudes de propreté individuelle. Cette influence se fit même sentir sur Kentuck qui « paraissait régulièrement chaque après-midi avec une chemise propre et le visage toujours reluisant de ses ablutions. Les lois morales ne furent pas plus négligées que les lois sanitaires. « Il ne fallait pas que Tommy fût dérangé par le bruit. Aussi les coups de fusil et les cris qui avaient valu au camp son nom fâcheux (Camp Rugissant), furent interdits dans la zone où Stumpy pouvait les entendre. Les hommes causèrent à voix basse ou fumèrent avec la gravité des Indiens.

Ils cessèrent de jurer, leurs chants devinrent plus doux et plus harmonieux. Par les longues journées

d'été, quand tous les mineurs travaillaient dans la ravine, on étalait une couverture sous un pin et on y couchait Luck.... Les mineurs avaient soudain aperçu la beauté des choses qu'ils avaient longtemps foulées aux pieds, celle des fleurs, des morceaux de quartz, qu'ils apportaient à Luck. L'enfant paraissait heureux, bien que sa gravité inquiétât Stumpy. « La nature était pour lui une mère et une camarade de jeu. Pour lui, elle laissait glisser entre les feuilles des arbres des gerbes de lumière dorée qui tombaient juste à sa portée ; elle lui envoyait des brises embaumées, le parfum des lauriers et des gommes résineuses ». Pour lui les grands « redwods » s'inclinaient familièrement à demi assoupis... »[1].

Le camp se montrait froid à l'égard des étrangers. Le facteur des messageries, leur unique lien avec le monde environnant, racontait parfois des choses merveilleuses au sujet du camp. « Il disait par exemple : Ils ont une rue, à Roaring Camp, qui l'emporterait sur n'importe quelle rue de Red Dog. Ils ont des treilles et des fleurs autour de leurs maisons et ils se lavent deux fois par jour. Mais ils sont terriblement rudes pour les étrangers et ils adorent un bébé indien... »[2].

...« On gardera longtemps dans les collines des « Foothills » le souvenir de l'hiver de 1851. La neige for-

1. *The Luck of Roaring Camp*, v. 1, p. 11 et 12.
2. *Ibid.*, p. 12.

mait une couche épaisse sur les Sierras, chaque gorge devenait une rivière et chaque rivière un lac. » Une nuit, le North Fork inonda la vallée de Roaring Camp. « Quand le jour parut, on vit que la cabane de Stumpy située le plus près de la berge de la rivière avait disparu. Plus haut, dans la ravine, on retrouva le corps de son malheureux propriétaire, mais Luck, l'orgueil, l'espoir, la joie, le bonheur de Roaring Camp avait disparu »... Un bateau de secours avait recueilli un homme et un enfant qui allaient à la dérive. Les mineurs les regardèrent. « Un coup d'œil leur suffit pour reconnaître Kentuck couché là, le corps affreusement écrasé et couvert de contusions, mais tenant toujours Luck dans ses bras. Comme ils se penchaient sur ces deux êtres étrangement assortis, ils virent que l'enfant était glacé, que son pouls ne battait plus. Il est mort, dit l'un d'eux. Kentuck ouvrit les yeux : « Mort ? » répéta-t-il faiblement. « Oui, mon vieux, et vous allez mourir vous aussi. » Un sourire éclaira les yeux de Kentuck expirant. « Mourir ? » répéta-t-il. « Il m'emmène avec lui. Dites aux camarades que j'ai Luck avec moi maintenant. » « Et se cramponnant au frêle bébé, comme on dit que celui qui se noie se cramponne à un fêtu de paille, l'homme robuste fut entraîné par la rivière aux flots sombres qui se perd pour toujours dans la mer inconnue »[1].

1. *Ibid.*, p. 12.

Entre tant d'épisodes relatifs à la moralité des camps, aux vols, aux meurtres, aux pendaisons, aux évasions des coupables, *Two Saints of the Foot Hills* est particulièrement intéressant par son caractère tragi-comique. Daddy Downey et Mammy Downey étaient la gloire du camp de Rough and Ready. « Leurs cheveux gris et leurs corps voûtés rappelaient... aux spectateurs le joyeux foyer familial de là-bas, dans l'est lointain, les bénédictions tombées de lèvres vénérables, quand ils avaient quitté leur maison pour aller chercher la toison d'or sur les rives de la mer occidentale, et, beaucoup, versaient des larmes à ce souvenir. » Les deux vieux époux étaient vénérés de tout le camp. Les premiers dans tous les cortèges, ils avaient partout les places d'honneur, ils étaient parrain et marraine, ils assistaient aux enterrements, qui étaient fréquents et aux mariages, qui étaient plus rares. Leur renommée s'étendit bien au-delà des « Foothills ». Un pasteur de Boston, un écrivain connus vinrent rendre hommage à leur vertu »[1]. Un jour, Mammy mourut ; peu après Daddy disparut. Le camp fut plongé dans l'affliction. La tombe de Mammy ayant été violée ne présenta aux yeux des mineurs consternés qu'un cercueil rempli de documents qui attestaient les vols sans nombre des deux associés. Mammy était un forçat libéré de Sydney,

1. *Two Saints of the Foot Hills*, v. 2, p. 361.

et un bon acteur. Daddy était un directeur de troupe. Et pendant cinq ans, ils s'étaient joué du camp et l'avaient volé.

S'il fallait un talent spécial pour tromper ainsi tout un camp, un très grand nombres d'aventuriers avaient des noms d'emprunt et jouaient un rôle, à l'occasion, comme Cherokee Jack de *Qui était mon paisible ami*. C'était un homme raffiné, qui avait lu Dickens. Sous le nom de Kearny, il se fit présenter à Mr. Sylvester. Il charma les filles de son hôte par ses qualités d'homme du monde. Quand il se fut enfui dans la nuit on apprit à la fois son véritable nom et le meurtre qu'il avait commis le matin même à La Grange et pour lequel il était poursuivi par le sheriff de Calaveras.

La liste des héros de Bret Harte qui cachaient ainsi leur identité sous un nom honorable serait longue : Tels sont l'homme du sémaphore, convict de Sydney, devenu plus tard honnête homme, le Capitaine Jack Despard[1], criminel sans doute, mais ami fidèle et chevaleresque. Lee et Faulkner[2], voleurs de grands chemins, mais à l'occasion généreux, Harriot Lance[3], meurtrier, mais amoureux fidèle.

---

1. *In the Tules.*
2. *Snow Bound at Eagles.*
3. *Flip : A. California Romance.*

Ayant souvent rompu les liens qui les rattachaient aux leurs, les mineurs, pour tromper la monotonie de leur vie, n'avaient guère d'autres distractions que le jeu et la danse. Ces bals, où ne dansaient que des hommes, ont frappé les voyageurs qui ont séjourné parmi les pionniers. « C'était un spectacle étrange de voir un groupe d'hommes aux longues barbes, avec de lourdes bottes et des chemises de flanelle, exécuter tous les pas et toutes les figures d'une danse avec tant d'entrain et souvent avec beaucoup de grâce ; une joie sincère se peignait sur leurs physionomies sèches brûlées par le soleil ; des revolvers et des couteaux poignards brillaient à leur ceinture, tandis qu'une foule d'habitués de la même espèce primitive se tenait autour d'eux, les applaudissant, pour les encourager à continuer »[1].

Le jeu était encore plus populaire. On jouait surtout dans les bars ; tous les camps en possédaient et la plupart ne montrèrent pas à leur égard l'austérité des citoyens de Buckeye, où Jovita Mendez, jeune Mexicaine pleine d'audace, alla en fonder un. On n'y remarquait ni désordre ni ivrognerie. On se contentait de rire, de fumer et de jouer jusqu'à une heure avancée de la nuit, sans pourtant déranger qui que ce fût. Cependant, quelques colons à l'esprit puritain, voulurent

1. Borthwick, cité par Merwin.

chasser Jovita, mais d'autres moins farouches, firent prévaloir leur opinion qui était aussi celle du maire.

Quelques mineurs essayèrent de vivre d'une façon moins primitive. Tel Dick Sylvester qui avait du goût et montrait son raffinement « dans le foyer scrupuleusement propre de sa cabane, dans la disposition pittoresque des peaux qui couvraient le plancher et les meubles, et dans la sérape, fine couverture mexicaine posée sur son sofa de bois... Les murs étaient tapissés d'une manière originale avec des illustrations des *Nouvelles de Londres*, ici, le portrait d'Emerson à l'eau-forte au-dessus de la cheminée, dans un cadre original fait d'ailes de geais, là ses livres favoris sur une étagère et étalé sur son sofa, le dernier numéro de *Punch*[1]. »

Pour tromper plus complètement l'ennui de la solitude du camp qu'il habitait, Dick Sylvester avait comme tant d'autres mineurs un animal favori : Baby Sylvester. C'était un petit ours gris qui buvait « le seul lait venant au camp et apporté tous les jours à sept heures du matin par la compagnie des Messageries Adams. « Sylvester aimait cet ourson dont la gentillesse l'amusait, il jouait avec lui, se plaisait à caresser son épaisse fourrure et il pensait que la mort seule le séparerait du petit animal. Mais il dut partir en voyage pour le pays où les hommes ne peuvent emmener leur

1. *Baby Sylvester*, v. 2, p. 246.

ourson favori, — pour l'Est. Il pria un ami de se charger de Baby Sylvester qui n'était déjà plus tranquille et sage comme il l'avait été à l'âge de trois mois. L'ami de Sylvester habitait San-Francisco, pourtant il accepta. Mais à San-Francisco, même alors, il n'était pas très facile de garder un ourson dans un appartement. Aussi se décida-t-il à emmener Baby Sylvester à Oakland où il s'était construit une petite cabane et où il passait ses journées de dimanche. Pendant la seule nuit qu'il passa à San-Francisco, Baby Sylvester effraya les locataires qui, dans les ténèbres, le prirent pour un voleur. Il avala une bouteille de teinture pour les cheveux, au grand émoi de la propriétaire de la maison qui, craignant chez un animal des combinaisons de couleurs singulières, le voyait déjà avec un pelage rose ou vert. Enveloppé dans une couverture, Baby Sylvester quitta San-Francisco. Sa présence passa inaperçue sur le bateau. Il parut heureux dans la maison d'Oakland, mais les chevaux du boulanger et du laitier n'avaient plus leur calme habituel quand leur maître livrait leurs denrées au nouveau possesseur de Baby. Ce dernier invita des amis, pour leur montrer le « phénomène des solitudes des Sierras ». Un programme complet avait été rédigé à cette occasion, mais une heure avant la représentation, Baby disparut. On le retrouva : il avait renversé un petit baril de sucre d'érable et se creusait une fosse. On le

laissa sous la pompe pour le nettoyer, on le sécha, on l'enveloppa de couvertures. Le lendemain il avait disparu et ne revint jamais. Un jour, l'ex-possesseur par intérim de Baby Sylvester vit, — se trouvant en omnibus,—un montreur d'ours et ses deux élèves. L'un, mince, émacié, le frappa; il l'appela, mais l'animal ne le reconnut point. Au moment où l'omnibus s'éloignait, l'ours « par accident ou par intention enfonça sa patte calleuse au travers de la glace. » « Cela coûte un dollar cinquante, pour mettre une nouvelle glace, dit le conducteur, si les gens veulent jouer avec des ours !... »

La population des camps formée d'éléments hétérogènes comprenait presque uniquement des hommes : prospecteurs, mineurs, joueurs, qui, comme Jack Hamlin et John Oakhurst, allaient d'un camp à l'autre, quelques pasteurs protestants, puis quelques femmes et quelques enfants.

Mettant en pratique leurs qualités anglo-saxonnes d'organisation sociale, les mineurs essayèrent de maintenir l'ordre et la décence dans leurs petites républiques. Ils eurent des bureaux de poste, des écoles et des églises. Celles-ci furent d'abord très primitives. Telle celle de Buckeyse : des bancs avaient été placés dans le magasin du charpentier, président du Comité de Vigilance. Le Révérend Henry Mc Corkle y célébra le service divin et y établit une classe d'enseignement biblique.

L'un des centres les plus fréquentés du camp, avec le bar et la maison de jeu, c'était le bureau de poste. Dans le *Fou des cinq Fourches*, Bret Harte présente un mineur vraiment exceptionnel. Il « fut pendant longtemps le seul homme qui écrivait chez lui à chaque courrier ; ses lettres étaient toujours adressées à la même personne, — une femme. Ce qui avait généralement lieu alors, c'est que la plus grande partie de la correspondance de Five Forks venait de l'autre direction ; beaucoup de lettres arrivaient — la majorité écrites par des mains de femmes — mais la plupart restaient sans réponse. Les hommes les recevaient avec indifférence ou comme quelque chose de tout naturel ; quelques-uns les ouvraient et les lisaient sur place avec un sourire de suffisance à peine réprimé, ou souvent aussi, les parcouraient avec une impatience non déguisée. Quelques-unes de ces lettres commençaient par « Mon cher mari », et parmi celles-là, plus d'une resta sans réponse »[1].

A mesure que la population des camps augmentait, la dignité de receveur ou de receveuse des postes gagnait en importance. On choisissait parfois pour l'exercer ceux qui avaient acquis des titres à la reconnaissance publique, tels Daddy et Mammy Downey, telle la vaillante receveuse des postes de Laurel Run

1. *The Fool of Five Forks*, v. 2, p. 397.

qui sut rester, avec tant de dignité, la veuve de John Baker qui s'était fait tuer pour sauver la vie de ses hommes.

Quand les pionniers firent venir leur famille en Californie et que les camps cessèrent d'être des colonies d'hommes pour se transformer en agglomérations comprenant aussi des femmes et des enfants, on fonda des écoles. Bret Harte, qui avait été instituteur, a évoqué dans son œuvre maints souvenirs de son expérience personnelle. Dans *Cressy*, il décrit le bâtiment assigné à l'instituteur d'Indian-Spring et à ses élèves par le Bureau d'Education du comté de Tuolumne et qui avait été primitivement une église. Il « gardait encore une fade odeur de sanctuaire ». Dans *The New Assistant at Pine Clearing School*, nous voyons l'une des plus belles écoles rurales « considérée comme une merveille architecturale par les citoyens ». Un observateur ordinaire aurait même admiré « sa jolie structure de villa, sa coupole ouverte, son toit surplombant fait de galets en forme de diamants et son vaste porche ». C'était le monument d'une lutte féroce entre la civilisation la plus moderne et la barbarie des anciens jours qui avait eu pour résultat la disparition des pins. L'école « avait coûté à la commune quinze mille dollars et la vie de deux de ses citoyens... Heureusement, il n'y avait pas trace de cela sur ses murs blancs immaculés, sur les devises en beaux caractères dorés, ni sur le tableau noir

brillant... » L'institutrice était la veuve d'un pauvre pasteur de San-Francisco. On l'avait spécialement choisie pour marquer la fin de la période déréglée et le commencement de l'ère de régénération du camp. « Les réfractaires, qui avaient fait une opposition sourde dans les fondrières et aux portes des bars, avaient néanmoins baissé la tête et boutonné leurs vestes sur leurs chemises rouges de révolutionnaires », quand ils avaient vu passer Mrs. Martin[1].

L'ordre finit par prévaloir partout sur le désordre. A une époque où l'Etat n'avait pas encore formulé sa législation, les justiciers improvisés qui constituaient les comités de vigilance avaient pris à tâche de faire respecter aux citoyens des petites républiques soumises à leur juridiction la notion précise des droits de l'individu et de ceux de la communauté. Ils surent parfois, même avec une dureté draconienne, détruire l'anarchie qui avait envahi ces petites démocraties naissantes formant une ligne presque ininterrompue de hameaux et de villages au pied de la Sierra-Nevada.

Quel a été le sort de ces agglomérations minières ? Poker Flat, qui produisit sept cent mille dollars d'or en un mois en 1852, était une petite ville de deux mille âmes en 1853. Sur l'emplacement où s'élevèrent autrefois quinze magasins, cinq hôtels, trois salles de bal,

1. *The New Assistant at Pine Clearing School*, v. 8, p. 235.

sept maisons de jeu, où plane le souvenir de Mr. John Oakhurst et des Bannis de Poker Flat, on ne trouve plus aujourd'hui que huit maisons et une centaine de tombes. Des blocs de pierre se sont amoncelés ou s'élevèrent Murdere's Gulch. Il ne reste de Table Mountain que l'immense coulée de lave décrite avec tant de pittoresque par Bret Harte et sur laquelle les frères jumeaux Rutherford et Randolph Pinkney, le saint-simoniste, avaient établi leur demeure.

Nés en 1850 avec la découverte de l'or, beaucoup de ces camps ont disparu avec l'extinction du filon aurifère qui leur avait donné la vie. La végétation exubérante de la Californie a modifié l'aspect même des solitudes sauvages où ils s'étaient élevés. Les tombes de ceux qui les avaient fondés ont disparu elles aussi, ensevelies sous l'herbe épaisse. Mais la foule anonyme qui a vécu là au milieu du XIXe siècle a, dans l'œuvre de Bret Harte, son « Monument aux Morts ».

VI

SAN-FRANCISCO

Si bien des camps mentionnés par Bret Harte, n'ont laissé qu'un souvenir, un grand nombre de villages et de bourgs, dont on trouve le nom dans son œuvre, sont, au contraire, devenus des villes. Mais la grande ville, celle qui était alors la seule cité californienne, celle qu'il a vue « sereine, indifférente à la destinée, à la porte de l'Occident », c'est San-Francisco.

On voudrait trouver dans ses contes une page enthousiaste évoquant la beauté grandiose et attachante de cette ville, une de ces pages magistrales, comme Théophile Gautier et Pierre Loti en ont écrit sur Constantinople. Elle manque à son œuvre. Il a mieux senti la magnificence sauvage des Sierras que le charme des collines dominant à la fois le Pacifique, la Porte d'Or et la baie, et sur lesquelles s'est étagée la ville. Le panorama féerique dont on jouit du haut des Twin Peaks ne semble pas l'avoir touché. Dans une page intitulée *En regardant partir le paquebot*, satire un peu dure peut-être de ceux qui importunaient le voyageur prêt à partir pour l'Est, comme pour se donner à eux-mêmes l'égoïste, mais si légitime illusion, de s'embarquer aussi, pour obliger le compatriote qui allait revoir leur

Etat, leur ville natale, à y emporter un peu de leur âme, Bret Harte dit que celui qui reste sur le quai a devant lui « San-Francisco avec sa silhouette dure et anguleuse, ses brises fraîches et vivifiantes, son soleil éblouissant mais non sympathique, sa population énergique et affairée ; derrière lui, c'est le souvenir des cieux changeants, des extrêmes de chaleur et de froid, de la nature accessible dans ses formes les plus aimables, des vertus ancestrales, des habitudes et des coutumes longtemps éprouvées, des vieux amis, des visages familiers — en un mot, du Home ! »[1]. Sans doute, ses regrets d'exilé ont-ils rendu Bret Harte un peu partial ; il eût dit, lui aussi : « Le mois de mai sans Boston ou New-York, ce n'est pas le mois de mai ». Il a d'ailleurs rendu justice à la beauté des nuits étoilées, aux collines de la Mission, silhouettées contre le ciel et estompées de brume : « Un calme ineffable tombe sur le paysage. » « Au clair de lune magique, l'arsenal perd sa silhouette anguleuse et devient un minaret sur le balcon duquel un muezzin invisible appelle les fidèles à la prière »[2].

Cette vision teintée de réminiscences orientales, les premiers pionniers n'eussent pu l'avoir ; l'arsenal n'existait pas encore en 1850, mais les collines étaient

1. *Seeing the Steamer off.*, v. 14, p. 247.

2. *From a Balcony*, v. 14, p. 218.

là, revêtant, selon les saisons et les heures du jour, des nuances d'émeraude, de topaze et d'améthyste, sous un ciel d'azur inondé de pourpre et d'or. Pourtant, ce qui a surtout frappé Bret Harte, ce sont les inconvénients climatériques dont on souffrait à San-Francisco en 1850. C'est aussi l'aspect primitif de la ville naissante.

Il a parlé, à maintes reprises, des dunes qui longeaient la côte du Pacifique et dont le sable soulevé par les vents alizés se répandait dans la partie basse de la ville, la seule alors habitée. L'action du vent sur les dunes avait quelque chose de lamentable dans le cimetière situé sur la colline de Lone Mountain. Les couronnes et les fleurs disparaissaient sous le sable, tandis que les cercueils qui y étaient enfouis se trouvaient souvent à découvert. Bret Harte a rendu l'impression pénible qu'ont dû éprouver les pionniers sur cette presqu'île constamment balayée par les vents du large, où ils étaient aveuglés par le sable des dunes, sous un soleil éblouissant. Il est presque impossible de reconnaître aujourd'hui la topographie du San-Francisco de 1850. La ville a escaladé les dunes. Les maisons, les pavés les ont fixées, et, bravant les déclivités si raides des collines, des tramways à câble gravissent les rues qui se coupent à angle droit et, de palier en palier, vous élèvent à des hauteurs d'où l'on a une vue splendide sur la baie et sur toute la région avoisinante.

Si Bret Harte n'a pas décrit le cadre de la ville, il a du moins laissé, de la péninsule qu'elle couvre actuellement, des tableaux ayant une valeur documentaire de premier ordre. Beaucoup moins étendue qu'aujourd'hui, dit-il dans ses *Bohemian Days in San-Francisco*, la ville comprenait la partie basse située près de la baie. Au delà s'élevaient des collines de sable. « San-Francisco était alors limitée d'un côté par les eaux de la baie monotonement agitées et de l'autre, jusqu'au rivage du Pacifique, par une ligne de dunes de sables d'une agitation et d'une monotonie égales. Deux routes pénétraient cette solitude : l'une vers Lone Mountain — le cimetière, — l'autre vers Cliff House, heureusement décrite comme « une promenade de huit milles en voiture avec un coktail au bout »[1]. Cliff House était célèbre, alors comme aujourd'hui, par ses rochers sur lesquels viennent s'étendre des phoques.

« Pendant la première période de l'émigration californienne, à la pointe extrême de la péninsule sablonneuse où la baie de San-Francisco se déverse dans le Pacifique, s'élevait un sémaphore. Lançant ses bras noirs dans le ciel, — le dos tourné à la Porte d'Or et à cette vaste étendue marine dont le rivage le plus proche était celui du Japon, — il transmettait à un autre sémaphore situé plus loin dans l'intérieur, le « grée-

1. *Bohemian Days in San-Francisco*, v. 18, p. 153.

ment» des vaisseaux qui arrivaient, au moyen de certains signaux bizarres, communiqués à leur tour à la colline du Télégraphe, à San-Francisco, d'où ils réapparaissaient dans le signal d'un troisième sémaphore, où l'initié lisait : « Goélette », « Brick », « Navire », « Bateau à vapeur ». Mais tout San-Francisco, souffrant du mal du pays, avait appris ce dernier signal et, à certains jours du mois, tous les yeux étaient tournés, pour les bénir, vers ces bras maigres, largement tendus à angles droits, ce qui signifiait « Vapeur à hélice », — le seul vapeur qui aportait la malle — et les « lettres de la maison ». Dans le joyeux accueil fait à ce héraut de bonnes nouvelles, très peu songeaient au gardien solitaire des dunes sablonneuses qui les communiquait, ou connaissaient même ce poste désolé. »

« Pour la désolation, il était au-delà de toute description. Le Présidio, avec son canon muet et démonté..., ses embrasures cachées dans un creux, et la Mission Dolorès, avec ses murs croulants et la tour de son beffroi, perdue dans une autre ravine, faisaient l'*ultime Thulé* de tout le San-Francisco nomade.

« Cliff House » et « Fort Point » n'existaient pas encore ; de Black Point, la ligne courbe du rivage de Yerba Buena, — ou San-Francisco, — montrait seulement une étendue de dunes étincelantes et battues des des vents, séparées les unes des autres par des ravins

couverts de buissons de chênes noirs à moitié ensevelis sous le sable. Le soleil des six longs mois d'été tombait férocement sur lui d'un ciel sans nuages ; les six longs mois de vents alizés soufflaient férocement sur lui de l'ouest. » Le sémaphore prenait différents aspects plus ou moins lugubres, selon l'heure et le temps, celui d'un arbre brûlé, celui des mâts et des épars... d'un navire échoué sur le rivage, celui d'une potence démantelée... ; quand, sur le fond d'or du soleil couchant, ...ses bras étaient tendus à angles droits « on eût pu le prendre pour la croix de missionnaire que l'enthousiaste Portola avait élevée sur cette rive cent ans auparavant »[1].

Dans sa conférence sur les Argonautes, dans les *Bohemian Days in San-Francisco*, dans *Un Navire de 1849*, Bret Harte a donné des détails pittoresques sur San-Francisco, la plus glorieuse des villes de l'or, qui avait quarante maisons en avril 1849, six mille en août et qui comptait quarante mille habitants en 1850.

Dès l'arrivée des premiers pionniers, des quais avaient été construits à la hâte pour faciliter le débarquement. Bret Harte a vu les madriers à demi vermoulus des quais, « qui n'étaient plus des quais, mais qui

1. *The Man at the Semaphore*, v. 16, 125.

n'étaient pas encore des rues, » leurs abîmes béants, remplis de limon et de boue visqueuse d'où l'on retirait fréquemment des cadavres de disparus. Il se rappelle « les deux ou trois vaisseaux restés où ils avaient jeté l'ancre, un ou deux ans auparavant, s'élevant entre des magasins, leur bossoirs faisant saillie sur la chaussée. Il y avait la dignité de la mer et sa liberté sans limites dans leurs belles courbes, que les maisons qui leur étaient adossées ne pouvaient détruire, et il y avait même quelque chose de la solitude de l'Océan dans les sabords largement espacés et dans les hublots des cabines éclairés par les lampes de prosaïques terriens... Un de ces bateaux, transformé en hôtel gardait son nom « le Niantic », et une partie de sa disposition caractéristique restait intacte. Je me rappelle les vieux tenanciers de ces bateaux — les rats — qui avaient pullulé et s'étaient multipliés dans une telle proportion que, le soir, à la nuit tombante, ils traversaient sans crainte la chaussée, à chaque tournant de rue, et envahissaient même les cafés ornés de dorures de la rue Montgomery. » Sur « le Niantic », on les rencontrait dans chaque escalier » et l'on dit, que dans un excès de sociabilité, ils accompagnaient parfois le voyageur jusqu'à sa chambre...[1] « Le Niantic » n'était pas une

1. *Bohemian Days in San-Francisco*, v. 18, p. 137.

exception, les *Annales de San-Francisco* mentionnent d'autres navires également emprisonnés entre les maisons, dans la partie basse de la ville ; l' « Apollo » avait été converti en café, et on y louait « des chambres meublées ». Tandis que les travaux d'embellissement... se poursuivaient, la partie basse et marécageuse avait été comblée, et les étrangers qui visitaient San-Francisco s'étonnaient de voir, au cœur même de la ville, la coque de grands navires, entourés de tous côtés par des bâtiments de pierre et de brique ». Tout récemment d'ailleurs, le 14 janvier 1921, creusant le sol pour y construire les fondations d'un immeuble, une équipe d'ouvriers a retrouvé le brick « Euphemia », acheté par le premier gouvernement municipal de San-Francisco, et converti en prison en août 1849. L' « Euphemia » gisait ensevelie sous une couche de terre de plusieurs mètres, tout près de la rue Montgomery, à une distance de sept « blocs » de la baie.

Les premières maisons de San-Francisco furent construites en bois et couvertes de papier ou d'étoffe. Bret Harte se rappelle celle dont les fondations étaient faites de caisses remplies de ballots de tabac, employées à la place de bois plus coûteux, et l'entrepôt où étaient gardées les malles des premiers pionniers de 1849, des « forty niners » et qui, n'étant jamais réclamées par leurs propriétaires morts ou disparus, étaient finalement vendues aux enchères.

Dans sa conférence sur les Argonautes, il a décrit l'aspect de San-Francisco pendant l'hiver de 1852, hiver californien typique. « C'est une saison où la pluie tombe, où l'herbe pousse, saison de longues nuits, d'averses, de jours brumeux et ensoleillés. Il y a des heures où la terre vivifiée semble palpiter sous vos pieds, où l'azur du ciel est aussi pur que dans les plus beaux jours d'été. Des fleurs s'épanouissent sur les collines parmi l'herbe verte et, comme dans les vieux contes de fées, chaque manifestation de la bonté du printemps tombe sur le sol en rubis et en émeraudes. Pourtant, c'est ce qu'on appelle une « dure saison » et la farine se vend cinquante dollars le baril ». « A San-Francisco, la saison pluvieuse était devenue une réalité. » Il y avait de courtes journées de nuages flottants et de soleil, et une série de longues nuits d'incessantes averses, où la pluie résonnait sur les minces galets ou tambourinait sur le zinc sonore des toits des pionniers. Les dunes mouvantes de la banlieue battues par l'assaut des tempêtes consécutives demeuraient immobiles... »[1].

« Les vents alizés du sud-est apportaient la brise saline du Pacifique jusque dans les quartiers fréquentés de la rue du Commerce et de la rue Kearny, la route

1. *Tales of the Argonauts*, v. 2, p. 15.

en contre-bas qui menait à la Mission était une fondrière ; le long du Boulevard Maritime, en dépit des pilotis, de la jetée et du quai, les marées du Pacifique laissaient leur trace dans la boue et dans la vase jusqu'à la rue Sansonne ; les trottoirs de bois des rues Clay et Montgomery, n'étaient que des ponts mobiles ou des pontons flottants, posés sur des marais élastiques ; la rue Battery était la baie silurienne de cette ère primitive ; c'est là que des boîtes de fer blanc, des caisses d'emballage, des boîtes à garniture métallique, des marchandises, des articles de mobilier, et même des marins déserteurs de navires abandonnés avaient été jetés. Il y avait des fondrières dangereuses et inconues dans la rue Montgomery et sur la « Plaża ». Si une voiture venait à passer, ses roues s'enfonçaient dans la boue et il fallait, pour les en tirer qu'elles fussent soulevées par les mains d'une demi-douzaine de passants bienveillants, chaussés de hautes bottes, qui s'estimaient suffisamment payés de leur peine en pensant « qu'une femme, qu'un enfant ou qu'un malade, était derrière les portières closes, et qui ne voulaient pas se donner la peine, ni causer à l'occupant celle de regarder par la glace »[1]. Les pionniers de 1850 ont souvent, comme le Colonel Pendleton, identifié le bon vieux temps à celui où la marée, qui avait balayé la

1. *The Ward of the Golden Gate*, v. 7, p. 181.

Porte d'Or, était montée aussi haut que la rue Montgomery.

L'évocation de San-Francisco le soir est encore plus romantique : « Il y a peu de réverbères, mais les boutiques sont encore éclairées et une foule d'hommes aux longues barbes et aux grandes bottes sillonnent les rues, à l'affût de quelque diversion sensationnelle, ne concevant rien d'autre pour se distraire du travail fiévreux de la journée. Qu'est-ce qui la leur fournira ? Ce sera peut-être une voiture qu'ils retireront de la vase. Ce sera peut-être dans le petit théâtre, le cri d'un bébé qui excitera les applaudissements tumultueux du public. Ce sera peut-être, dans le café étincelant de dorures, quelqu'un se précipitant les bras tendus à angles droits et annonçant, par cette pantomime, — le signal du sémaphore..., — qu'un bateau à vapeur vient d'arriver et qu'il y a des « lettres de la maison » ; « ce sera peut-être la longue queue qui ira plus tard se déroulant jusqu'à un demi-mille du bureau de poste. Ce seront peut-être des hommes brûlant d'impatience qui descendront rapidement le long de cette queue, offrant aux enchères cinquante, cent, deux cents, trois cents et cinq cents dollars pour avoir des places privilégiées... Ce sera peut-être un homme hagard qui ouvrira l'enveloppe de sa lettre, en la déchirant nerveusement et qui, après être resté un moment sans respirer, s'évanouira et tombera sans connaissance à

côté de ses camarades. Ou bien ce sera peut-être une querelle et un coup de feu dans les rues, mais en 1852, cela était à peine quelque chose de sensationnel »[1].

Autant que l'arrivée, le départ d'un bateau était un événement mémorable dans la vie des pionniers. Bret Harte raconte dans *Bohemian Days in San-Francisco*, ses souvenirs sur « la veille du bateau » ou comme on disait alors, — « la veille du « jour du bateau », — le soir précédant le départ du bateau postal à vapeur qui emportait les lettres pour « la maison ». On peut certes dire qu'à cette époque, San-Francisco vivait d'un « jour de bateau » à un autre «jour de bateau»; les notes étaient payables ce jour-là, l'intérêt compté jusqu'à cette date... le lendemain tournait une autre page : autre essai de faire fortune, autre inspiration d'énergie... » « Je verrai ce que je pourrai faire après le prochain jour du bateau, était la formule prudente ou pleine d'espoir... » La veille du « jour du bateau », la ville présentait une animation exceptionnelle, « une foule de promeneurs parcouraient les rues ; les théâtres, les cafés étaient bondés. » Les abords du port étaient éclairés toute la nuit, les marchands étaient encore à leur comptoir quand l'aurore commençait à poindre »[2].

1. *Ibid.*, p. 16.
2. *Ibid.*, p. 137.

La principale distraction des pionniers était le jeu, qui fut autorisé légalement à San-Francisco jusqu'en 1855, mais qui continua à tenir une place très importante dans la vie des habitants bien après cette date. En 1850, dit Bret Harte, les maisons de jeu sont les lieux les plus populaires de San-Francisco. « Il y en a quatre, — les plus grands monuments publics de la ville, — envahis par une foule nombreuse, et bondés toute la nuit. Elles ne sont précédées d'aucun passage mystérieux, d'aucune porte bien gardée, mais elles ouvrent franchement sur la rue, avec le surplus d'un charme séducteur de dorures, de lumières, de chaleur et de musique. Etrange à dire, une bienséance originale les entoure. Ce sont les lieux de réunion les plus tranquilles de San-Francisco. Il n'y a ni ivresse, ni querelle, à peine de l'enthousiasme ou de la désillusion. Les hommes qui ont déjà risqué leur santé et leur fortune dans cette émigration, sont peu affectés par le risque moins grand du rouge ou du noir, ou par le fait de retourner une carte. Des hommes d'affaires, qui ont joué tout le jour dans leur légitime entreprise, ne trouvent rien ici qui puisse les surexciter. Pendant les intermèdes musicaux, un calme pensif s'empare de la vaste assemblée ; des gens se meuvent sans bruit tout autour de la salle, allant d'une table à l'autre, comme si la fortune était nerveuse, aussi bien qu'inconstante ; une canne tombant sur le paquet attire l'attention générale, un rire ou

une exclamation bruyante excite un regard de vertueuse indignation. Les citoyens les plus respectables, même s'ils ne jouent pas, sont là le soir. De vieux amis, qui se sont peut-être quittés à la porte d'une église, dans leur Etat natal, se rencontrent ici, sans peur et sans reproche. Même parmi les joueurs, toutes les classes et toutes les conditions sont représentées. Un soir, à une table de pharaon, un joueur tomba tout à coup de son siège sur le parquet, il était mort. Trois médecins, joueurs aussi, après un rapide examen, attribuèrent sa mort à une maladie de cœur. Le commissaire, assis à la droite du donneur, fit l'appel du reste des joueurs qui, posant leurs cartes sur la table, prononcèrent un verdict conforme aux faits, et continuèrent leur partie !...[1]

« La vie mondaine de ce temps-là était curieuse. Les hommes faisaient leurs visites de Nouvel An avec leurs grandes bottes et leurs chemises de flanelle rouge. La femme d'un des premiers pionniers montrait une chaise dont la partie rembourrée était percée d'un trou de balle. Ce trou avait été fait par un homme qui, faisant une visite, s'était assis brusquement, pressant par mégarde sur la gâchette de son revolver. Les hommes les mieux vêtus étaient des joueurs... » « Aux bals et aux fêtes, la danse était tabouée, à cause des complications

1. *Tales of the Argonauts*, v. 2, p. 16.

fâcheuses qui résultaient de la disproportion existant entre le nombre des cavaliers et des quelques femmes présentes. L'idée originale de danser un quadrille avec un cavalier différent pour chaque figure vint un jour à l'esprit d'une élégante de San-Francisco cruellement obsédée d'invitations »[1].

« Telle était la vie à San-Francisco au temps des Argonautes — ses particularités saillantes adoucies et domptées par l'accession constante des étrangers, arrivant de l'Est, et par le départ de ses propres citoyens pour l'intérieur. Comme chaque navire amenait de nouveaux visages de l'Est, un changement parallèle avait lieu dans le type des habitants, dans les usages et la morale. Quand les beaux vêtements apparurent dans les rues, les hommes jurèrent moins souvent, mais on commença à mettre des serrures aux portes. » Quand de belles maisons furent construites, ... les habitants des anciennes tentes furent chassés loin de la résidence de leurs frères plus riches. San-Francisco vit sa nudité et en eut honte. La vieille fraternité des Argonautes, avec sa sincérité cruelle et terrible, avec sa simplicité pathétique fut détruite »[2].

Les Argonautes, eux, la regrettèrent et continuèrent à en parler avec vénération. « C'était », dit le Colonel

1. *Ibid.*, p. 19.

2. *Ibid.*, p. 20.

Pendleton dans « *La Pupille de Golden Gate* », c'était l'ancien temps, Monsieur, — celui des Hommes — celui où la parole d'un homme suffisait en tout, et où son doigt sur la détente d'un fusil châtiait qui osait douter. C'était celui où le dépôt qu'on avait reçu d'un homme, d'une femme, d'un enfant, demeurait intact. C'était le temps... où la marée... monta jusqu'à la rue Montgomery »[1].

Le contraste entre cette ère fruste, mais vertueuse, et celle d'une civilisation plus avancée, et de morale trop facile, a vivement frappé Bret Harte. Lui qui, dans son œuvre en prose, comme dans ses vers, a généralement adopté le ton indifférent et impersonnel du conteur, a emprunté une fois la voix prophétique de l'éloquence pour lancer ses imprécations contre la ville pécheresse : « Sereine, indifférente à la destinée, tu es assise à la porte de l'Occident.

« Les bannières du soleil s'abaissent encore sur tes sommets, ô gardienne des deux continents.

« Et, méprisant la paix qui fuit, tes vents irrités et tes cieux maussades, ... tu attires toutes choses à toi — grandes ou petites, près de la porte de l'Occident...

« Je sais quelle est ta ruse et ton avidité, ta dure convoitise et ton obstination, et toute ta gloire qui aime à parler de dons spécieux et matériels.

1. *A Ward of the Golden Gate*, v. 7, p. 333.

« Descends, ô toison de brume ; voile son sarcasme sceptique et sa vanité ; enveloppe-la, ô brume, dans le froc et le capuchon de sa confrérie franciscaine.

« Cache-moi ses fautes, ses péchés, ses erreurs. Voile sa honte sous ce manteau gris pour qu'encapuchonnée, elle s'agenouille et prie jusqu'à ce que l'aurore emporte ses péchés. Alors, remonte au ciel, ô toison de brume, et fais croître la gloire de ses jours à venir »[1].

Pourtant, « San-Francisco fut d'abord une ville d'églises et d'organisations ecclésiastiques, dont les hommes les plus en vue et les commerçants faisaient partie. Les dimanches dissolus de la race espagnole, en train de mourir, semblaient seulement provoquer une résurrection des rigueurs du Sabbat puritain. Avec l'Espagne et ses courses de taureaux à peine à une heure de distance, la chaire de San-Francisco tonna contre les pique-niques du dimanche.

Un prédicateur populaire, déclamant contre l'usage des invitations à dîner du dimanche, affirma que, lorsqu'il voyait un invité vêtu de ses plus beaux vêtements, se tenant honteusement debout sur le seuil de son hôte, il avait envie de le prendre par les épaules, et de l'arracher de ce lieu de perdition »[2].

Les Pères avaient cédé leur place aux pasteurs protestants. Pourtant, il restait dans la Mission Dolores un

1. *Poems*, *San-Francisco*, v. 12, p. 200.
2. *Bohemian Days in San-Francisco*, v. 18, p. 135

monument de deux siècles d'histoire. « Quand le dernier des Californiens indigènes se retirera nonchalamment devant le Yankee, j'imagine que, semblable au dernier roi maure, il gravira l'une des collines de la Mission pour jeter un dernier regard sur la ville des collines »[1]. Il verra la décrépitude de ce qui fut autrefois l'une des missions les plus prospères de la Californie. Les dépendances du monastère se sont écroulées, les tombes du petit cimetière abandonné sont recouvertes d'une herbe épaisse. Sur celle d'un marin, on a gravé une épitaphe, invoquant pour son salut l'intervention du Christ, le Souverain Amiral.

« Je me rappelle », dit encore Bret Harte, « avec un sentiment de satisfaction juvénile et d'émerveillement jamais éteint, mes promenades à travers le quartier espagnol » où l'on voyait s'achever « trois siècles de coutumes singulières, ... où les proverbes de Sancho Pança étaient encore répétés dans la langue de Cervantès, et où les illusions altières du Chevalier de la Manche faisaient encore partie du rêve de l'hidalgo espagnol californien. Je me rappelle le plus moderne « Greaser ou Mexicain » — l'index taché du tabac de cigarettes, « sa veste de velours et sa ceinture cramoisie, la jupe à fronces multiples des femmes, leur mantille de dentelle et leurs intonations caressantes, — seule

1. *Bohemian Days in San-Francisco*, v. 18, p. 138.

expression musicale de toute la ville à la voix aiguë »[1].

La population chinoise était nombreuse. « On rencontrait John Chinaman partout... La route qui conduisait à leur cimetière temporaire de Lone Mountain était parsemée de morceaux de papier de couleur, jetés à leurs funérailles. Ils apportaient une atmosphère des Mille et Une Nuits dans la dure civilisation moderne. Leurs boutiques qui, à cette époque, n'étaient pas toujours confinées dans le quartier chinois, étaient la reproduction des bazars de Canton et de Pékin, avec leur étalage original de petits plats, sur lesquels une quantité minuscule de mets délicats étaient mis en vente, présentant toutes les dimensions, et offrant la fantaisie d'une cuisine de poupée ou d'un ménage d'enfant »[2].

Tout en gardant son caractère cosmopolite, San-Francisco se modifia. La transformation de la ville fut rapide. Bret Harte a donné, parfois dans un même conte, le tableau pittoresque de ce qu'elle fut au temps où la marée montait jusqu'à la rue Montgomery et la description de ses monuments somptueux, dignes des plus grandes villes du monde. Ainsi dans *La Pupille de Golden Gate*, il dit que la presse locale avait déclaré

1. *The Mission Dolores*, v. 14, p. 208.

2. *Ibid.*, v. 18, p. 146.

avec raison que le salon du Nouvel Hôtel de Golden Gate à San-Francisco était véritablement princier. Dans *Les Trois Associés*, c'est la description d'une banque : « Le vent du sud-ouest soufflait avec force contre les fenêtres et les portes de la banque de Stacy à San-Francisco, et répandait un voile de pluie entre les véritables splendeurs de ces comptoirs d'acajou, de ces employés tirés à quatre épingles, et les piétons qui passaient comme d'habitude... La nouvelle banque de Stacy avait depuis longtemps reçu l'épithète de princière, que lui avait décernée avec enthousiasme la presse locale, à l'issue du « lunch d'ouverture » offert dans les salons richement décorés des directeurs de la banque »[1]. Bien peu de temps après, cependant, le même Paul Hathaway, qui avait admiré les splendeurs d'un palace moderne « avait de nouveau franchi les portes de l'Hôtel de Golden Gate. On lui avait déjà dit que l'avenir de cet édifice somptueux, était marqué par la pose de la première pierre d'un nouveau palace situé sur la place voisine et qui éclipserait entièrement celui-ci... » Il voulut voir le Colonel Pendleton. Il regarda l'adresse de l'Hôtel Saint-Charles. « Il se rappelait une vieille hôtellerie de ce nom près de la place. Etait-il possible qu'elle eût survécu aux modifications et aux améliorations de la ville ?... » Quand il atteignit

1. *Three Partners*, v. 15, p. 39.

la place, à peine reconnaissable à cause de ses nouvelles façades de briques et de pierre, il trouva la vieille maison de bois, encore intacte, avec ses galeries pareilles à celles des villas, et ses vérandas, dominées de chaque côté, avec incongruité et ostentation, par deux nouvelles constructions ambitieuses. Pendant un instant, il essaya de se souvenir de la magie de l'ancien temps, il se rappela les jours où ses yeux d'enfant le regardaient comme le couronnement de l'opulence et de la distinction ; il se rappela un bal donné là... et qui lui avait semblé le summum de l'éclat et du faste mondain. Comme cela paraissait prétentieux et vulgaire à côté de ces constructions plus récentes et plus solides. Comme ils étaient illogiques, ces balcons et ces longues vérandas grillées, souvenir pathétique de cette première illusion des pionniers, qui avaient cru leur climat tropical. Un restaurant et un salon de billard avaient agrandi l'étage inférieur ; mais il y avait toujours l'éventail lumineux, au-dessus duquel le nom de Saint-Charles, en lettres dorées, était maintenant renforcé par la pancarte, trop significative, « Chambres et pension, au jour ou à la semaine. » Etait-il possible qu'il eût vu un jour dans cet escalier étroit et grinçant les larges marches de la Renommée et de la Gloire ?... »[1]. « Depuis lors, Monsieur, disait

1. *A Ward of Golden Gate*, v. 7, p. 200.

le Capitaine Stidger, la ville à marché à pas de géants, atteignant toute sa croissance. Dans une seule nuit, du parc du Midi à la Pointe Noire, et remontant jusqu'à la Mission Dolores et au Présidio. Nous bâtissons une métropole, Monsieur, digne d'être située à côté de la Porte d'Or qui s'ouvre sur l'immense Pacifique et sur les rivages lointains de Cathay ! Quand le chemin de fer du Pacifique sera construit, nous serons le terminus naturel des nations »[1].

Le chemin de fer transcontinental, c'est lui qui devait, en effet, porter le dernier coup à la vie romantique des pionniers, comme l'avait senti Bret Harte en traçant deux rails sous les pieds de l'ours illustrant la couverture de la Revue de l'Overland. La transformation de la ville fut si rapide que certains pionniers s'adaptèrent mal aux circonstances nouvelles. « Le malheur de Harry Pendleton, » dit le Capitaine Stidger dans *La Pupille de Golden Gate*, c'est qu'il n'a pas évolué avec l'Etat... et il ne veut pas le faire... Il appartient à l'ancien temps, au temps où la simple parole d'un homme n'avait pas de prix si on le connaissait, où l'ancienne banque n'avait pas un chiffon de papier pour représenter la moitié de ce qui lui était dû. Tout cela, c'était très bien, Monsieur, en 1849 et en 1850, mais ce n'est pas ce qu'il faut en 1859 et en 1860 »[2].

1. *Ibid.*, p. 195.
2. *Ibid.*, p. 198.

Pourtant ce ne fut pas sans vicissitudes que San-Francisco arriva à égaler les plus grandes villes du monde. La nature, comme si elle avait voulu ajouter aux épreuves des pionniers, et tremper plus fortement leurs âmes, s'acharna à ruiner l'œuvre qu'ils avaient édifiée et dont ils étaient si fiers. San-Francisco fut détruite par une série d'incendies, en décembre 1849, en juin et en septembre 1850. En mai 1851, le « grand incendie » fit perdre sept millions de dollars et resta dans le souvenir de ceux qui l'avaient vu une nuit d'horreur inoubliable. Un autre incendie se produisit encore en juin 1851. Pour les préserver de fléaux semblables, les maisons furent construites en brique et en pierre. Les pionniers croyaient enfin à l'abri de toute destruction la ville qui devait pourtant être entièrement détruite par le cataclysme d'avril 1906. Des secousses sismiques l'avaient ébranlée à maintes reprises. Le tremblement de terre de 1862 avait été sérieux. Mais un comité de banquiers, de commerçants, de citoyens éminents s'était rendu auprès des journalistes pour les prier de parler légèrement de la « tremblor » afin de ne pas effrayer l'Est. Bret Harte railla avec esprit cette attitude : « On a suggéré qu'avec un peu plus de soin et de préparation de notre part, le tremblement de terre eût été très endommagé dans cette compétition. Il serait bon, peut-être, que la nature

connût la limite de ses forces sur cette côte et il serait également bon que nous gardions un air joyeux dans nos épreuves... » « On a également déclaré, d'une façon vague et mystérieuse, que San-Francisco ne serait jamais le foyer d'une grande secousse sismique »[1]. « Telle est l'ironie qui faillit empêcher Bret Harte d'être nommé professeur à l'Université de Californie. Dans un autre conte *Les Ruines de San-Francisco*, l'auteur, abandonnant le domaine du réel pour le monde de la fantaisie, raille la méthode scientifique d'un savant allemand dont il fait une caricature fort spirituelle. Il imagine que San-Francisco a été détruite à la fin du XIX[e] siècle par un tremblement de terre, suivi d'un raz de marée. La première partie de sa prédiction n'a été que trop vraie, mais ni les incendies, ni les tremblements de terre n'ont affaibli la foi des pionniers dans le développement de leur « cité », et l'avenir leur a donné raison. San-Francisco s'est relevée sur ses ruines. Et, plus belle que jamais, avec le courage calme et inébranlable des pionniers qui en avaient posé les premières assises, elle demeure « sereine, indifférente aux coups du destin à la porte de l'Occident. »

---

1. *Lessons from the Earthquate*, p. 162 ; *Stories and Poems and other uncollected writings.*

VII

A TRAVERS LA CAMPAGNE

Bret Harte a esquissé à maintes reprises des silhouettes de villes naissantes : Oakland, se profilant sur les vastes forêts de chênes qui lui ont valu son nom, Sacramento, Stockton, Marysville, Benicia. Mais la campagne, ou plutôt la nature sauvage de la Californie, tient dans son œuvre une place plus considérable. Il l'a vue « aussi rude, aussi heurtée, aussi inachevée que la vie ». « Les hommes », dit-il, « semblent être venus là mille ans trop tôt, et avant que la grande hôtesse n'eût été prête à les recevoir. Les forêts, vastes, silencieuses, humides, avec leurs sous-bois de fougères gigantesques, rappellent l'antique époque carbonifère. Les arbres sont immenses, sombres et monotonement pareils... les brins d'herbe sont énormes... les quelques fleurs alpestres qu'on rencontre n'ont pas de parfum... il n'y a rien de doux, de tendre, ou de pastoral dans le paysage. La nature a des formes héroïques plutôt que bucoliques. Théocrite même n'aurait guère pu donner quelque chose d'harmonieux à l'expression de ces pasteurs qui avaient des pipes en bois d'aubépine et des revolvers se balançant sur leur dos. Il y a de vastes étendues de rochers et de falaises, de longs intervalles de ravins et

de cañons, des précipices et des abîmes terribles, qui s'ouvrent devant vous... Les lumières et les ombres sont dignes de Rembrandt »[1].

Si cette impression d'ensemble, grandiose mais froide, est celle que Bret Harte a gardée de la nature sauvage de la Californie, il a cependant été sensible à la beauté majestueuse de bien des paysages. Toute la Californie septentrionale et centrale, de la côte du Pacifique aux hautes cimes neigeuses de la Sierra-Nevada, passe sous nos yeux à mesure que nous tournons les pages de son œuvre. C'est d'abord la région du Nord, encore si sauvage aujourd'hui, si tourmentée, si escarpée et dominée à l'est par les deux plus hauts sommets de l'Amérique du Nord, le Mont Shasta et le Mont Lassen. Dans *The Phyllis of the Sierras*, il présente un jeune noble anglais, Sir Francis Mainwarring, allant faire une cure d'air dans les hautes montagnes. Il « trouva rapidement le raidillon, quoique celui-ci fût peu visible et parût simplement avoir été tracé par deux pieds, comme un chemin de traverse privé abrégeant un sentier plus fréquenté. Heureusement..., il avait un regard perçant, sans cela il l'eût perdu de vue. Il était également fortuné d'avoir l'instinct montagnard, car tout à coup la brume bleue qu'il voyait devant lui, à travers les feuilles des arbres, lui parut plus sombre. Il ralentit sa mar-

1. *Tales of the Argonauts*, v. 2, page 20.

che. Le sentier tournait brusquement à droite ; un ravin d'au moins deux mille pieds de profondeur était en face de lui. C'était le Grand Cañon. « Au premier coup d'œil, il lui sembla si étroit qu'il crut qu'un coup de fusil aurait pu franchir ses profondeurs paisibles ; mais une second regard jeté sur les dimensions relatives des arbres de la montagne d'en face, le convainquit de son erreur. Un examen plus attentif de l'abîme lui montra aussi, qu'au lieu d'être perpendiculaires, ces parois étaient formées de rebords successifs, ou terrasses, descendant jusqu'à la vallée d'en dessous. Maintenant, l'air était si calme, et les silhouettes si clairement découpées, qu'elles auraient pu n'être que l'image des montagnes qui s'élevaient autour de lui, reflétées par le miroir uni d'un lac. Ce spectacle l'arrêta, comme il arrêtait tous les hommes, par quelque pouvoir occulte dépassant le seul attrait de la beauté ou de la grandeur ; même le camionneur ne passait jamais là sans lancer le tribut d'une pierre ou d'un rameau brisé dans l'immensurable profondeur »[1].

Ce que Bret Harte a également senti, c'est non seulement la beauté de la nature, mais la supériorité de son œuvre sur celle des artistes qui l'amoindrissent en la copiant, et les diverses formes de l'influence morale qu'elle exerce sur l'homme. « Les quatre larges fenêtres

1. *A Phyllis of the Sierras*, v. 6, p. 250

et la longue porte ouverte étaient tendues d'étroites bandes de simple mousseline immaculée, encadrant l'image de forêts, de rochers, du ciel illimité dans sa profondeur, sa couleur et son étendue, qui eussent donné quelque chose de mesquin à toute autre décoration. La Nature, envahissant la chambre par chaque ouverture, avait banni l'Art de ces murs indifférents »[1]. Sur ces hautes cimes, souffle le vent de l'égalité qui balaye les échelons de l'échelle sociale : « Vous savez, mon cher ami », dit Bradley à Mainwarring, « que vous vivez maintenant dans un pays libre où les distinctions purement artificielles sont inconnues et où la Liberté des sommets montagneux nivelle généralement toutes les situations sociales »[2]. Délivrés des conventions mondaines, égaux et libres en présence de la grande Nature, les hommes osent être ce qu'ils sont vraiment. « Pendant un instant, ils restèrent assis silencieux, au milieu du calme profond et infini. Abaissant leurs regards sur l'abîme blafard qui s'étendait à leurs pieds, éclairé par la lune, ils semblaient eux-mêmes une partie de cette nuit qui s'élevait en voûte au-dessus d'eux ; la lune à demi levée paraissait s'attarder à leurs côtés pour les envelopper et les couvrir de sa gloire, quelques étoiles scintillaient, formant

1. *Ibid.*, p. 270.
2. *Ibid.*, p. 268.

un cercle autour d'eux »... ...« La vaste maternité protectrice de la Nature s'appuyait, silencieuse et hors d'haleine, sur cette solitude. Des brises tièdes montaient de temps à autre de la vallée..., des parfums de lauriers invisibles... remplissaient parfois l'air » ; ou bien c'était « la senteur.. de quelque prairie lointaine... »[1], celle de l'avoine sauvage qui dorait les montagnes. « Dans le silence et l'obscurité, leurs voix prenaient, presque malgré eux, le ton d'un vague murmure confidentiel avec des intervalles de silence significatif — comme si leurs pensées avaient parlé pour eux et qu'ils se fussent arrêtés, avec étonnement, pour les écouter. Ils s'adressèrent d'abord timidement à cet auditoire discret de l'espace et de l'ombre, puis prenant courage, ils se parlèrent l'un à l'autre et l'un de l'autre. Enveloppés par la gravité infinie de la nature, ils ne craignaient pas le ridicule humain... »[2].

Ailleurs, Bret Harte a montré la nature présidant en spectatrice lointaine et impassible aux actions humaines. « La nuit était chaude. La brise fraîche qui s'élevait d'ordinaire quand le soleil se couchait derrière la cime de la montagne...., ne soufflait pas ce soir-là sur Sandy-Bar, de chaudes odeurs de résine remplissaient le petit cañon d'un air étouffant... Sur l'obscu-

1. *Ibid.*, p. 268 et 269.

2. *Ibid.*, p. 278.

rité des pins, les fenêtres du vieux grenier situé au-dessus du bureau des messageries se détachaient tout illuminées, et, à travers les vitres sans rideaux, les flâneurs pouvaient voir d'en bas les silhouettes de ceux qui étaient en train de décider la destinée de Tennessee. Et au-dessus de tout cela, burinée sur le noir firmament, s'élevait la Sierra lointaine et impassible, couronnée d'étoiles impassibles aussi et plus lointaines encore »[1].

A ces tableaux empreints de tant de poésie grandiose, s'opposent ceux de la nature cultivée, dont Bret Harte a senti profondément le charme. « C'était un immense champ de blé de la vallée de Santa-Clara ; il s'étendait sans interruption jusqu'à la ligne de l'horizon. Le soleil de midi brillait .... sans scintiller .... ; parfois, quand les vents alizés soufflaient plus fort .... on avait la vision rapide de toute cette surface inclinée... Même quand un zéphir plus léger abaissait en jouant.... le long niveau du champ, l'agitation était superficielle et semblait... un voile de brume verdâtre, suspendu au-dessus de ces profondeurs immobiles. Parfois, des bouffées de poussière s'élevaient et retombaient alternativement le long d'une ligne imaginaire qui traversait le champ, comme si un courant d'air

1. *Tennesse's Partner*, v. 1, p. 43.

l'avait parcouru... »[1]. L'héroïne du conte, Rose Mallory, s'engagea dans le champ de blé, guidée par un compagnon de voyage. Bientôt, « la route, le monde extérieur tout entier disparurent derrière eux, et il leur sembla qu'ils flottaient dans une brume étouffante d'un vert transparent.

Mais cette impression ne fut que momentanée ; après avoir fait quelques pas, elle vit qu'elle pouvait marcher sans grande difficulté entre les rangées d'épis régulièrement espacés... Le champ ressemblait maintenant à une longue serre de verre..., d'une nuance verdâtre, qui marquait tous les objets de sa teinte dominante. Elle s'aperçut aussi que juste au-dessus de sa tête, l'air était continuellement rafraîchi par l'échange de courants d'une température plus basse qui montaient d'en bas, — comme si le vaste champ avait eu une circulation qui lui fût propre, — ...... sous ses pieds, « l'adobe » qu'elle foulait avait une fraîcheur agréable. Il n'y avait pas de poussière... Ce qui l'avait d'abord suffoquée lui parut être quelque arome stimulant... qui lui donnait une singulière vigueur tandis qu'elle marchait... Sans doute, elle n'avait jamais rien vu de pareil auparavant. C'était du blé tout simplement, mais il poussait sur un sol d' « adobe », le plus riche de la vallée. Ces tiges, elle

1. *Through the Santa Clara Wheat*, v. 6, p. 341.

pouvait le voir elle-même, avaient dix ou douze pieds de haut... C'était cela, la Californie, et ce n'était pas la moindre des ressources par lesquelles elle l'emportait sur tous les autres pays situés à la face de la terre... Beaucoup de gens pensaient que c'était par l'or et par le climat, mais elle pouvait voir, par elle-même que c'était aussi par le blé »[1].

L'aspect de la Californie, ses étendues désertes et inexplorées, la violence avec laquelle les éléments y déchaînent leurs forces, les difficultés qu'il fallait vaincre pour communiquer d'un camp à l'autre, ont fourni à Bret Harte un pathétique vrai et d'une pure essence californienne. Ainsi, nous avons dans *L'Homme de la Plage* la vision d'une retraite presque inaccessible. « Il demeurait au bord d'un fleuve qui se jetait dans un grand océan. L'étroite langue de terre qui s'étendait entre le fleuve et l'estuaire était couverte, à marée haute, par un filet d'eau étincelante, à marée basse, par ce que la mer rejetait sur le rivage... En plein midi, l'ombre des ailes d'une mouette marine ou une volée de bécassines qui n'étaient bientôt plus elles-mêmes que des ombres, était tout ce qui rompait l'éclat monotone du sable uni ».

« Il avait vécu là tout seul pendant un an. Bien qu'à quelques milles d'une communauté prospère, son isole-

1. *Ibid.*, p. 344.

ment durant ce temps, n'avait jamais été troublé, sa retraite restait inviolée. Dans toute autre communauté, il aurait pu être l'objet de la rumeur publique ou des critiques, mais les mineurs du Camp Rogue et les commerçants de Trinity's Head, eux-mêmes individualistes et excentriques, étaient profondément indifférents à toutes les formes d'excentricité ou d'hétérodoxie qui n'entraient pas en contact avec la leur. Et certes, il n'y avait pas de forme d'excentricité moins agressive que celle de l'ermite, eussent-ils décidé de lui donner ce nom. Mais ils ne le faisaient même pas, probablement par manque d'intérêt ou d'intuition. Aux divers commerçants qui pourvoyaient à ses modestes besoins, il était connu sous le nom de colonel, de juge, ou de chef de parti. Pour le commun des hommes, « l'homme de la plage » était un titre suffisamment clair... « Il ne ressemblait pas à un ermite. C'était un homme encore jeune, élancé, bien vêtu, soigneusement rasé, avec une voix grave et un sourire mi-mélancolique, mi-railleur, répondant à peine à l'idée conventionnelle d'un solitaire.... Il avait vécu là assez longtemps pour voir la profonde monotonie d'une saison faire place à la profonde monotonie de l'autre...[1] « Il n'était jamais seul moralement. Car, jour et nuit, marchant ou dormant, arpentant la plage ou blotti.... au coin de son

1. *The Man on the Beach*, v. 6, p. 298 et 299.

feu, une image de femme était toujours devant lui, — l'image de celle pour laquelle et à cause de laquelle il était assis là tout seul. Il la voyait dans la lumière du soleil ; c'étaient ses blanches mains qui se levaient de la crête des brisants, c'était le frou-frou de sa jupe, quand le vent de mer balayait les herbes de la plage, c'était le murmure doucement grave de sa voix quand les longues vagues venaient s'abaisser et mourir parmi les roseaux et les joncs. Elle était aussi constamment présente que la mer, le ciel et le sable uni... »[1].

C'est en vain qu'une tante, un cousin, une cousine arrivèrent dans cette solitude après mille difficultés et essayèrent de l'en arracher. Sa cousine Maria qui l'aimait, lui demanda : « Qu'y a-t-il donc en certaines femmes pour que les hommes les aiment ainsi ? » — « L'amour », répondit simplement North. Et il resta seul dans sa retraite. Une nuit, le vent souffla avec furie, la tempête fit rage, la mer envahit sa cabane, il crut que sa fin était arrivée. Puis l'ouragan s'apaisa et le lendemain matin, le solitaire trouva sur la plage un tout petit enfant. Plus tard, par un singulier hasard, il apprit brusquement, en entendant lire un journal, que l'enfant rejeté sur le rivage était celui de la femme qu'il avait aimée et qui était morte dans un naufrage. Mais, c'était aussi son enfant à lui. L'émotion faillit le

1. *Ibid.*, p. 300.

tuer. Quand il revint à la vie, ce fut pour demander la main de la jeune paysanne qui avait soigné l'enfant avec une tendresse toute maternelle, qui l'avait veillé, lui, pendant sa maladie, et qui l'aimait.

Les crues des fleuves et les inondations ont également causé des catastrophes émouvantes et donné lieu à des incidents romanesques.

Nous en avons vu dans *The Luck of Roaring Camp* la forme la plus tragique. De telles catastrophes étaient fréquentes à une époque où les cabanes des mineurs étaient construites tout près de rivières au caractère torrentiel. Dans *High-Water Mark*, Bret Harte présente une jeune femme qui demeurait avec son mari dans une petite cabane située au bord d'un fleuve côtier du Pacifique. Elle était restée seule avec son enfant malade, une nuit que son mari travaillait dans les bois. Tout à coup, le vent s'éleva en tempête, fit grincer les poutres et secoua la maisonnette. Mary entendit un clapotement. Bientôt, le parquet disparut sous l'eau. « Elle courut à la porte de devant, l'ouvrit toute grande et ne vit que de l'eau. Elle se précipita vers la porte de derrière, vers la fenêtre de côté, l'ouvrit aussi toute grande et ne vit encore que de l'eau »[1]. Le fleuve débordait Elle mit le berceau de son enfant sur la table. L'eau lui venait aux chevilles, la cabane était secouée par les

1. *High-Water Mark*, v. 1, p. 326.

flots. Elle vit un grand arbre qui s'était affaissé, mais que ses racines, puissamment enfoncées dans le sol, empêchaient d'aller à la dérive. Elle enveloppa son enfant dans une couverture, quitta sa cabane et sauta sur l'énorme tronc. Une seconde plus tard, toute la partie antérieure de la maisonnette s'écroula et, avec son fardeau vivant, le gros sequoia fut entraîné par la vitesse du courant, dans la nuit noire. Elle frissonnait d'angoisse et de froid ; le tronc d'arbre s'enfonça deux fois dans l'eau, il descendait vers la mer. L'enfant criait. Elle lui parla pour trouver un réconfort dans le son de sa propre voix. Désespérée, affolée, elle se mit à sangloter. Le vent faisait rage. Tout à coup, elle aperçut le phare qui marquait l'entrée de la baie. Au même moment, le sequoïa toucha un bas-fond et resta immobile. Mais l'enfant était glacé. Elle frissonna de terreur et s'évanouit. Quand elle reprit connaissance, une vieille Indienne était à côté d'elle. Tout près, flambait un feu de branchages. Une autre Indienne lui présenta, couché dans un berceau d'osier, l'enfant très pâle mais vivant. Lorsque son mari, vieilli de dix ans par l'anxiété la plus terrible, arriva auprès d'elle, elle s'évanouit encore. Puis ils repartirent en canot et se bâtirent une demeure plus loin du niveau des hautes eaux.

Parfois, comme dans la vie, le tragique et le comique se trouvent liés l'un à l'autre. Il en fut ainsi dans l'a-

venture merveilleuse d'Elijah Martin, le héros de *A Drift from Redwood Camp* (Epave flottante de Redwood camp). Tout le camp le considérait comme un être sans volonté et sans valeur qui faisait tache dans cette communauté d'hommes énergiques. Faible au milieu des forts, il garda son attitude passive pendant la terrible inondation de 1856. Parmi ses camarades, les uns sauvèrent leur vie en échappant à temps au fléau, les autres périrent en essayant de fuir. Lui, se laissa passivement aller à la dérive. Pendant un jour et une nuit, le camp fut inondé par les eaux d'un affluent du Minyo. « Au bout de ce temps, tout vestige de la petite communauté avait disparu. Ce qui en restait était dispersé au loin dans le pays, emprisonné entre des branches de saules pleureurs, et des aunes qui bordaient la rivière, entraîné sur les prairies inondées..., un fragment de rocher, descendant le cours égaré d'un tributaire inconnu, porta Elijah Martin à cinquante milles de distance. Violent et inquiet, il aurait été rapidement noyé sans les efforts instinctifs qu'il eût faits pour atteindre la rive; moyennement courageux, il aurait réussi à gagner les branches d'un arbre formant obstacle au courant ; mais n'étant ni l'un ni l'autre, il se cramponnait à son radeau à demi brisé, pareil à un nid, avec une soumission qui était à moitié la paralysie de la terreur et à moitié la résignation du malheur habituel. A la fin, il fut saisi par un courant latéral, entraîné vers la berge et

rejeté sur la rive dans une solitude inexplorée »[1]. Il s'aperçut bientôt qu'il était près d'un camp d'Indiens et courait les plus grands dangers. S'aventurant dans une hutte qui servait à la fois de temple, de sanatorium et de thermes à la tribu, il y trouva des vêtements, les revêtit, jeta les siens dans la rivière et s'endormit. Quand il se réveilla, il était entouré d'Indiens. Toute la tribu était là, prosternée. Un vieillard traduisit le sentiment général et dit simplement : « C'est lui. Le grand chef est venu ! » Elijah Martin était sauvé. Son inertie lui permit de jouer paisiblement ce rôle pendant deux ans, puis, se sentant en danger, à cause d'une blanche, à cause du meurtre d'un agent du gouvernement, et de l'assassinat de la femme même qu'on le soupçonnait d'aimer, il s'enfuit et regagna Redwood camp. Lorsque ses camarades le virent recommencer à travailler à un dollar par jour, ils se demandèrent ce qu'il avait été faire dans le Nord. « Vous pouvez être sûrs, dit l'un d'eux, qu'il n'est pas allé où il y avait du danger. Autant vaudrait le soupçonner d'être le grand chef lui-même ! »

Les tempêtes de neige ont été pour Bret Harte, une autre source d'un pathétique de même nature et d'aventures non moins romanesques. Rappelons *Gabriel*

1. *A Drift from Redwood Camp.*, v. 5, p. 343.

Conroy, *Les Bannis de Poker Flat*, *The three Truants* dont nous avons déjà parlé. Dans *Snow Bound at Eagles* (bloqués par la neige à L'Aigle), il présente trois voleurs de grands chemins, qui ont arrêté une diligence. Parmi les six voyageurs qui ont dû céder aux menaces des bandits, se trouve un certain Mr. Hale, indigné de cette violation effrontée des droits du citoyen. Au lieu de gagner sa résidence bâtie sur un plateau semi-circulaire, situé dans la partie la plus élevée des sierras, et bordé de hautes montagnes couvertes de neiges éternelles, il se décide à poursuivre les brigands. Il prie un messager de porter une lettre à sa femme pour l'informer de son retard. Celui-ci est attaqué par les mêmes bandits qui avaient arrêté la diligence. Ils s'emparent de la lettre et la portent à Mrs. Hale qui leur réserve un accueil fort cordial, les prenant pour des amis de son mari. Eux, malgré leur audace, se sentent gênés de la confiance qui leur est témoignée. Ils veulent partir au moment où survient une tempête de neige. Kate Scott, la sœur de Mrs. Hale, se trouvant dans sa chambre, alla à la fenêtre et regarda. Elle tressaillit comme si elle avait le vertige. « Ce n'était pas une illusion. Tout le paysage qui lui était si familier n'était plus qu'une vaste plaine d'un blanc mort, ... Les arbres, les rochers, la distance même avaient disparu dans ces quelques heures. Une mer blanche, unie, sans ombre, immobile, remplissait l'horizon. De l'autre côté, une vaste paroi de

neige semblait murer le monde comme un linceul. Mais le plateau couvert de verdure qui était devant elle, avec ses prairies inclinées, sa frange de pins... s'étendait seul comme une île estivale dans cette mer glacée »[1].

Bloqués par la neige, les brigands Ned Faulkner et George Lee sont obligés de prolonger leur séjour à L'Aigle. Ils se conduisent comme de parfaits gentlemen. Lee fait une cour discrète à Mrs. Hale, Faulkner et Kate Scott s'aiment. Une nuit, les deux bandits s'improvisent protecteurs du droit en empêchant le domestique Manuel de pénétrer dans la maison pour voler, Puis, accablés de remords, ils partent, sans oser remercier de vive voix Mrs. Scott et ses filles de leur généreuse hospitalité. Plus tard, Faulkner, qui s'était laissé entraîner dans cette aventure de brigandage, mais qui avait montré pendant son séjour à Eagles ses sentiments délicats et généreux, épouse Kate Scott.

Plus terribles que les tempêtes de neige, les tremblements de terre sont aussi au nombre des catastrophes bien californiennes qui offrent dans l'œuvre de Bret Harte, une source d'émotions violentes. Dans *Through the Santa Clara Wheat*, il a noté avec précision les caractères distinctifs de ce qu'on appelle, en Californie un temps de tremblement de terre. « La matinée avait été chaude : une brume exceptionnelle, que le soleil

1. *Snow Bound at Eagles*, v. 5, p. 172.

n'avait pas dissipée, s'était traînée en rampant depuis le vaste champ de céréales, ... et restait suspendue autour de la maison, chargée d'une lourdeur sèche et poussiéreuse, qui semblait tout à fait indépendante des rayons du soleil, et était plus vraisemblablement une exhalation ou une émanation chaude du sol lui-même.... L'après-midi, cette brume avait disparu... sans avoir été dissipée par l'alizé, qui — nouvelle circonstance extraordinaire — ne soufflait pas ce jour-là »[1]. Rose sentit tout-à-coup la maison trembler ; la porte de sa chambre s'ouvrait et se fermait, les fenêtres, les rayons de la bibliothèque, le parquet, tout tremblait autour d'elle et sous ses pieds. Les livres tombaient, le plâtre se détachait du plafond, les cadres se balançaient suivant les oscillations des murs, les champs, qu'elle apercevait par la fenêtre ouverte, ondulaient comme une mer. Plus tard, se promenant dans le domaine de ses amis, elle vit une immense fissure, d'une largeur et d'une profondeur de vingt pieds, et qui n'existait pas la veille. Le puits artésien était tari. Le tremblement de terre avait ruiné l'exploitation agricole. Il avait fourni incidemment à Rose l'occasion de découvrir la lâcheté de celui qu'elle allait épouser et la fourberie d'une famille qui voulait, en quelque sorte, la garder prisonnière, pour l'obliger à ce mariage. Dans

1. *Through the Santa Clara Wheat*, v. 6, p. 366.

Liberty Jones Discovery, nous voyons un émigrant arriver en Californie avec une misérable charrette. Sa fille s'arête pour cueillir des mûres. Il faisait très chaud, l'air était étouffant. Tout à coup, elle entend un grondement sourd, le sol tremble sous ses pieds, elle a une impression de vertige. N'apercevant plus la charrette, elle s'arrête et s'endort. Elle se réveille, entendant une conversation entre deux hommes. Elle les interroge et apprend qu'un tremblement de terre très violent venait d'avoir lieu, qu'une partie de la colline s'était effondrée dans le ravin, qu'une charrette et son conducteur avaient été entraînés dans le gouffre, ensevelis sous une masse de pierres et de terre, épaisse d'une centaine de pieds. Elle reçut cette nouvelle avec impassibilité ; son père avait été toujours dur pour elle. L'un des deux hommes, le Dr. Ruysdael, l'adopta et l'épousa. C'est dans cette même région de San-Jose que le tremblement de terre de 1906 se fit le plus violemment sentir, détruisant plusieurs bâtiments de l'Université de Leland Stanford, et causant la mort de quelques étudiants ensevelis sous les décombres.

Dans *In a Hollow of the Hills*, « Dans un Ravin », Bret Harte décrit encore les effets d'un tremblement de terre. Une muraille de rochers s'était effondrée dans les profondeurs de l'abîme. Un torrent coulait dans le lit d'une rivière autrefois à sec. L'aspect du paysage avait été entièrement modifié. De loin on aurait pu

croire «que l'herbe poussait déjà sur cet énorme sépulcre, mais c'était seulement la cime des pins ensevelis. Le silence absolu, l'absence totale du moindre vestige de lutte convulsive, le bercement des eaux qui pleuraient en tombant donnaient à cette scène une quiétude pastorale »[1]. A ces catastrophes naturelles : tempêtes de neige, inondations, tremblements de terre, s'ajoutent, comme dans toutes les régions boisées, de fréquents incendies de forêts. La soudaineté avec laquelle ils se déclarent, la rapidité et l'étendue de leur œuvre destructive ont été notées dans les premières pages de *In a Hollow of the Hills*. Dans *In the Carquinez Woods* (Dans les Bois de Carquinez), Bret Harte a fait un récit émouvant d'une de ces catastrophes.... Low pouvait voir le feu tomber comme la pluie ou s'épanouir au travers de son chemin comme les fleurs splendides de la conflagration. L'espace était brillamment illuminé. Pour faire la reconnaissance des lieux, Low sauta sur un tronc d'arbre incliné et arriva rapidement au sommet. Teresa attendait dans une espérance muette.

Un mouvement brusque de la racine sur laquelle elle était assise se produisit, un craquement sourd se fit entendre, et elle fut projetée sur le sol la face contre terre. « L'arbre immense venait de tomber. Teresa pous-

1. *In a Hollow of the Hills*, v. 10, p. 119.

sa un cri pour appeler Low. » « Il y eut un intervalle d'affreux silence, mais pas de réponse. Elle appela de nouveau. Elle entendit soudain un rugissement sourd, le souffle brûlant d'une horrible fournaise jaillit,.... mille points lumineux flambèrent autour d'elle et en une seconde, elle fut perdue dans un tourbillon de fumée et de flammes.... »

Le reste du jour et une partie de la nuit, un suaire de fumée resta suspendu au-dessus de cette scène de désolation. Il se dissipa seulement le matin quand la lune, s'élevant très haut dans le ciel, revêtit de noir et d'argent, les colonnes recroquevillées et muettes de ces voûtes sans toit, dépouillées de leur base et de leur chapiteau. Elle se refléta en vacillant sur les nappes d'eau tranquille .... de la source cachée, et éclaira la figure pâle de Low « qui semblait dormir en paix dans l'eau dormante »[1].

Tout ce pathétique violent, mais vrai, a sa source dans les manifestations des forces de la nature sur la côte du Pacifique. C'est à la même origine que se rattachent les aventures extraordinaires de ceux qui voyageaient en Californie vers 1850. Dans un pays à demi désert, qui n'avait pas encore de routes, dont les cours d'eau avaient le caractère de torrents, tout déplacement était dangereux. C'est un fait que Bret

1. *In the Carquinez Woods* v. 4, p. 119.

Harte a mis en lumière par le rôle important qu'il a donné à Yuba Bill, le conducteur de diligence. Dans son livre *Trois ans en Californie*, cité par Royce comme ayant une réelle valeur documentaire, Borthwick parle avec admiration du conducteur de diligence. « Avec son pied droit, il faisait manœuvrer un frein et, serrant les rênes de toutes ses forces, il se balançait de droite à gauche pour conserver son équilibre, tantôt sur les roues de droite, tantôt sur celles de gauche... ; quand il arrivait à un point où il allait exécuter une manœuvre difficile sur un sol incliné, il orientait la voiture comme nous aurions dirigé un petit bateau pendant un orage, et nous faisait nous serrer les uns contre les autres, tous du côté du gros temps, pour nous empêcher de chavirer. Très souvent la diligence devait traverser des rivières et risquait d'être entraînée à la dérive par le courant. Les chevaux nageaient, les voyageurs montaient sur leurs sièges pour ne pas être noyés, car l'eau pénétrait à l'intérieur même de la voiture ».

Bret Harte a donné, dans *Miggles* un aperçu des dangers ordinaires de ces voyages. « Nous étions huit, y compris le conducteur, nous n'avions pas parlé pendant les six derniers milles, depuis que les cahots du lourd véhicule sur la route raboteuse avaient gâté la dernière citation poétique du juge. L'homme à la haute stature, placé à côté de lui, était endormi, son bras passé à travers la courroie qui se balançait... la Fran-

çaise, sur le siège d'arrière, était endormie aussi..., la dame de Virginia Cité, voyageant avec son mari, avait depuis longtemps perdu toute individualité dans une épouvantable confusion de rubans, de voiles, de fourrures et de châles. On n'entendait aucun bruit, sauf le martèlement des roues et le tintement de la pluie sur la capote. Tout à coup, la diligence s'arrêta et nous distinguâmes confusément des voix. Le conducteur était évidemment engagé dans une conversation animée avec quelqu'un qui se trouvait sur la route, — conversation dont on pouvait parfois, malgré le temps, discerner des fragments, comme « pont arraché », « vingt pieds d'eau », « on ne peut pas passer »[1].

A ces dangers naturels s'ajoutaient ceux du brigandage dont Bret Harte a parlé dans maintes nouvelles : *Snow Bound at Eagles*, *In a Hollow of the Hills*, *Jeff Briggs Love story*. Il en a donné un aperçu fort dramatique dans *Une Ingénue des Sierras*.

« Nous retenions tous notre souffle, tandis que la diligence traversait la demi-obscurité de Galloper Ridge. Le véhicule lui-même n'était qu'une ombre vaste et lourde ; ses lumières latérales avaient été soigneusement éteintes et Yuba Bill venait même de retirer poliment des lèvres d'un voyageur placé à l'extérieur le cigare par lequel celui-ci avait, avec ostentation, exhibé

1. *Miggles*, v. 1, p. 27.

son sang-froid ». On avait vaguement entendu dire qu'une bande de voleurs de grands chemins guettaient la diligence. « L'immense véhicule se balançait de droite à gauche, roulait, s'inclinait »..., mais Yuba Bill comme... « s'il pouvait sentir par le toucher et l'odorat la route qu'il ne pouvait voir, ne s'écartait ni à droite ni à gauche. Nous savions que nous étions parfois périlleusement suspendus au-dessus du bord du talus qui tombait à pic, d'une hauteur de mille pieds, jusqu'au sommet des pins d'en dessous, mais nous savions que Bill le savait aussi.... Puis la crête fut traversée et nous tombâmes dans l'obscurité des broussailles plus profonde encore. Pour mieux dire, nous ne semblions plus nous mouvoir — c'était seulement le fantôme de la nuit qui fuyait devant nous »[1]. Bientôt la diligence roula sur une route plus large, les lanternes furent rallumées, la conversation recommença. Yuba Bill restait soucieux. Tout à coup, un muletier paraît sur la route, engage la conversation avec le conducteur et lui apprend qu'il a vu la diligence parce que quelque chose de blanc, un mouchoir ou un voile, pendait hors de la glace. Les voyageurs se mettent à parler de ceux d'entre eux qui étaient montés à la station de Sommet et parmi lesquels se trouvait une jeune fille qui avait tout de suite gagné les bonnes

1. *An Ingenue of the Sierras*, v. 9, p. 450.

grâces du juge ; celui-ci lui avait même trouvé une place près de la glace ouverte et, malgré la défense de Bill, il avait allumé une allumette pour l'aider à retrouver sa bague qu'elle avait laissé tomber. A la station d'arrêt, le juge Thompson invoque, pour excuser sa désobéissance, les qualités de la jeune voyageuse, une « belle, robuste jeune fille, un type du Far-West, Monsieur, en fait, une vraie fleur de la prairie, encore simple et innocente comme une enfant. » Yuba Bill se décide à la questionner. Elle déclare s'appeler Miss Mullins. Oui, elle a fait un signal au jeune homme qu'elle doit épouser, pour lui dire que que tout allait bien, qu'il pouvait la retrouver, car elle s'était enfuie. Son père, un vieil avare, ne voulait point lui permettre de se marier avec un jeune homme pauvre. Elle le connaissait depuis près d'un an ; il était en somme garçon de recette, il devait travailler le jour, voyager la nuit sur les mauvaises routes, par le mauvais temps, courant toutes sortes de risques, mais il était brave, aussi brave qu'il était bon. Yuba Bill s'intéresse immédiatement au sort de Miss Mullins. Quand elle fut descendue à l'arrêt où elle devait retrouver son fiancé, il lui fit expédier ses malles à Sacramento. Un peu plus tard, le surintendant de la Compagnie des Messageries l'informa que Miss Mullins venait d'épouser Ramiron Martinez, chef d'une bande de voleurs de grands chemins. Miss Polly Mullins, comme Flora

Dimwood, la nièce de Snapshot Harry, est l'incarnation de ce type de femmes dont se servaient les détrousseurs de grands chemins pour faciliter leur tâche, dévaliser les voyageurs et souvent, blesser ou tuer le conducteur.

Les voyages par eau avaient aussi leurs dangers, mais des bateaux à vapeur sillonnèrent bientôt le cours des fleuves qu'avaient seules parcourus pendant tant d'années, les primitives embarcations indiennes. Dans *In the Tules*, Bret Harte a rendu l'impression d'étonnement, d'éblouissement, produite par les premiers bateaux à vapeur qui descendaient et remontaient le Sacramento. Martin Morse n'en avait jamais vu de sa vie. Saisi d'étonnement par le bruit de l'hélice, par la lumière éblouissante des projecteurs, il regardait ces rayons lumineux qui inondaient de bandes de lumière la prairie traversée par le fleuve. « Mais tout cela n'était rien comparé à la vie intérieure du bateau, vie qui se laissait deviner par les rideaux relevés et les contrevents ouverts, et qui était le couronnement de ce spectacle étrange et merveilleux. Des hommes et des femmes élégamment vêtus allaient et venaient dans des pièces brillamment illuminées et ornées de dorures ; dans l'une d'elles, un festin paraissait se déployer, servi par des domestiques blancs, en veston; dans une autre des hommes jouaient aux cartes, autour de tables à dessus de marbre ; dans une troisième, la lumière était

reflétée par des miroirs, les verres étincelants et les carafons d'un magnifique salon de rafraîchissements ; par des ouvertures plus petites, on avait la révélation discrète des jolis rideaux blancs, des chaises longues recouvertes de velours des appartements plus intimes.

Martin Morse se tenait debout, fasciné, presque pétrifié. C'était comme si quelque invisible Asmodée eût révélé à cet homme simple, habitant d'une marche frontière, un monde dont il n'avait jamais rêvé. C'était le monde, ce monde dont il ne connaissait rien dans ses habitudes simples, rustiques et dans son profond isolement... de l'ouest »[1] lointain.

Dès lors, il guetta chaque soir le passage du bateau à vapeur, ne pouvant s'endormir sans l'avoir vu, tant était grande la fascination exercée sur son âme simple d'homme des prairies, par ce symbole de la science moderne et de la civilisation des villes, qui glissait en silence à travers la campagne.

---

1. *In the Tules*, v. 10, p. 380.

VIII

HÉROS DE BRET HARTE

Les personnages de Bret Harte appartiennent aux milieux les plus divers, et, par leurs origines, leur condition, leur profession, représentent toutes les variétés individuelles de la démocratie américaine. Transplantés dans un Etat naissant où la liberté ne connaissait guère de restrictions, où il n'y avait ni traditions, ni préjugés, ils ont pu donner libre cours à leurs goûts, à leurs aspirations, à leurs passions, bonnes ou mauvaises, et être ce qu'ils voulaient être. Dans un autre Etat de l'Union, ils auraient eu à tenir compte des lois et des convenances. John Oakhurst aurait mené la vie d'un homme du monde à Boston ou à New-York, l'homme du Sémaphore aurait été enfermé dans un bagne, Yuba Bill ne se conçoit pas hors de la Californie.

Ces héros ont un trait commun : ils sont vivants, possèdent une individualité très marquée et on ne les oublie pas, après les avoir vus. Dans cette longue galerie de portraits, les hommes sont plus nombreux, comme ils l'étaient vraiment dans la population californienne de 1850.

Le premier, le mieux étudié, celui qui semble avoir eu toute la sympathie de l'auteur et toute son indulgence, est un joueur, Jack Hamlin. L'original de cette création est vraisemblablement le joueur dont Bret Harte a parlé dans *Bohemian Days in San-Francisco.* Il était jeune, et l'avait charmé par sa mise soignée, par l'expression mélancolique de sa pâle figure de méridional, par son sourire aimable, et par l'indifférence sereine avec laquelle il lui avait dit adieu, un matin, pour se rendre sur le terrain du duel, où il devait tomber mort. Vivement ému peut-être, par la fin mystérieuse et tragique de ce jeune homme qui l'avait attiré, Bret Harte l'a fait revivre dans son œuvre, en lui prêtant un charme, une séduction, et une délicatesse d'âme très rare. Jack Hamlin était remarquablement beau, d'une beauté grecque, calme et grave. Sa physionomie pâle était empreinte d'une certaine langueur méridionale. Sa belle voix de ténor s'était fait entendre autrefois sous les voûtes des églises, il aimait la musique et touchait l'orgue. C'était un joueur honnête et généreux, un ami fidèle et dévoué. Il séduisait tous ceux qu'il approchait par le charme de sa personnalité. Il était aimé des enfants, qui allaient à lui avec confiance, car il savait leur parler. Toujours vêtu avec soin et élégance, il se rendait d'un camp à l'autre, monté sur son cheval favori, portant parfois le costume de cavalier mexicain, s'attardant volontiers, pour se faire, à

l'occasion, le champion du droit, et mettre en pratique le code de l'honneur le plus délicat. Ne croyant sans doute à rien, ni à Dieu ni même à l'amour, il ne poursuivait en somme que son plaisir, très capable d'ailleurs d'y renoncer, par un sacrifice d'autant plus facile que le but poursuivi ne représentait à ses yeux qu'une joie fugitive. Il appartenait à la famille des Fortunio, des Octave, des Rosenberg de Musset, et, comme eux, avait un fond de tristesse. Mais il cachait sa misanthropie par pudeur, par sentiment esthétique peut-être et s'il ne croyait guère à la valeur de la vie, il trouvait évidemment un réel plaisir à jouer le rôle qu'il avait choisi, avec l'élégance, l'aisance, et le charme d'un homme pour qui la nature avait été prodigue.

Dans *Three Partners*, il s'annonce de loin. Du versant de la colline, « venait une admirable voix de ténor, modulée par la distance et spiritualisée par l'obscurité... Les hommes se regardèrent. « C'est Jack Hamlin », dirent-ils... « Bien ! jouez avec lui, et il aura gagné vos sacs d'or avant le lever du soleil. — « Et il les perdra le lendemain » dit un autre. — « Mais sans qu'un muscle de son visage n'ait bougé ! » dit un troisième. — « Mon Dieu ! je l'ai entendu chanter exactement comme ce soir quand il quittait la table de jeu, tantôt avec cinq mille dollars dans sa poche, tantôt après avoir perdu jusqu'à son dernier sou »[1]. Le

1. *Three Partners*, v. 15, p. 14.

ténor à la voix séductrice se tut, et termina la mesure de sa chanson par un sifflement mélodieux. Un instant plus tard, il parut sur le seuil de la porte.

« Quelle que fût alors sa situation financière, il avait une parfaite maîtrise de lui et un charme plein de sang-froid, qui justifiait entièrement sa réputation. Sa mise était extrêmement soignée ; « une odeur de savon parfumé et de linge fraîchement repassé émanait de sa personne. Son gilet blanc avait à peine un faux pli, ses souliers vernis n'avaient pas une tache de poussière »[1]. L'un des mineurs réunis chez les trois associés dit que si leurs sacs d'or étaient les enjeux d'une partie de cartes, Jack Hamlin, pouvait bien, jouant son jeu habituel, les avoir à lui avant l'aurore.

« Et je pensais précisément, dit gaiement Jack, que quelques-uns d'entre vous seraient bien capables d'arriver au même résultat, sans s'attarder à l'inutile préliminaire de la partie de cartes. Ses yeux bruns s'arrêtèrent un moment sur Steptoe, mais se tournant brusquement vers Van Loo, il lui tendit la main. Saisi et embarrassé devant les autres, le jeune homme avança enfin la sienne, au moment où Jack remettait froidement, et comme inconsciemment, sa propre main dans sa poche »[2]. Jack Hamlin ne se serait pas laissé

1. *Ibid.*, p. 15.
2. *Ibid.*, p. 16.

entraîner à jouer ce soir-là ; il désirait consacrer sa nuit à la contemplation et au chant. Il ajouta, se tournant vers ses hôtes, qu'il avait voulu les voir, bien qu'il ne les eût jamais rencontrés et ne dût sans doute jamais les retrouver. Puis, résistant aux efforts qu'ils faisaient pour le retenir, charmés par la séduction de sa personne, il s'éloigna, et on l'entendit chanter comme il descendait la colline.

Le lendemain matin. tandis que les trois associés quittaient le camp avec leur trésor, ils virent qu'il les suivait à cheval, avec l'air le plus indifférent du monde, sa belle tête légèrement inclinée en arrière. Barker avait deviné juste, en disant qu'il s'était pris d'affection pour eux et voulait s'assurer qu'ils pourraient gagner la ville, sans être attaqués par des voleurs. C'était là une de ses attentions. A un moment donné, il s'éloigna à bride abattue, mais ils le retrouvèrent un peu plus loin au milieu du sentier. Son cheval était couvert de poussière, mais lui, restait, comme toujours, méticuleusement propre et soigné. Feignant d'être embarrassé et intimidé, il dit à Demorest qu'il tenait à lui dire un mot, mais qu'il voulait le voir seul. Il ajouta gaiement qu'il aurait pu les rejoindre, si son cheval s'était décidé à être soit un oiseau, soit un écureuil. Et il continua : « Ce n'est pas un mauvais cheval pour un cheval mexicain, mais quand il croit qu'il se trame quelque action louche dans le voisinage, il veut aller

se jeter au travers... »[1]. On songe involontairement au cheval de Roland dans *Le Petit Roi de Galice*, de Victor Hugo. C'est que Jack Hamlin, lui aussi, sait s'improviser justicier. Il avait vu Steptoe rôder près de la cabane des trois associés, il avait ramassé l'un des doigts qu'avait tranchés Demorest, et il venait le lui remettre, pour que celui-ci pût un jour identifier le voleur. Bien des années plus tard, après de nombreuses vicissitudes qui justifiaient son opinion sur l'inconstance de la fortune, Jack Hamlin se retrouva aux côtés de Demorest et de Stacy, pour poursuivre dans ses derniers retranchements, le misérable Steptoe qui fuyait devant ceux qu'il voulait encore lâchement dépouiller. Au moment même où le scélérat mettait le doigt sur la gâchette de son revolver, pour tirer sur eux, Jack Hamlin fit feu, l'atteignit à la tête et il tomba frappé d'une balle. Près de lui gisait son fils, mort au même moment, de la chute de cheval qu'il venait de faire, enfant infortuné, dont Steptoe s'était servi pour essayer de dérober l'or des trois associés et dont Demorest avait coupé les doigts. Ce rôle de champion de la justice, de redresseur de torts, de conseiller sage et prudent, Jack Hamlin l'a joué à maintes reprises.

Quand le Colonel Starbottle eut adopté la fille d'un de ses amis, la petite Pansy Stannard, Jack Hamlin

1. *Ibid.*, p. 36.

lui fit comprendre qu'un homme ayant une réputation aussi tarée, vivant dans le milieu où il vivait, ne pouvait, même avec les intentions les plus désintéressées, s'occuper d'une enfant sans lui nuire. Et pourtant, lui, se trouvant un jour sur un bateau à vapeur qui descendait le Sacramento, vit une jeune fille qui allait se jeter à l'eau, se précipita vers elle pour la retenir, et mit à la rattacher à la vie le dévouement et la sollicitude d'un frère, cachant son identité avec des précautions infinies. Cette délicatesse s'alliait chez lui à une discrétion de gentleman, dont il faisait souvent preuve, gardant, sans s'y être engagé par aucun serment, des secrets, dont la révélation eût été pénible, même s'il s'agissait de gens qui lui étaient indifférents. Quand, ayant fait le pari de découvrir la Sapho de Green Springs, il fut sur le point de voir la poétesse, un mot d'elle exprimant le désir de rester inconnue, lui fit abandonner brusquement son projet. Mais, avec sa générosité coutumière, il quintupla la somme que l'éditeur de la revue envoyait à Mrs. Delatour pour ses poésies.

Ce qui lui était plus difficile, c'était de faire un sacrifice d'amour-propre, sinon d'amour. Pourtant nous le voyons renoncer à Mrs. Brown qui l'aimait. Il allait l'enlever le jour même où Brown de Calaveras le choisit comme confident de ses peines. Le pauvre homme avoua à Jack Hamlin qu'il aimait sa femme, que celle-ci, non seulement ne l'aimait pas, mais devait aimer

un autre homme. Jack, pourtant habile à cacher ses émotions, se trahit devant tant de sincérité et de douleur, mais Brown ne devina rien. Jack lui rendit l'argent qu'il avait gagné en jouant avec lui, lui donna le conseil d'emmener sa femme ailleurs et de quitter Calaveras. Prenant une décision subite, il brûla la lettre de Mrs. Brown qui fixait tous les détails de l'enlèvement, puis monta à cheval et s'éloigna à bride abattue. Il renonça de la même manière à Mrs. Burroughs, dont la bassesse d'âme l'avait d'ailleurs horrifié. Elle avait placé une vipère sur le chemin que devait suivre son mari, pour se débarrasser de lui. Jack Hamlin écrivit une lettre anonyme à Mr. Burroughs pour l'informer que sa femme projetait de s'enfuir avec lui et il partit.

Il y a un cas dans lequel il se montra particulièrement sage dans son rôle de redresseur de torts. Ce fut à l'égard de Mr. Joshua Rylands. Celui-ci avait épousé, sans l'aimer, une actrice qu'il avait voulu arracher à la perdition et qu'il traitait d'une façon maladroite, la maintenant toujours, par rapport à lui, dans un état d'infériorité. Jack Hamlin lui dit franchement, brutalement même, ce qu'il pensait de son attitude, et l'amena, pour son bonheur et celui de Mrs. Rylands, à une plus juste conception de ses devoirs.

Malade, Jack Hamlin est envoyé à la campagne, dans une famille puritaine, qui le reçoit presque en trem-

blant, à cause de sa réputation. A peine installé chez ses hôtes, il les gagne tous, par sa gentillesse à l'égard des enfants, par son talent de musicien, par sa délicatesse et son humeur charmante. Guéri, il s'attache à Gabriel Conroy, le soutient dans son infortune et risque sa vie pour le sauver. Séduit par la beauté de Doña Dolores, par le mystère dont elle est enveloppée, il éprouve pour elle un sentiment profond, peut-être son premier, mais aussi son dernier amour. Gravement atteint, il feint de se convertir, pour rassurer, sur le sort de son âme, son fidèle serviteur Pete, et il meurt avec la sérénité stoïque dont il ne s'était jamais départi.

Le colonel Starbottle joue dans l'œuvre de Bret Harte un rôle presque aussi important que Jack Hamlin. C'est, lui aussi, un des personnages favoris de l'auteur. Comme Jack Hamlin, il eut un modèle vivant. Un ami de Bret Harte, Noah Brooks, a mis ce fait en lumière : « A Sacramento, Bret Harte et moi rencontrâmes le Colonel Starbottle qui, naturellement, avait un autre nom. Il portait un chapeau haut de forme en soie, des vêtements amples et une grosse canne à manche recourbé, suspendue à son bras gauche. Le Colonel était un personnage plein de dignité et de douceur. En politique, il était l'ami de tout le monde. Pendant certaines élections sénatoriales, il se trouvait au bar de l'hôtel avec les amis de Haight, et, comme ceux-ci portaient leur verre à leurs lèvres, il dit : « A

l'événement à venir ! » Personne ne demanda, à cette étape de la campagne électorale, quel était l'événement à venir, et quand le brave Colonel se trouva à la même place, avec les amis de Gorham, il porta le même toast : « A l'événement à venir ! » Mr. Merwin pense que ce personnage pourrait bien être un certain docteur Ruskin, politicien méridional, dont un pionnier californien, C. W. Haskins a tracé le portrait. Il portait « une toque de fourrure blanche, une jaquette bleue à boutons de cuivre, un gilet couleur chamois, une culotte blanche, des bottines vernies, une lavallière de satin noir, et, dans les grandes occasions, une chemise à jabot. Il avait toujours une canne à poignée recourbée »[1]. Tel est le costume que Bret Harte donne au Colonel Starbottle, en y ajoutant seulement le détail d'un col très ouvert, à la Byron.

Il est probable, dit encore Merwin, que Bret Harte, a emprunté au juge David G. Terry, originaire du Texas, — l'un des chefs des Démocrates, violent adversaire du Comité de Vigilance de San-Francisco, — certains des traits du Colonel Starbottle, en particulier sa facilité à provoquer en duel son adversaire, et son attitude envers les femmes.

C'était un méridional originaire du Kentucky. Il avait quelques-uns des caractères les plus marqués des

1. Merwin : *Life of Bret Harte*, p. 135.

Etats esclavagistes: le mépris du travail manuel et de la classe ouvrière, une certaine éloquence naturelle, trop souvent pompeuse et vide, le besoin d'attirer l'attention de ceux qui l'entouraient, et une tendance à se considérer un peu partout comme le centre du monde. A ces défauts, s'alliait un réel sentiment chevaleresque. Très chatouilleux sur le point d'honneur, comme les anciens propriétaires d'esclaves, et prompt à provoquer celui par qui il considérait avoir été offensé, le Colonel Starbottle était toujours prêt à se déclarer « personnellement responsable » — ce qui le faisait appeler, par certains railleurs : « La Vieille Responsabilité Personnelle ». — Ce mot de « personnellement responsable », qui peint le Colonel Starbottle, n'est d'ailleurs pas une création de Bret Harte, c'est une expression importée du Sud, qui traduisait une attitude communément observée. Un journal de San-Francisco constatait, en 1856, que la base de bien des outrages qui avaient été une honte pour l'Etat de Californie, était le système de la « responsabilité personnelle », relique d'un âge barbare. C'est parce qu'il se considérait « personnellement responsable », que le Colonel Starbottle provoqua tant de duels, fut si volontiers le témoin de ses amis et montra, dans plus d'un cas, une férocité plus conforme au caractère d'un meurtrier qu'à celui d'un gentleman. Homme politique et avocat, il eut maille à partir avec les journalistes et soutint des procès curieux.

En somme, c'est surtout comme représentant de l'élément méridional américain, fixé en Californie, que le Colonel Starbottle est intéressant. C'est aussi parce qu'il a quelques traits caractéristiques du militaire de tous les pays, ce qui fait de lui un type un peu conventionnel peut-être, pas très profond, mais très populaire et très vivant.

Yuba Bill, le conducteur de diligence, joue un rôle très important dans l'œuvre de Bret Harte. Nous savons à quels dangers, il se trouvait journellement exposé et quelle était sa responsabilité. Sentant mieux que personne l'importance de ses fonctions, il avait le sentiment très net de sa dignité personnelle et le poussait même à l'extrême. Quand le Juge, qui avait pris place dans la diligence, et avait été obligé de descendre comme les autres voyageurs, pour solliciter l'hospitalité de Miggles, demanda à Yuba Bill s'il connaissait cette Miggles, Yuba Bill, sentant la « Compagnie de Diligences des Pionniers », insultée dans sa personne par l'obstinée Miggles, répondit froidement : « Non, ni ne désire la connaître. »

Il sut éviter bien des dangers, fut attaqué bien des fois par des brigands de grands chemins, Ayant, lui aussi, des sentiments chevaleresques, il se fit à mainte reprise, le défenseur des faibles, même en encourant les plus grands périls. Il observait ceux qui se confiaient à lui, pendant que la diligence roulait sur les

routes cahoteuses ; il connaissait plus d'un secret, mais savait les garder pour lui. Aimable et attentionné pour les jolies voyageuses, il se laissait parfois tromper, comme par l'Ingénue des Sierras. Son langage était savoureux et pittoresque, et il prenait plaisir à donner libre cours à son humeur sarcastique. Ainsi quand le Juge Beeswinger, qui exagérait son importance de membre de l'Assemblée d'Etat, lui demanda s'il y avait du nouveau en politique. — « Pas grand'-chose, répondit Bill, avec une gravité imperturbable, sinon que le Président des Etats-Unis n'est plus lui-même depuis que vous avez refusé un siège dans le Cabinet. Le sentiment général dans les cercles politiques est un sentiment de regret. »

Se considérant supérieur à presque tous ceux qu'il rencontrait, il condescendait à traiter Jack Hamlin comme un égal. Dans *Gabriel Conroy*, Bret Harte nous dit que « la foule les regardait en silence, terrifiée et respectueuse. C'était la rencontre des dieux ; Jack Hamlin et Yuba Bill — personne n'osait parler. »

Un grand nombre de personnages, qui jouent dans l'œuvre de Bret Harte un rôle moins important, sont pourtant très intéressants aussi. Parmi eux, Clarence Brant mérite une place à part. Tandis que nous ne connaissons la plupart des héros de Bret Harte que par un épisode de leur vie, Clarence évolue, à nos yeux, de l'enfance à l'adolescence et à l'âge mûr. Confié par

sa belle-mère au malheureux Silsbee massacré dans les plaines par les Indiens, il est recueilli par le Juge Peyton et abandonné de nouveau à son propre sort, en arrivant à Sacramento. Nous l'avons vu se rendre aux mines. Il venait de trouver de l'or quand Flynn, l'un des mineurs avec qui il était entré en relations, l'arracha à son travail de prospecteur pour l'emmener dans le Sud chez un cousin. Clarence se sentit obligé d'obéir et partit, quoique à regret. Flynn le laissa chez le Père Sobriente, principal du Collège des Jésuites de San-José, qui se chargea de l'éducation de l'enfant et lui annonça un jour que son père, Hamilton Brant, — que Clarence croyait mort depuis de longues années, — venait d'être fusillé au Mexique, comme insurgé. Clarence dit la tristesse de sa vie ; son père ne l'avait jamais aimé. « Il y avait un homme, dit-il, un homme de rien, un aventurier que tout le monde craignait, Flynn, qui m'a amené des mines jusqu'ici !... Oui, je pensais qu'il était l'ami loyal de mon cousin. . et je lui dis ce que je n'ai jamais dit à l'homme que j'ai cru être mon cousin ni à qui que ce fût. J'ai pensé depuis que c'était mal, continua-t-il, avec un sourire tremblant, car j'aimais follement jusqu'à la manière dont les autres le craignaient, lui que je ne craignais pas, et qui avait été si bon pour moi. Pourtant, lui aussi, m'a laissé sans me dire un mot, alors que j'étais prêt à le suivre... » — « Mon pauvre enfant, dit le Père So-

briente, cet homme vers qui Dieu à conduit vos pas à Deadman's Gulch, l'homme qui vous a amené ici... ce Flynn, ce joueur, Jackson Brant ou Hamilton Brant, le proscrit — c'était votre père... Vous êtes non seulement libre, mon enfant, mais quelque nom que vous choisissiez... » — « Je garderai le nom de mon père », ajouta simplement l'enfant »[1].

C'est ainsi que Clarence se trouva, plus complètement que jamais, seul dans le monde. Adolescent, il revoit Suzy, la petite Suzy qu'il avait protégée d'une façon si chevaleresque dans les plaines, qu'il avait aimée de tout son cœur d'enfant, et qui lui avait dit adieu avec tant de froideur, quand il l'avait quittée à Sacramento. La connaissant mieux, il voit plus clairement son égoïsme, sa duplicité, la médiocrité de son âme. Il est attiré par Mrs. Peyton qui l'avait charmé enfant, lorsqu'il l'avait approchée sous sa tente, mais qui avait reporté sur Suzy toute sa tendresse maternelle. Après la mort du Juge Peyton, il l'épouse ; elle donne alors libre cours aux défauts qu'elle avait cachés. Irascible, impulsive, elle se passionne pour la cause du Sud, pendant la Guerre Civile, tandis que Clarence entré dans l'armée du Nord, était rapidement promu au grade de général. Adversaire politique de sa femme, qui encourage la résistance et fait de sa maison une

1. *A Waif of the Plains*, v. 9, p. 119.

citadelle de rebelles, il essaie de la protéger dans sa fuite, mais elle tombe morte, frappée d'une balle. Quelques années plus tard, il se remarie avec Miss Faulkner, qui avait autrefois servi d'espionnage à Mrs. Peyton, mais qui, accablée de remords, avait tout avoué à Clarence.

Clarence Brant est intéressant à cause de l'évolution de son caractère, de ses souffrances personnelles qui ont formé son âme et l'ont rendu plein d'indulgence envers la vie. Il l'est aussi en tant que soldat, inflexible sur les questions de loyauté, de patriotisme et d'honneur. Le conflit politique entre le Nord et le Sud qui eut, dans sa vie privée, un caractère si tragique, n'est qu'un de ces cas particuliers où tant de familles furent divisées pendant la Guerre Civile. Le roman, dont il est le héros, offre un intérêt plus large que celui de la plupart des nouvelles de Bret Harte. Ce n'est pas simplement une page de l'histoire anecdotique, sociale ou politique de la Californie, c'est vraiment un chapitre de l'histoire des Etats-Unis pendant la Guerre de Sécession.

La plupart des personnages de Bret Harte ne se sont pas mêlés à la vie politique et sont surtout intéressants au point de vue psychologique. Nous connaissons la fin tragique de John Oakhurst, l'un des bannis de Poker Flat. Bien qu'il ne joue pas dans l'œuvre de Bret Harte un rôle aussi important que Jack Hamlin, il est

pourtant très vivant aussi. « Il y avait dans sa démarche, dans le port de sa belle tête, dans l'expression de force et de beauté de son air mâle... dans la parfaite distinction... et dans l'impassibilité des muscles de son visage, dans la noble quiétude de sa nature, quelque chose qui faisait de lui un homme à part entre dix mille. »

Comme Jack Hamlin, il fut un joueur honnête et comme lui, il se montra toujours prêt à secourir le malheur. Dans sa conférence sur les Argonautes californiens, Bret Harte raconte qu'un mineur, ayant gagné aux mines quelques milliers de dollars, se rendit à San-Francisco pour s'y embarquer et partir pour l'Est. La veille du départ du paquebot, il entra dans un salon de jeu. En deux heures, il gagna toute une fortune, mais une heure plus tard, il sortit ruiné. Il n'osait pas écrire la vérité à sa femme, il n'avait pas le courage de retourner aux mines ; il trouva un emploi subalterne et perdit au jeu le peu d'argent qu'il gagnait. Sa femme, lasse d'attendre, partit le rejoindre et arriva à San-Francisco avec son enfant, sans un sou. Dans sa détresse, elle se confia à un passant, qui était précisément John Oakhurst. Il la conduisit à l'hôtel et, discrètement, lui assura la possibilité de vivre. Quelques jours après, le malheureux dont nous avons parlé, ne pensait encore qu'à tenter la fortune. John Oakhurst lui offrit de jouer une partie de trois mille dollars et lui dit que sa femme l'attendait à la

porte. L'instinct le retint.« M. John Oakhurst perdit ! Avec un regard de gratitude, l'homme se retourna vers Oakhurst et, saisissant les trois mille dollars, s'en alla précipitamment. Comme un ami de John lui parlait naïvement de mauvaise chance, celui-ci répondit simplement qu'il était las de voir toujours cet homme auprès de lui. Mais, hasarda son interlocuteur, vous ne voulez pas dire que... et il hésita. » — « Je veux dire, mon cher ami, dit John Oakhurst..., que c'est la première fois que je n'ai pas joué franc jeu »[1].

S'il a plus d'un trait de Jack Hamlin, John Oakhurst ne possède cependant pas sa philosophie de la vie. Le premier n'avait aucune illusion. La duplicité, l'inconstance de Mrs. Ducker l'eussent laissé indifférent, parce qu'il ne croyait ni à la sincérité, ni à la fidélité des femmes. John Oakhurst, moins pessimiste, moins sceptique, fut assez bouleversé par l'amour pour se battre avec son rival, Mr. Hamilton et le tuer. Comme Jack Hamlin, il était triste au fond ; il l'était même davantage, car il ne recherchait ni les divertissements qui empêchent de penser, ni la société des hommes qui oblige à paraître gai. Vivant à l'écart, il y avait en lui quelque chose de sombre. Son courage moral avait grandi dans la solitude, mais il ne voulut pas être la victime passive du destin qu'il avait tant de

1. *Tales of the Argonauts*, v. 2, p. 17.

fois défié et quand il vit que la partie qui se jouait pour lui entre la vie et la mort était perdue, saisissant son revolver, il abrégea son agonie.

Jack Hamlin et John Oakhurst sont vraiment deux créations originales de Bret Harte ; le colonel Starbottle et le général Clarence Brant sont des variations américaines et californiennes du type classique de l'officier, mais ils ont de nombreux cousins dans la littérature de tous les pays. Leur caractère est enveloppé dans leur condition. S'ils étaient des héros de théâtre, ils figureraient dans un drame selon Diderot, ou dans une comédie de mœurs. Jack Hamlin et John Oakhurst s'élèvent presque à la hauteur d'un type et seraient à leur place dans une comédie de caractères. Avec eux, Bret Harte a créé le joueur romantique, opposé également à celui de la tradition française et à celui de la tradition anglaise. Et ce joueur-là n'était pas rare à San-Francisco en 1850.

Les sentiments généreux, si profondément développés dans l'âme de ces deux hommes, caractérisent encore un groupe très nombreux des héros de Bret Harte. On pourrait, en somme, parmi ses personnages, mettre à part ceux qui ont à un très haut degré le sentiment de l'honneur sous ses diverses manifestations : courage, abnégation, fidélité, amour chevaleresque. Ceux-là peuvent commettre des fautes, mais ils sont capables de se relever moralement, parce qu'ils

valent mieux que leurs actes, qu'ils estiment quelque chose plus que leur vie, qu'ils n'hésitent pas à se sacrifier, et qu'ils ont le culte de tout ce qui est grand. Les autres appartiennent à l'humanité moyenne ; ce sont des bourgeois opposés aux héros romantiques, ce sont des hommes ordinaires qui trouvaient le moyen de mener une vie ordinaire en Californie, même en 1850. Certains d'entre eux sont intéressants, mais ils sont dépourvus de poésie et de panache.

Parmi les héros chevaleresques de Bret Harte, le colonel Pendleton est particulièrement sympathique. Il est, comme le colonel Starbottle, originaire du Kentucky. C'était un raffiné de l'honneur. Il avait accepté d'être l'un des tuteurs de Yerba Buena le jour où Kate Howard avait renoncé à ses droits maternels, confiant légalement sa fille à la Municipalité de San-Francisco. Il plaça la fortune de l'enfant dans une banque qui fit faillite. Dès lors, il se consacra à reconstituer cette fortune, au prix des plus grands sacrifices personnels. Il se dévoua entièrement à sa pupille, qui ignorait ses embarras financiers et la misère dans laquelle il se trouvait plongé. Malade, soigné à l'hôpital des indigents, il est reconnu par la mère de Yerba Buena qui, devenue dame patronnesse, allait voir les pauvres de « son église ». Lorsqu'elle lui demanda qui l'avait réduit à une telle misère, il répondit : « Vous... » « Vous et votre fille ». — Je ne vous

comprends pas, dit-elle brusquement... Vous savez parfaitement que je n'ai pas de fille, vous savez parfaitement que j'ai tenu la parole que je vous ai donnée il y a dix ans et que je suis morte pour elle, comme elle est morte pour moi. »

— Je sais, dit le colonel, « que, ces trois derniers mois, j'ai donné jusqu'à mon dernier sou pour fermer la bouche à un maudit coquin qui savait que vous étiez sa mère et menaçait de colporter cette nouvelle à ses amis. Je sais que je meurs d'une ancienne blessure que j'ai reçue quand j'ai fait taire un autre chien de coquin qui faisait mine d'aboyer aux oreilles d'Yerba deux ans après votre disparition. Je sais qu'entre vous et elle, j'ai laissé mon vieux nègre mourir, le cœur brisé, parce que je ne pouvais le garder pour souffrir avec moi, et je sais que maintenant je suis ici soigné aux frais de l'Assistance publique. Je sais cela, Kate, et en le disant, je ne le regrette pas. J'ai tenu parole envers vous et, par Dieu ! votre fille vaut bien cela. Car s'il y a jamais eu une belle créature qui n'ait pas sa pareille, c'est votre enfant... »[1].

Resté seul, le colonel Pendleton rassemble ses dernières forces pour écrire à Yerba Buena qu'elle avait le droit de porter le nom d'Arguello, ayant été recon-

1. *A Ward of the Golden Gate*, v. 7, p. 317.

nue légalement par son père, avant sa mort. Le même jour, Yerba et Paul Hathaway, son fiancé, vont voir le mourant, qui expire en évoquant le souvenir du bon vieux temps, de celui où l'on croyait un homme sur parole, de celui où la marée montait jusqu'à la rue Montgomery.

Le courage moral, qui n'est qu'une forme de l'honneur, existe à un très haut degré chez plusieurs autres héros de Bret Harte. Brooks, qui épouse la veuve de la Vallée de Santa-Anna, ne lui révèle jamais que son premier mari a été un brigand de grands chemins, qui l'avait dévalisé le jour même où il fut tué. Randolph, recueilli presque mourant par Joséphine Forsyth, châtelaine de Burnt Ridge, et qui recouvre la mémoire, grâce à ses soins dévoués, prend un faux nom. Il se fait passer pour un pauvre mineur, afin de la dérouter dans ses recherches et de l'empêcher de découvrir que celui qui l'avait attaqué était son propre frère.

Un autre sentiment que possèdent les meilleurs des héros de Bret Harte, c'est la générosité : Jack Hamlin, John Oakhurst étaient généreux. Robert Falloner, favorisé par la fortune, apprenant que le jeune frère et la petite sœur d'un camarade indigent, étaient dans la misère, leur envoie l'argent qu'ils demandaient. Après la mort de son ami et celle de la petite Cissy Lasham, il adopte le jeune Jimmy comme son « petit frère ».

La fidélité à la femme aimée a souvent, chez les héros de Bret Harte, quelque chose de romantique. C'est un désespoir d'amour qui a poussé l'homme de la plage, autrefois homme du monde, à vivre dans la solitude, qui a décidé le savant Pomfrey, à se faire gardien de phare.

Ce dévouement est poussé très loin chez David Fagg, *the man of no account.* Il restait toujours silencieux. il n'avait pas d'amis. Ses camarades de voyage se moquaient de lui ; lui, les soignait quand ils étaient malades. C'était un homme sans caractère, sans instruction, sans sentiment poétique, un simple d'esprit, un pauvre homme enfin. Huit ans s'écoulent, les camarades de Fagg, ceux qui l'avaient méprisé, le tenant pour leur inférieur, n'avaient pas réussi ; lui, avait fait fortune. Un jour il se rend chez un ami, son notaire, et l'informe de son intention d'aller faire un voyage dans l'Est. L'ami le regarde étonné ; on avait parlé du mariage de Fagg avec Nellie Robins. Fagg se trouble, révélant ainsi ses propres sentiments. Il croyait mieux faire en n'épousant pas Nellie. « David Fagg, vous êtes un pauvre homme !... — Oui, c'est vrai, je suis un pauvre homme »... Il se savait préféré par le père de Nellie, mais Nellie préférait Rattler et serait sans doute plus heureuse avec lui. Pour que Rattler fût agréé par Robins, Fagg lui avait prêté de l'argent.... « Un garçon actif et brillant comme Rattler

peut réussir et aura bientôt la situation qu'il avait autrefois ». Et il ne faut pas être dur pour lui s'il ne réussit pas.

Quelques semaines s'écoulent. On apprend le naufrage du navire à bord duquel Fagg s'était embarqué. Tous les passagers avaient péri. « Parmi les noms des naufragés, favoris de la fortune à qui on attribuait de la noblesse d'âme, de la bravoure, et qui avaient des amis pour les aimer, figurait obscurément celui de David Fagg le « pauvre homme » dont personne ne se souciait, que personne n'avait connu, que personne ne pleurait, et qui avait fait, simplement, silencieusement, héroïquement, le sacrifice de son bonheur.

Le *Fou des Cinq Fourches*, lui, reste fidèle à la femme qui l'a dédaigné, oublié, méprisé, et qui s'est remariée. Il lui sacrifie même sa vie, puisque c'est en sauvant son rival qu'il trouve la mort. Seth Collinson a, pour une femme non moins indigne, une fidélité de même nature, aussi absolue, aussi extraordinaire, presque surhumaine.

Alexandre Mc Gee et Edward Blandford sont plus humains. Leur âme, plus complexe, ressent des douleurs aux nuances plus variées et plus profondes. Blanford aime sa femme, quand il découvre brutalement qu'elle aime un de ses amis, Demorest. « L'idée de vengeance n'avait jamais traversé son esprit. Il n'était lâche ni physiquement, ni moralement, mais il n'avait

jamais éprouvé la furie purement animale de la possession animale disputée, que le monde a décidé de reconnaître comme preuve du sentiment outragé, et North Liberty n'avait pas accepté cette notion morale qu'un échange de balles rétablit l'équilibre d'une affection transgressée. Son amour avait été trop pur et trop vrai pour... chercher dans une passion brutale une compensation à une autre passion »[1]. Sa vie était brisée, il s'en irait. Et, par une soirée d'hiver où la neige tombait en silence, sur North Liberty, Edward Blandford partit pour ne jamais revenir.

Alexandre Mc Gee, surnommé le sonneur de cloches des anges, à cause de son adresse au jeu de tir, habitait avec sa femme, une maison isolée au bord de la rivière de la Fourche du Nord. Mrs. Mc Gee était coquette et frivole, mais le fusil de son mari écartait les galants, et nul mineur ne se hasardait à risquer sa tête pour approcher la jolie femme. M. Mc Gee avait pour voisins les plus proches, deux frères, Madison et Arthur Wayne. Frappé par le sérieux de leur conduite, il alla un jour leur rendre visite. Madison était seul. M. Mc Gee lui dit qu'il serait content de le recevoir et de le présenter à sa femme. Madison Wayne avoua loyalement qu'il connaissait Mrs. Mc Gee, qu'ils avaient été fiancés et qu'il l'aimait toujours, dans la mesure où un

1. *The Argonauts of North Liberty*, p. 186, v. 11.

homme peut aimer la femme d'un autre homme et observer les commandements de la Bible. Quand Mr. Mc Gee fut sorti, « Madison Wayne tomba à genoux, la tête dans ses mains, puis il prit un paquet de lettres avec lesquelles, de temps à autre, il alimentait lentement la flamme qui vacillait dans l'âtre »....

Il rendit visite à Mrs. Mc Gee. Tandis qu'il écartait de leurs entretiens les souvenirs du passé, elle les rappelait constamment, lui reprochant de ne l'avoir jamais aimée de toute son âme, d'avoir été un puritain, un « Frère », qui eût fait d'elle « Sœur Wayne » si elle l'avait épousé.

Un soir que Madison Wayne était chez lui, tenant sur ses genoux le Livre qui eût dû lui donner la consolation et la paix, Alexandre Mc Gee entra. Il venait lui dire qu'il l'avait vu la veille se promener avec sa femme. Madison nia ; il n'avait pas vu Mrs. Mc Gee, puis, saisi d'un soupçon terrible, il mentit et avoua. Peu après, Mr. Mc Gee, de plus en plus triste et sombre, prévint Madison Wayne qu'il allait se rendre à San-Francisco, qu'il lui confiait la surveillance de sa femme, et il partit. Madison Wayne, convaincu que Mrs. Mc Gee avait un amant, entreprit une surveillance scrupuleuse. Un soir, s'approchant de la maison, il distingua l'ombre d'un homme près de celle de Safie Mc Gee. Entendant du bruit, les coupables s'enfuirent. Madison Wayne saisit le fusil de Mr. Mc Gee et se mit

à leur poursuite. Il distingua la silhouette de l'homme, tira, entendit le bruit sourd d'un corps qui tombait, et revint vers la maison de Mr. Mc Gee, pour s'y arrêter avant de rentrer chez lui. Une curiosité poignante le poussa à pénétrer dans la chambre où il avait aperçu celui qu'il venait de tuer. Il reconnut le sac de cuir de son frère, poussa un cri inarticulé et s'échappa comme un fou. Le cadavre d'Arthur Wayne, entraîné par la rivière, fut retrouvé deux jours plus tard. Tout le camp pensa qu'il avait été tué par un brigand. On apprit en même temps qu'Alexandre Mc Gee était tombé du pont du bateau qui l'emmenait de Sacramento à San-Francisco et la voix publique répéta que Mrs. Mc Gee, accablée de douleur par la mort de son mari, avait abandonné sa maison.

Madison Wayne partit aussi pour aller aux mines, haranguer les mineurs et leur faire connaître la loi farouche de sa religion impitoyable. Il arriva un jour dans un camp perdu des sierras ; on l'appela près d'un mourant. C'était Alexandre Mc Gee. Le malheureux raconta sa lamentable histoire. Il avait décidé de se tuer, s'était jeté à l'eau, mais un pêcheur l'avait recueilli dans son bateau. Les journaux avaient annoncé sa mort : Il était donc mort légalement. « Mais, pourquoi vouliez-vous mourir ? dit Wayne, d'une voix presque féroce. Quel droit aviez-vous de mourir quand d'autres, deux fois plus souillés et couverts de sang, sont

condamnés à vivre et à souffrir ? » Alexandre Mc Gee répondit qu'il avait voulu se tuer par amour pour sa femme que lui, Madison Wayne, aimait. « Je savais que chaque jour de ma vie lui brisait le cœur »[1]. Ce furent ses dernières paroles.

A cet amour, sublime par son désintéressement et son abnégation, s'oppose l'amitié allant, elle aussi, jusqu'au sacrifice de la vie. Telle est celle de l'associé de Tennessee. Nous avons vu ce simple d'esprit aller offrir aux juges tout ce qu'il possédait pour sauver Tennessee, qui cependant avait commis plus d'un crime et avait même enlevé la femme de son ami. Quand Tennessee eut subi son châtiment, son associé alla réclamer son cadavre ; il tira lui-même le petit chariot qui portait la bière. Il la souleva tout seul, la descendit dans la fosse qu'il avait creusée, prononça une oraison funèbre, expliquant qu'il avait simplement fait son devoir en ramenant Tennessee « chez lui ». Resté seul, il combla la fosse, s'assit sur la tombe, se cachant la figure dans son grand mouchoir de cotonnade rouge. Sa santé s'altéra, ses forces l'abandonnèrent, il dut garder le lit. Dans son délire, il vit Tennessee venir à lui. Il s'écria : « Tennessee ! ami ! » Bientôt il alla le rejoindre.

---

1. *The Bell Ringer of Angels*, v. 8, p. 324.

L'amitié du Capitaine Despard et de Martin Morse rappelle celle de Tennessee et de son associé. Mais il y avait entre eux cette réciprocité d'affection et de dévouement que Tennessee n'avait pas su montrer à son associé. Morse avait sauvé la vie de Despard qui allait se noyer. Despard avait sauvé Morse quand il allait mourir de fièvres. Morse, plus sensible que Despard, s'attacha de tout cœur à son sauveur, avec une reconnaissance enthousiaste teintée de romanesque. Un jour, il arriva dans un camp où un homme, qui qui allait être pendu défiait la foule avec mépris. Il s'approcha. « Les yeux du condamné rencontrèrent ceux de Morse — son expression changea — un sourire de bonté illumina sa physionomie, il inclina pour la première fois sa tête fière, dans un geste calme d'adieu ». Morse se précipita vers les gardes et tomba frappé d'une balle aux pieds du condamné. « Il y avait eu quelque chose de si émouvant et de si puissant dans cet acte désespéré d'affection que le cœur de la foule frémit et... qu'un seul mot ou un seul geste du condamné l'eussent libéré ». Mais Jack Despard proféra une malédiction. « Et maintenant », dit-il, serrant froidement la corde autour de son cou, par une secousse de sa tête, « allez et soyez damnés ! Je suis prêt ». Cette fois, ils n'hésitèrent pas. Et Martin Morse et le Capitaine Jack Despard furent ensevelis dans la même tombe »[1].

1. *In the Tules*, v. 10, p. 399.

Un autre groupe de héros bien californiens comprend de nombreux jeunes gens dont la destinée romantique montre le côté sentimental de la vie des pionniers. Tom Bent est un jeune ingénieur-mécanicien que Rose Mallory voit pour la première fois, après avoir traversé un champ de blé, à Santa-Clara. Elle le rencontre de nouveau après le tremblement de terre qui lui a fourni l'occasion de comparer la valeur, la loyauté du jeune Bent à la lâcheté de l'Hommadieu qu'elle allait aimer.

Le mineur Cassius Beard est transformé moralement par la découverte mystérieuse d'une bague « trouvée à Blazing Star », et surtout par son amour pour la jeune fille intelligente et énergique qui l'aida à retrouver un trésor volé, enfoui dans la terre par des brigands de grands chemins. La destinée du jeune instituteur Gray, qui s'attache à la petite M'liss, dont il épouse plus tard la mère devenue veuve, celle de Henry Guest, aventurier, qui ne semblait jamais devoir être aimé de Maruja Saltonstall, héritière d'une grande fortune, celle de Hathaway qui, après mille incidents, épouse Miss Arguello de Yerba Buena, celle de Harry Flint, le héros de *Out of a Pioneer's Trunk*, qui épouse la sœur de Shelby Fowler, auquel il ressemblait étrangement, et dont il avait porté le nom, à la suite d'événements extraordinaires, sont d'un romanesque très californien. Joe Silsbee prend, après la mort de son père, pendu pour avoir volé un cheval, le nom de Stanilaus Joe.

Joshua Silsbee avait été autrefois l'associé d'Adams Rightbody qui, après avoir fait fortune, s'était fixé à Boston. Joshua Silsbee avait un fils, Joe ; Rightbody avait une fille, Alice. Longtemps avant la naissance des enfants, les deux amis s'étaient promis solennellement de les unir. Un télégramme mystérieux rappela un jour à Adams Rightbody le pacte qu'il avait conclu, au moment même où Alice devait se marier. L'émotion le tue. Sa veuve et sa fille partent pour la Californie. Faisant une excursion dans les montagnes, Alice a pour guide Joe, qui lui raconte ses infortunes ; elle l'aime et l'épouse, après avoir découvert le pacte extraordinaire conclu trente ans plus tôt par leurs pères.

L'histoire d'amour de Jefferson Briggs est non moins touchante. Propriétaire d'un petit hôtel des sierras, il aime Miss Mayfield, jeune fille riche, venue rétablir sa santé dans les montagnes. Des embarras d'argent obligent Briggs à quitter l'hôtel et à s'éloigner de Miss Mayfield. Il se fait agent d'une Compagnie de Messageries et montre beaucoup d'héroïsme en luttant contre des bandits qui avaient attaqué la diligence dans laquelle il se trouvait. Blessé, il est soigné par Miss Mayfield qu'il épouse.

Il y avait, sans nul doute, des maris heureux en Californie en 1850, mais ce que nous savons des caractères de la société californienne d'alors nous permet de penser qu'il y avait aussi là, plus qu'ailleurs, des foyers

brisés, des hommes prêts à séduire les femmes de leurs camarades, et des femmes peu fidèles. Bret Harte présente de nombreux maris qui, ayant fait fortune, après avoir enduré des privations et des fatigues sans nombre, furent abandonnés par des femmes frivoles, avides de mener, à New-York ou en Europe, la vie luxueuse que leur immense fortune pouvait leur assurer. Jim Bradley, intelligent et instruit, vivait heureux dans la solitude des sierras ; cédant aux instances de sa femme, il tente d'augmenter l'importance de ses entreprises et de devenir très riche. Mrs. Bradley, elle, parcourt l'Europe avec sa jeune cousine. Lorsque son mari va la rejoindre, elle l'accueille froidement, exprime son désir de rester à Londres pour y jouir des agréments de la vie mondaine. Ayant accepté l'invitation d'amis anglais, il se rend seul chez eux, excuse sa femme avec une sincérité et une aisance parfaites, qui étonnent ses hôtes. « Il n'avait pas l'air d'un sot, d'un mari complaisant ni d'un cynique de la High Life. Cet homme élégamment vêtu, aux belles manières, semblait un observateur calme et sympathique. Aimait-il véritablement sa femme égoïste ?... ou se trouvait-on en présence de quelque absurde coutume transatlantique ?... »[1]. Lady Canterbridge, la cousine de son hôte l'avait accueilli avec beaucoup de sympathie. Se trouvant un jour dans la bibliothèque avec

---

1. *A Phyllis of the Sierras*, v. 6, p. 328.

elle, il regardait le portrait de l'un des nobles ancêtres de la grande dame, Sir Percival, désarçonné, mourant sur une lande lointaine, abandonné par le Prince Charmant. « Vous aimez cette toile ? lui demanda-t-elle brusquement, montrant le portrait. Je croyais que vous n'aviez pas de sympathie pour ce genre d'hommes, là-bas ». « Un homme comme celui-là doit avoir senti avant de mourir l'impuissance de son sacrifice, et cela fait fermer les yeux sur tout »[1], dit Bradley d'un air pensif.

S'ils ne s'élèvent pas tous à cette délicatesse de sentiments qui fait de l'Américain Bradley l'égal des descendants du chevalier anglais, plusieurs pionniers de Bret Harte sont, comme lui, dignes d'estime et de pitié. Mulrady abandonné par sa femme et sa fille, qui sont allées en Europe chercher la gloire et les succès mondains, reste seul à Rough-and-Ready, ayant pour compagnon d'infortune le malheureux Slinn, délaissé également par sa femme et ses enfants, et dont la destinée est plus tragique encore. Pour compléter la liste de ces maris malheureux, il faudrait citer Brown de Calaveras, Alexandre Mc Gee, Edward Blandford que nous connaissons déjà, Abner Langworty et Constantine Byers qui, après leur divorce, se consolent mutuellement, et décident de renoncer à toute nouvelle expé-

1. *Ibid.*, p. 335.

rience matrimoniale, Skaggs qui, abandonné lui aussi par une femme « diabolique », devient une misérable épave sociale, et meurt avant d'avoir réalisé son projet de vengeance.

A ces maris infortunés, on peut opposer un groupe non moins nombreux de maris égoïstes et infidèles — mais qui ont parfois des retours de grandeur d'âme. James Smith a abandonné sa femme dans l'Etat du Missouri et s'est rendu en Californie où il a pris le nom d'un de ses amis, mort pendant le voyage. Traître envers ses associés, il vend la concession minière qui leur appartenait en commun, et s'établit à Sacramento. La veille du jour où il devait épouser Mrs. Cutler, la veuve de son associé, un violent incendie détruit une partie de la ville. James Smith disparaît. Il revient quelques années plus tard, après avoir fait fortune ; il revoit Mrs. Cutler qui, ruinée par lui, a mené une existence très dure et essaie de le toucher encore. Smith pense à sa femme qu'il a abandonnée et qui — Mrs. Cutler le lui apprend — a promis à Duffy qui l'aime, de ne l'épouser qu'après avoir vu, de ses yeux, son mari mort. Une crue du Sacramento inonde une partie de la ville ; le hasard fait que Mrs. Smith et son mari se trouvent dans des embarcations voisines. Entraîné par le courant, Smith se noie sous les yeux de celle qui lui avait voué une fidélité si touchante.

Spencer Tucker agit plus lâchement. Lorsqu'il était instituteur dans le Kentucky, il avait épousé une jeune fille douée de grandes qualités, qui fut une femme très dévouée et très digne. Il devint avocat en Californie, et gagna rapidement une grande fortune. Mais, ayant échoué dans ses entreprises, il abandonna sa femme, sans même l'informer de sa ruine. Toutes les tentatives entreprises pour retrouver sa trace restèrent sans succès. Obligé de modifier les plans qu'il avait faits pour assurer sa fuite, il se noya dans une lagune marécageuse, à une faible distance de l'habitation où sa femme s'était retirée. Quand des travaux de drainage eurent desséché la lagune et que tous les corbeaux de la région eurent continué l'œuvre commencée par les hommes, il ne resta à la surface du sol que quelques ossements blanchâtres, ceux de Spencer Tucker.

James Bodine, aventurier poursuivi par le Comité de Vigilance de San-Francisco, trouve un refuge sûr dans un grand immeuble de la ville, grâce à la générosité du veilleur de nuit Roberts, à la discrétion du journaliste Breeze, qui garde le silence en parfait homme d'honneur, grâce surtout au dévouement absolu de sa femme, qui ne recule devant aucun sacrifice pour le sauver. Quand James Bodine, sa femme et leurs enfants eurent quitté l'immeuble, Mr. Breeze, rencontrant le veilleur de nuit, lui demanda si Bodine était

bien parti ; Roberts répondit que le scélérat s'en était allé, mais avec une autre femme. Quant à Mrs. Bodine et à ses enfants, Abe Schuckater (l'ami fidèle de l'indigne Bodine), avait vendu sa maisonnette de Petaluma pour payer leur traversée et leur permettre de rentrer dans les Etats de l'Atlantique.

Si les liens qui unissent le mari et la femme ont été aussi aisément et aussi souvent brisés, ceux qui rattachent le père à ses enfants n'ont pas été moins fragiles. Il y a bien, dans l'œuvre de Bret Harte, quelques pères qui comprennent leurs enfants et les aiment. Tel est Hiram Mc Kinstry, mi-fermier, mi-bûcheron, rude et fruste en apparence, ayant pourtant une certaine finesse sous son apparente grossièreté. Il sait nettement ce qu'il lui manque et voudrait donner à sa fille Cressy l'instruction et l'éducation dont il a été privé. Il est plein de tendresse et d'indulgence pour elle, et la comprend mieux que ne le fait sa mère.

Mais si on la jugeait uniquement d'après Bret Harte, la vie de famille californienne laisserait une impression décevante, car il a surtout été frappé par le caractère individualiste des Californiens. C'est ce qui fait que le duelliste Hamilton Brant, père de Clarence, ne manifeste guère son amour paternel qu'en éloignant son fils de lui. Se juger indigne d'exercer son rôle de père et placer son enfant dans un milieu où il pourra acquérir les qualités qu'on se sait incapable de développer en

lui, c'est assurément peu. Alexandre Morton, connu sous le nom de Sandy, ne s'occupe nullement de son enfant. Le docteur West fait de même, et laisse son fils Henry devenir une sorte de vagabond. Hays, tout en ayant l'excuse d'avoir été abandonné par sa femme, d'avoir vu sa fille aînée s'enfuir de la maison paternelle, se montre pourtant d'une dureté implacable envers ses autres enfants. Horncastle va plus loin encore, il se sert de son fils pour voler et lui donne pour compagnon habituel l'aventurier Van Loo. Pourtant, il existe, entre ce père dénaturé et son enfant, une véritable affection, qui rend plus tragique encore l'existence du malheureux petit Eddy. George Barker, l'associé de Stacy et de Demorest, éprouve, par contre, une grande tendresse pour son fils, mais c'est une exception. David Fairley, Henry Jallinger, Thomas Forsythe, Mirandy Johnson, Jones, Madison Clay, sont des pères fort médiocres qui ne comprennent pas leur devoir envers leurs filles. Wilkes est plus dur encore pour son fils, et le retour de l'enfant prodigue, auquel on ne pardonne pas, même quand il a sauvé la vie de son père, montre que l'amour paternel est bien mort dans l'âme du vieillard.

Si beaucoup de maris oubliaient leur femme, beaucoup de pères leurs enfants, d'autres hommes au contraire, vivaient seulement dans l'espoir de faire venir auprès d'eux ceux qu'ils avaient laissés dans

l'Est. Tel est le héros de l'*Idylle de Fort Point.* C'était un homme simple qui avait travaillé très dur dans les mines et avait envoyé à sa femme l'argent nécessaire pour payer son voyage et celui de ses enfants. Afin de ne pas manquer leur arrivée, il s'était rendu à San-Francisco un mois avant la date à laquelle le paquebot était attendu. Il allait tous les jours au bureau de la Compagnie de Navigation. Un mois s'écoula, mais le navire n'arriva pas ; un second mois se passa, puis deux, puis trois, puis une année. Le pauvre homme se rendit au sémaphore, se fit expliquer les signaux, et espéra encore pendant un an, mais toujours en vain ! Sa raison s'égara. Il continua d'aller s'asseoir sur les rochers pour attendre le navire qui devait les amener, « elle et les enfants ». Il fit cela pendant deux ans. Un jour, on le trouva mort sur la plage, le « visage tourné vers la mer lointaine ».

On pourrait croire que si un homme a besoin d'être encouragé et soutenu pour remplir ses devoirs envers sa femme et ses enfants, rien ne peut lui offrir un appui plus sûr que la religion. On penserait, dans tout pays et sans doute plus aux Etats-Unis qu'ailleurs, qu'un homme très pieux est un bon mari et un excellent père. Il est intéressant de noter que l'expérience de Bret Harte l'a conduit à une conclusion différente. Nous avons vu que l'intervention de Jack Hamlin avait été

nécessaire pour donner à Mr. Joshua Rylands une plus juste conception de ses devoirs ; or, Mr. Joshua Rylands avait « trouvé la grâce » à l'âge de seize ans et, après sa conversion, avait mené pendant des années une vie austère, presque monacale. Ayant épousé, pour la convertir, Nell Montgomery, la « perle du théâtre des Variétés », il agit maladroitement envers elle jusqu'au jour où Mr. Jack Hamlin, plus connaisseur du cœur féminin, lui donna d'utiles conseils. Hays doit aussi son étroitesse d'esprit, son intransigeance farouche à l'austérité inhumaine de sa religion. Le puritanisme de Madison Wayne est, en somme, la cause de tragédies multiples. S'il avait été plus humain, Safie qui l'aimait, l'eût accepté comme mari, au lieu d'épouser Alexandre Mc Gee qu'elle n'aimait pas. S'il eût été plus indulgent pour les fautes d'autrui, il ne se fût pas arrogé le droit de tuer l'amant de Mrs. Mc Gee, commettant, sans le savoir, un fratricide. Sa religion, intolérante et farouche ne touche pas les cœurs, et cet homme implacable, bien que profondément religieux, ne crée autour de lui qu'effroi et souffrance. Le Révérend Belcher est véritablement odieux. C'est lui qui tourmente le petit Johnny Sluysdael quand l'enfant délicat et maladif, se refuse, comme tant d'enfants, à manger ce qu'on lui donne. Il avait « la légèreté de touche d'un bœuf et une singulière inaptitude à comprendre les enfants. Plus tard quand le père de Johnny

fut mort, le Révérend Belcher épousa Mrs. Sluysdael, la ruina et s'enfuit. Et Johnnyboy (que le pasteur malhonnête avait appelé, avec une ironie dédaigneuse, Maître John Jacob Astor Sluysdael) abandonna à sa mère les modestes rentes que lui avait laissées son père, et se mit à travailler comme s'il avait toujours été pauvre. Le Révérend Staples, qui persécute le petit Johnny Medliker jusque sur son lit de mort, est un personnage tout aussi odieux. Le Révérend Peasley qui accueille Mr. Twing, le nouvel instituteur adjoint de l'école de Pine Clearing avec un « froid sourire chrétien », n'a que l'apparence de la charité chrétienne. Le Révérend Winslow Winn, pasteur anabaptiste, qui approuve la conduite déloyale de sa fille, boit avec les mineurs et jure à l'occasion, n'a ni sincérité, ni piété. Le Révérend Windybrook est, lui aussi, fourbe et dur, le Révérend Silas Braggley, appartient également, à une catégorie inférieure de l'humanité. Le Révérend Joshua Mc Snagley n'est qu'un vulgaire hypocrite.

Gidéon Deane, jeune pasteur méthodiste qui fait le bien sans prononcer des sermons gonflés de vaine éloquence, et se marie pour arracher à la misère la veuve du pasteur Hiler, vieillie avant l'âge, apathique et morne, incapable d'élever ses enfants, est évidemment une exception. Mais il est peu vivant, et son sacrifice, fait sans enthousiasme et sans amour, est plutôt un acte de mort qu'un acte de vie.

En somme, les pasteurs californiens étaient souvent inférieurs à leur tâche. Il faut reconnaître, comme le dit W. M. Fisher, dans *Les Californiens*, que cette tâche était très ingrate et très difficile, ainsi que le prouve une anecdote significative. « Mr. Small, ne croyez-vous pas à la toute-puissance de la divine Providence de Dieu ? — Quel Dieu ? — Il n'y a qu'un Dieu. — Je ne comprends pas cela, M. le pasteur. Sur cette côte du Pacifique, les dieux sont nombreux : dieux chinois, dieux mormons, dieux indiens, Dieu chrétien, et « la banque de Californie ! »

Si tant de pasteurs ignoraient aussi complètement leurs devoirs dans ces communautés naissantes de la Californie, un certain nombre d'hommes qu'on a l'habitude de considérer également respectables à cause de leur profession, ne l'étaient pas davantage. Le Dr. West, par exemple, est non seulement un père indigne, mais il entreprend, sans aucun scrupule, des spéculations peu honnêtes. Telle n'est pas d'ailleurs l'opinion générale que nous gardons des médecins californiens, après avoir lu l'œuvre de Bret Harte. Le Dr. Duchesne les personnifie. Nous le voyons au chevet des malades et des mourants, dans un grand nombre de camps miniers et de petites villes. A son habileté de médecin, à son courage, il joint les qualités d'un homme instruit, loyal, délicat, sincère. Indulgent et pitoyable aux misères humaines, il sait rappeler à l'occasion que les

devoirs envers une créature malheureuse sont, quelles que soient ses fautes, au-dessus des conventions sociales. Il répond bien au type de médecins qui, vers 1850, allaient de camp en camp soigner les malades et les réconforter. Le juge Peyton, le juge Beeswinger, le sénateur Boompointer, qui représentent l'élément politique et la magistrature, sont des personnages plus conventionnels, qui ne font que passer en Californie, sans devenir vraiment californiens. Les journalistes John Milton, Harkutt, Breeze et l'éditeur de la revue Excelsior, évoquent d'une façon sympathique, mais un peu effacée, les représentants de la littérature et de la presse californienne de la première heure.

Les camps, nous l'avons vu, bâtirent des écoles en même temps que des églises. Un grand nombre d'instituteurs venus en Californie renoncèrent à leur profession et se firent mineurs ou embrassèrent une autre carrière. Parfois, d'ailleurs, le camp n'ayant pas réussi, les habitants partaient et le maître se trouvait dans une école déserte. Isolés et mal à l'aise, comme Bret Harte avait dû l'être, parmi une population peu convaincue de l'utilité des études, même élémentaires, les instituteurs californiens étaient généralement sérieux ; ils avaient le sens de leur responsabilité, mais ils ne savaient pas s'imposer. Retenus par le sentiment d'un devoir sans grand attrait pour eux, ils lui ont parfois sacrifié leur bonheur personnel. Tel Jack Ford qui n'ose

pas s'enfuir avec Cressy qu'il aime et qui la perd, par scrupule et par faiblesse. Mr. Gray a plus de caractère et plus de bonheur aussi. S'étant occupé paternellement de M'liss, il gagne l'amour de Mrs. Smith et l'épousera. Charles Twing lui, eut une aventure plus extraordinaire. Ce saltimbanque, cet acteur des Variétés, ce clown qui réussit brillamment à maintenir l'ordre dans une école fréquentée par des élèves particulièrement indisciplinés, sut se faire aimer de Mrs. Martin, la directrice de l'école, qui lui pardonna aisément son innocente tromperie.

Nous avons eu l'occasion de parler du courage de Jeff Briggs, facteur des Messageries. C'était une profession dangereuse que celle-là. Bret Harte le savait par expérience. Les agents de la Compagnie Wells Fargo se firent remarquer par leur honnêteté, leur bravoure à défendre, au péril même de leur vie, les valeurs qui leur avaient été confiées, tel Edward Brice qui, après quelques aventures romanesques épousa la nièce d'un voleur de grands chemins, Snapshot Harry.

Poursuivant l'étude de la société californienne d'après Bret Harte, nous trouvons un grand nombre de faibles, de malchanceux, victimes de la lutte pour la vie ; ce sont les sacrifiés du sort. Le malheureux Silsbee tué dans les plaines par les Indiens, Masters qui abandonne son tunnel sur le point de trouver un filon d'or. Flynn frappé d'apoplexie après avoir découvert un gisement

fort riche, Smith, le père de M'liss assassiné par un autre mineur, appartiennent à la foule nombreuse de ceux qui, venus en Californie pour y chercher la richesse et le bonheur, n'y trouvèrent que misère et douleur. Parmi ces victimes d'un sort malchanceux, l'une des plus touchantes est Joseph Corbin. Dans une violente querelle avec son associé Jeffcourt, — querelle dont ce dernier était vraiment responsable, — il l'avait tué. Jeffcourt était un vaurien, qui avait toujours vécu aux dépens de Corbin et l'avait ruiné. Pourtant, Corbin accablé de remords voulut remplir, envers la mère de Jeffcourt les devoirs que son fils avait toujours négligés. Mrs. Jeffcourt, très avare, ayant deviné que Corbin avait tué son fils, exigea de lui des sommes de plus en plus considérables. Corbin se sacrifia et, ayant voué sa vie à l'expiation de son crime, il donna tout ce qu'il put donner. Il accompagna le corps de Jeffcourt dans le Kentucky, alors que la famille du défunt ne se souciait guère de lui faire de belles funérailles. Corbin en paya les frais. Elles furent imposantes, l'église baptiste était comble. Le Colonel Starbottle prononça un discours, glorifiant Pineville, l'un des centres de l'intelligence du Sud, de l'indépendance du Sud, berceau de la chevalerie méridionale, de la beauté méridionale, ville natale du malheureux décédé, qui avait été un fils adoptif de la Porte d'Or, en quête de la Toison d'Or, un compagnon

de Jason. Dans une péroraison éloquente, il glorifia l'opposition du Sud, uni contre le Nord usurpateur. Joseph Corbin s'engagea dans l'armée du Sud, à la demande de Julia Jeffcourt, sœur de Tom. Il prit la place de l'homme qu'il avait tué. Après un an de guerre, dans ce lieu, désolé par le passage des armées, Julia Jeffcourt délia Joseph Corbin de son engagement. Au même moment, une patrouille tira sur elle et elle tcmba morte. Désespéré d'avoir perdu celle qu'il aimait, Corbin se perça le cœur de sa baïonnette.

Les villes californiennes et les camps comptaient leurs parasites, aventuriers, voleurs, criminels. George Fenvock et James Flanigan exploitèrent sous le nom de Saints des Foothills le camp de Rough-and-Ready ; l'Oncle Billy causa la mort des bannis de Poker Flat en volant leurs mules ; Stephen Forsyth, le frère de la Châtelaine de Burnt Ridge, était un voleur et presque un assassin ; Godfrey Chivers, James Dodd étaient les chefs d'une bande de voleurs de grands chemins, qui attaquaient les diligences et, à l'occasion, tuaient les voyageurs ; Silsbee, comme Red Pete, est un des voleurs de chevaux si nombreux alors en Californie ; Tappington Brooks n'est qu'un hypocrite de moralité inférieure; Van Loo incarne le type de l'aventurier homme du monde, instruit et distingué, qui emploie son intelligence à ruiner l'honnête Baker et tente de lui enlever sa femme.

Il y avait en Californie, comme partout, des originaux qui, ne s'accommodant pas des formes ordinaires de la vie, menaient une existence en marge de la société. Tel Boone Culpepper, misanthrope, qui s'était retiré avec sa famille dans la solitude de Deddlow Marsh. Son fils Jim, sa fille Maggie n'avaient jamais acquis les qualités nécessaires à ceux qui vivent dans le monde. Mis en contact avec ses semblables, Jim se laisse entraîner à mener une vie dissipée, qui le conduit presque au suicide. Abner Nott, propriétaire du paquebot Pontiac, converti en maison garnie, est un original très curieux. Ce fermier du Missouri, qui n'avait jamais vu de navire de sa vie, éprouve un orgueil immense à posséder le Pontiac. L'un de ses locataires, le Français, de Ferrières, qui représente, dit-on, un personnage authentique du San-Francisco d'alors, mais de nationalité anglaise, croyait avoir conservé son apparence d'homme du monde en portant des vêtements jadis élégants, mais d'une mode si antique qu'ils soulignaient seulement sa misère.

Enfin, nous trouvons chez Bret Harte quelques types que les Américains, en particulier Henry James, et surtout les étrangers, se sont plu à représenter, et qui ne sont, le plus souvent, que des caricatures. Tandis qu'un homme comme Bradley est, par sa distinction de langage et de manières, l'égal des nobles anglais chez lesquels il est reçu, « l'homme de Solano » et Sharpe sont

de nouveaux riches dénués d'éducation. Le premier, ex-berger de Solano (Californie) assistait un soir à l'Opéra de New-York avec des vêtements singulièrement bigarrés : il portait une redingote vert olive, une cravate jaune, un pantalon gris perle, un gilet bleu clair orné d'une énorme chaîne de montre. L'étiquette de son pardessus étalait aux regards curieux le numéro et la taille du vêtement. Arrivé à New-York avec sept cents dollars, il se fit recevoir dans les clubs les plus riches et gagna quarante mille dollars en jouant aux cartes.

Demander Sharpe, naguère pauvre forgeron californien, va en Europe après avoir fait fortune. Sa visite à Sir Robert Mainwaring est d'un comique irrésistible. Comme l'homme de Solano et la plupart des personnages de Bret Harte, il parle le dialecte californien, prononçant *Californy* au lieu de *California*. Il se présente avec un sac de voyage et un parapluie et se montre familier avec le valet de pied. Il propose à Sir Robert Mainwaring de donner sa fille, Eulalie Sharpe, en mariage au jeune Francis Mainwaring. Francis n'a pas sou qui vaille, Eulalie est millionnaire. Sir Robert apprécie un tel désintéressement, mais, exprimant un sentiment plus profond, et que Sharpe ne comprend pas, il ajoute : « Cher Mr. Sharpe, je ne puis permettre ce sacrifice. Il est trop grand ! »

IX

FEMMES ET FILLES DE PIONNIERS

Les femmes occupent, dans l'œuvre de Bret Harte, une place moins importante que les hommes. Il y a cependant très peu de ses contes dans lesquels elles ne jouent un rôle essentiel au développement de l'intrigue.

Aux héros chevaleresques et romanesques, si nombreux dans son œuvre, correspondent des héroïnes non moins chevaleresques, pleines d'audace et de courage, et capables de se dévouer de la façon la plus touchante à l'homme qu'elles aiment. Le type conventionnel de la femme et de la jeune fille ne se rencontre qu'exceptionnellement chez Bret Harte. Un certain nombre de femmes menaient, même dans les camps, une vie analogue à celle de leurs sœurs des plaines du centre ou de la Nouvelle-Angleterre, mais elles ne formaient évidemment qu'une petite minorité, car la vie californienne obligeait les femmes, comme les hommes, à s'adapter à des circonstances extraordinaires. Et, pour se faire une place, dans des conditions « hors de l'ordre commun », il faut avoir en soi des qualités que la banalité d'une vie ordinaire ne développe point.

Les femmes mariées présentées par Bret Harte se divisent en deux grandes catégories : celles qui aiment

leur mari et n'en sont pas aimées, celles qui sont aimées de leur mari et ne l'aiment pas. Nous avons déjà cité le nom de Mrs. Bodine qui, ayant épousé un aventurier, s'impose tous les sacrifices pour le sauver et qui, après avoir réussi à le faire, est lâchement abandonnée avec ses enfants ; ceux de Mrs. Smith et de Mrs. Cutler, trompées et ruinées par le même homme, mari de la première, et fiancé de la seconde ; celui de Mrs. Horncastle, délaissée par son mari, l'indigne Steptoe. C'est une femme du monde, belle, bonne, courageuse, qui trouve du moins le bonheur en épousant George Barker, dont elle a sauvé le fils, abandonné par sa propre mère.

Mrs. Tucker, la Pénélope des plaines, eut une vie non moins décevante. Née dans le Kentucky, dans la région des Herbes Bleues, elle avait devant elle le brillant avenir d'une jeune fille de l'Amérique du Centre-Sud. « Un piano dans une maison aux murailles nues, le dernier modèle de faucheuse-moissonneuse brevetée, dans la prairie sans limites, une robe de soie balayant le plancher rugueux d'une maison non peinte étaient déjà un avant-goût de ces avantages. Belle, elle l'était ; mais le pouvoir de cette beauté était limité, car elle le partageait avec ses voisines. Il y avait, à côté des siens, de petits pieds fins et cambrés, qui foulaient, avec la même grâce et la même dignité, les planchers non recouverts de tapis des cabanes de tronc d'arbres, des yeux

brillants, très ouverts, également capables de regarder en face des princes et des potentats, comme quelques-uns le firent plus tard. Finalement, elle avait épousé le mâle de son espèce, un jeune étranger qui, en tant qu'instituteur dans la ville la plus proche, avait utilisé, dans le rayon de l'activité locale, un maigre capital d'instruction. Obéissant à la loi non écrite de leur destinée, quand le mariage eut été célébré, les portes de la maison familiale s'ouvrirent joyeusement, et la femme et le mari partirent sans regrets, sans mélancolie, chercher l'inconnu d'une vie « plus brillante ». Avec leur départ pour la Californie, le nid familial des prairies de Blue Grass ne connut plus Mr. et Mrs. Spencer Tucker.

Ils accueilirent avec la même gaieté les privations et les afflux de leur nouvelle condition. En trois ans, l'instituteur devint avocat et capitaliste, la jeune épouse de Blue Grass faisant face aux transformations de leur condition avec une grâce et une aisance toutes particulières. Elle adoucit la rapidité de la richesse subite, mitigea les austérités de la puissance nouvellement acquise, et rendit pittoresques les incongruités les plus criardes »[1].

Un jour qu'elle le croyait à Sacramento, elle apprit, par un ami, la ruine de son mari, ses spéculations peu honnêtes, sa banqueroute et sa fuite. Elle devait partir,

---

1. *A Blue Grass Penelope*, v. 4, p. 126.

quitter tout de suite une maison qui ne lui appartenait plus. Elle accepta ce coup du destin sans frémir, désirant rejoindre le fugitif au plus vite pour le réconforter. « Elle ne maudit pas la destinée, elle ne pleura pas ; peu de vraies femmes le font dans l'excès du malheur, ou quand il reste encore quelque chose à faire... Pour une vie comme la sienne, ce n'était qu'un accident, c'était simplement tourner la page du livre sans fin de la jeunesse, c'était la rupture de ce qui, elle l'avait senti, était devenu de la monotonie.... Elle voulait dire cela à son mari, non seulement pour le réconforter, pauvre ami, mais pour qu'ils pussent arriver à une meilleure compréhension de la vie à l'avenir »[1].

Elle jeta un dernier regard sur la maison qu'elle allait quitter sans regrets ;.... elle descendit l'escalier, s'arrêta à la porte du salon, y entra, monta sur une chaise, baisa le portrait de son mari, et partit. Le vent et la pluie faisaient rage dans la nuit, mais elle était courageuse. Elle sauta dans une petite voiture traînée par un cheval fougueux. Elle savait conduire, elle dompta l'animal, et arriva au « ranch » où elle allait vivre et attendre son mari. Deux jours après son arrivée, elle se réveilla pendant la nuit, crut entendre un cri, puis son nom prononcé par une voix qui lui était très familière. Elle se leva, regarda par la fenêtre, mais ne vit que la

1. *Ibid.*, p. 136.

mer, se remit au lit et se rendormit.Elle ne sut jamais que celui qui l'avait appelée était bien son mari. Il était tombé dans un marais qu'il essayait de traverser, ignorant lui aussi, qu'elle était là, tout près. Pénélope attendit celui qui ne revint jamais, et qu'elle aimait toujours. Enfin, elle apprit tout le malheur de sa vie, elle sut qu'il était parti avec une autre femme, que le ranch où elle vivait n'était plus à elle, et qu'elle n'avait pu y demeurer que grâce à la générosité du Capitaine Poindexter. Pour la première fois, elle comprit ce que c'était que l'horreur et le désespoir. Elle se tordit les mains dans sa détresse et retira lentement de son doigt l'alliance d'or qu'elle portait.

Deux jours plus tard, elle partit pour rentrer dans sa maison du Kentucky où elle allait se mettre au travail, espérant gagner assez pour s'acquitter des obligations qu'elle avait contractées envers celui dont la bonté anonyme l'avait sauvée. « Elle ne pouvait pas le remercier de ce que sa générosité habituelle le poussait à faire pour toute femme, mais elle pouvait lui pardonner de s'être trompé en croyant qu'elle était pareille à toute autre femme »... La Guerre Civile éclata.... les hommes de tous les rangs et de toutes les conditions furent appelés à prendre part à la bataille d'où dépendait la vie d'une nation. Poindexter se trouva un jour grièvement blessé à la porte d'une ferme de Blue Grass » et la femme qui le recueillit et le soigna... lui dit timidement, en laissant

sa main dans la sienne : « Je vous avais dit que je vivrais pour m'acquitter envers vous ».

Une autre physionomie féminine très touchante est celle de Parthénia, femme d'Ingomar. L'auteur se trouva un soir dans le hameau de Wingdam, à « l'Hôtel de la Tempérance, qu'on eût pu appeler, aussi justement, Hôtel de l'Abstinence totale, à cause du manque absolu de tout ce qui pouvait enivrer. L'hôtelier-aubergiste, car l'Hôtel de la Tempérance n'était qu'une immense baraque, était un magnifique spécimen de l'espèce animale. Une femme délicate ouvrit la porte et l'appela d'un ton épuisé... » L'auteur se rappela ces paroles : « Deux âmes, mais une seule pensée, deux cœurs qui battent à l'unisson ». C'étaient Ingomar et Parthénia, sa femme. Ingomar raconta à son hôte comment il avait tué un ours terrible dont la peau était là sur son lit, comment il avait tué quelques daims dont les peaux joliment brodées par Parthénia lui faisaient un vêtement, comment il avait tué plusieurs Indiens, et avait même failli être scalpé. Il conduisit son hôte jusqu'à sa chambre, la seule de l'hôtel. Ne pouvant dormir dans cette espèce de galetas balayé par le vent, le voyageur se leva et descendit dans la grande salle. Il s'approcha de la cheminée près de laquelle était assise Parthénia, un enfant malade sur les genoux. Elle dit qu'elle ne se couchait pas le mercredi avant l'arrivée du courrier. Elle était fatiguée, mais Abner, son mari, lui avait promis

plus d'aide au printemps, si les affaires prospéraient. « Elle était mariée depuis neuf ans. Elle avait perdu une petite fille et un petit garçon. Trois enfants vivants. Lui était de l'Illinois. Elle était de Boston. Elle avait fait ses études à l'école supérieure de jeunes filles de Boston (géométrie — algèbre — un peu de latin et de grec). Mère et père morts. Allée dans l'Illinois pour enseigner. Elle l'avait aimé — lui — mariage d'amour « deux âmes », etc., etc. S'était mariée et avait émigré vers le Kansas ; puis, à travers les plaines, vers la Californie. Toujours aux confins de la civilisation. Il aimait cela. » « Elle aurait parfois souhaité de retourner chez elle. Elle le voudrait pour les enfants. Désirait leur donner de l'instruction. Leur avait enseigné elle-même quelques petites choses, mais ne pouvait faire beaucoup à cause de son autre travail. Espérait que le petit garçon serait comme son père, fort et vigoureux. Elle craignait beaucoup que la petite fille ne lui ressemblât davantage. Elle avait souvent pensé qu'elle n'était pas faite pour être femme de pionnier.

— Pourquoi ? »

— « Oh ! elle n'était pas assez forte, et elle avait vu quelques femmes de ses amis du Kansas qui pouvaient travailler davantage, mais elle ne se plaignait jamais, il était si bon » (« deux âmes »,... etc.)[1].

1. *A Night at Wingdam*, v. 1, p. 378.

Elle continua à raconter sa vie, comment elle s'était faite peu à peu à l'existence qu'elle avait menée depuis son mariage, comment ils avaient traversé les plaines. « Elle s'était aperçue que son petit garçon faiblissait. Son mari ne le voyait pas ; puis il était préoccupé par les bestiaux. Elle marchait un soir à côté de leur roulotte, regardant le ciel de l'Ouest, quand elle entendit une petite voix qui disait « Mère ». L'enfant dormait. Elle entendit le même appel et vit que l'enfant dormait toujours. Une troisième fois, elle entendit encore la même petite voix et vit une grande étoile brillante qui se séparait de ses sœurs du ciel et mourait. Elle savait ce qui était arrivé ; elle s'était précipitée dans la roulotte, pour voir la petite figure blême de son enfant mort.

Ingomar la protégeait ; elle n'avait jamais peur près de lui, mais une fois elle avait été terrifiée. Ingomar avait bu quelques verres de liqueur avec des clients, et était tombé sur son lit, dans un état de stupeur, qui prouvait que la liqueur renfermait quelque soporifique. Tandis qu'elle était là, tout près de lui, elle vit qu'on essayait d'ouvrir la porte. Elle frémit, la porte s'entr'ouvrit et une main se glissa dans la chambre. Prompte comme l'éclair, elle avait cloué cette main avec ses ciseaux, mais la pointe s'était cassée et un homme s'était enfui, en jurant. Elle n'avait jamais dit cela à son mari, de peur qu'il ne tuât quelqu'un ; mais un jour qu'un étranger se trouvait là et qu'elle lui servait son

café, elle vit, sur le dessus de sa main, une singulière cicatrice triangulaire. Elle continuait de parler, le vent continuait de souffler et Ingomar de ronfler... La diligence arriva et Parthénia alla réveiller son mari. »

Une autre jeune femme, très courageuse elle aussi, est Mrs. Baker, receveuse des Postes de Laurel Run, Mrs. Baker était jeune, jolie, comblée d'égards et d'attentions par les mineurs de la commune. C'était elle qui avait dit à son mari d'aller au secours de ses hommes, qu'elle l'attendrait là. John Baker était parti, avait sauvé ses ouvriers, mais avait été enseveli et la mine était son tombeau. Seule femme dans ce camp, qui comptait quarante hommes, la veuve de John Baker était profondément respectée ; même ceux « qui ne s'étaient pas fait scrupule de faire la cour à Betsy Baker, pendant la vie de John Baker, renoncèrent à toute suggestion de familiarité envers la femme qui avait dit qu'elle l'attendrait là ». C'était pour elle qu'on avait créé le bureau de poste de Laurel Run, à la construction duquel tous les hommes avaient travaillé. « La dévotion aveugle de Laurel Run alla plus loin. » Pour convaincre le Gouvernement de la nécessité d'un bureau de poste, une foule d'extravagances furent commises, les mineurs achetaient des timbres par centaines, ils achetaient les plus chers ; « les lettres qui partaient étaient suraffranchies, dans des proportions outrageantes »... « Les timbres furent adoptés comme monnaie

courante à Laurel Run ; ils servaient à décorer les miroirs, les murs des cabanes. Tout le monde écrivait des lettres » ; certains allaient au bureau de poste voisin déposer celles qu'ils s'adressaient à eux-mêmes à Laurel Run[1].

Cet enthousiasme — conforme à celui que les mineurs éprouvèrent pour les premières femmes de pionniers — explique pourquoi, un jour, en ouvrant le sac de dépêches, Mrs. Baker y trouva un flacon de parfum et, dans une enveloppe du bureau de poste de Burnt Ridge, une broche en or et des billets de cirque. Des dix-sept lettres arrivées à Laurel Run, cinq lui étaient adressées, et la proportion était faible ce jour-là. Elle ouvrit une lettre qui venait de l'Administration des Postes et concernait la perte de lettres chargées. Elle se souvint d'avoir demandé à ce sujet des renseignements à son admirateur du bureau de poste de Hickory Hill, mais il n'avait pas répondu ; pourtant c'était un ami de John, un loyal pionnier !

Elle en était là de ses réflexions, quand un étranger entra. Elle voulait le prier de sortir, mais il se nomma, Harry Home, agent du bureau de San-Francisco. Il lui demanda la dernière communication qu'il lui avait adressée. Elle répondit qu'elle l'avait envoyée à son collègue Mr. Green, de Hickory Hill. Elle avait coutume de

1. *The Postmistress of Laurel Run*, v. 8, p. 192.

s'adresser à lui pour ne pas se donner la peine de déchiffrer elle-même le sens des communications de service. Mr. Home lui dit alors que Green était soupçonné d'avoir ouvert des plis chargés, et que, sans s'en douter, elle lui avait fait connaître les charges qui pesaient sur lui. Il ajouta qu'il recevrait le courrier ce soir-là pour voir si une lettre chargée serait de nouveau interceptée. Elle avait son après-midi libre. Restée seule, elle se répéta avec émotion : « Stanton Green — un voleur ! Stanton Green, l'un des « camarades » que John avait aidés à sortir du tunnel qui s'écroulait ! Stanton Green, dont la vieille mère lui écrivait toujours, des Etats lointains, à Laurel Run, Stanton Green serait dans quelques heures un homme couvert de honte et perdu de réputation pour jamais ! Elle se rappela les cadeaux qu'il lui avait faits... » Qu'auraient dit les camarades ? Qu'aurait dit John ? Ah ! qu'est-ce que John aurait *fait ?* »[1]. Pâle comme le jour où elle avait quitté son mari devant le tunnel, elle mit son chapeau, sa cape, ouvrit un petit coffre-fort de fer, en retira tout ce qu'il contenait d'or et d'argent, prit toutes ses feuilles de timbres, jusqu'à la dernière et s'éloigna rapidement »[2]. A Burnt-Ridge, elle s'arrêta, pour prendre le cheval de Simon. Le sentier était difficile, dangereux, mais elle gagnait du temps à le

1. *The Postmistress of Laurel Run*, v. 8, p. 199.
2. *Ibid.*, p. 199.

suivre. « Eclair-Bleu » allait à bride abattue. Enfin, la jeune femme arriva à Hickory Hill et vit que la diligence était devant le bureau de poste. Elle y entra tout essoufflée, mit Green au courant de tout, lui demanda où était le paquet. Il essaya de rire, mais voyant qu'elle connaissait les charges qui pesaient sur lui, il lui montra le pli ouvert sur son bureau. Elle lui demanda combien il avait pris. Cent dollars, répondit-il. Elle sortit l'argent qu'elle avait apporté, et mit cent dollars dans l'enveloppe. Elle ouvrit légèrement un ou deux autres paquets, en piétina un troisième, pour faire croire que tout le contenu du sac avait souffert dans le voyage. Elle pria le facteur de la diligence de faire tomber le sac plusieurs fois pendant le trajet. Green se jeta à ses pieds, avoua qu'il avait été malhonnête pour « faire bonne mine » à ses yeux, pour se rendre digne d'elle, pour devenir riche, pouvoir lui offrir un chez elle, et l'emmener loin de Laurel Run. Tout cela était pour l'amour d'elle. Elle se sentit outragée et montra son mépris. Green lui demanda alors pourquoi elle était venue, si ce n'était pas pour lui. « Pourquoi suis-je venue ? dit Mrs Baker, n'ayant plus une goutte de sang dans les veines de ses joues ni de ses lèvres tremblantes. Pourquoi suis-je venue ici ? Eh bien ! je suis venue pour John Baker ! pour John Baker qui se mit entre vous et la mort à Burnt Ridge, comme je me mets entre vous et la damnation à Laurel Run, Mr. Green ! Oui, pour John Baker

enseveli sous la moitié de Burnt Ridge, mais qui est plus pour moi aujourd'hui qu'aucun homme vivant... Pourquoi suis-je venue ? Je suis venue ici comme la femme vivante de John Baker pour accomplir l'œuvre de John Baker mort. Oui, c'est peut-être un travail malpropre cette fois-ci, Mr. Green ! Mais c'est son travail et il est précieux pour lui, tout simplement! C'est pourquoi je suis venue ici, c'est pourquoi je vis, c'est pourquoi j'attends, pour être toujours à la hauteur de son caractère et de sa tâche ! Oui, moi Betsy Baker ». Elle marchait fièvreusement. Elle jeta sa bourse de chamois sur le bureau. « Stanton Green, montrez-vous un homme! Relevez-vous de cela et refaites votre vie. Prenez ce qu'il faut dans cette bourse pour payer ce que vous devez au gouvernement, envoyez votre démission, et gardez le reste pour commencer ailleurs l'existence d'un honnête homme. Mais, quittez Hickory Hill avant cette heure-ci demain ! »[1].

Elle partit et arriva à Laurel Run au moment où la diligence gravissait la pente de la colline. Le sac était tombé maintes fois sur la route. Mrs. Baker était auprès de Mr. Home, pâle et respirant à peine. Le contenu du sac était dans le plus grand désordre ; Mrs. Baker poussa un léger soupir. Home prit le paquet, compta les pièces et dit gravement :-« C'est bien Mrs. Baker. Il est

1. *Ibid.*, p. 208.

sauvé cette fois ». Il ajouta négligemment : « Il est parti, n'est-ce pas, Mrs. Baker ? » Elle répondit qu'elle ne savait pas pourquoi il serait parti. « Eh bien, dit Mr. Home, posant doucement sa main sur l'épaule de la jeune veuve — eh bien ! vous voyez, l'idée aurait pu venir à ses amis que les pièces avaient été marquées ! » C'est, sans aucun doute, la raison pour laquelle il suivra leur conseil et partira. Mais, comme je l'ai déjà dit, Mrs. Baker, vous avez raison ; quoi qu'il arrive, le gouvernement est pour vous ! »[1].

Si la plupart des veuves présentées par Bret Harte ont cherché le bonheur dans un second mariage, Mrs. Baker, par sa religion de fidélité à la mémoire de son mari, est le type idéal de la veuve américaine. Pleurer ses morts et se retirer dans la solitude est infiniment respectable, mais, vivre dans le monde comme ils auraient voulu y vivre eux-mêmes est plus conforme à la doctrine morale de ceux qui croient que vivre, c'est essentiellement agir.

Entrons dans une autre galerie de portraits, celle des femmes infidèles. Elles sont nombreuses, et coupables à des degrés divers. Mrs. Hale, tandis que son mari poursuit les bandits qui ont dévalisé la diligence, flirte avec l'un d'eux, ignorant d'ailleurs sa véritable identité. Mrs. Bradley, qui n'a jamais apprécié la beauté des sier-

1. *Ibid.*, p. 205.

ras, a voulu se rendre en Europe dès que la fortune de son mari lui permit d'y mener la vie fastueuse des désœuvrés du monde entier. Injuste pour son mari, elle le repousse, afin de vivre librement dans le monde où l'on s'amuse. Mrs. Mulrady, elle, a quitté son mari dès qu'il devint millionnaire, et est partie pour l'Europe avec sa fille Mamy. Elle mène une vie somptueuse ; les journaux parlent de ses triomphes et de ceux de sa fille. Lui, est seul à Rough-and-Ready, et n'a pour compagnon d'infortune que le malheureux Slinn, également abandonné des siens. Mrs. Bunker, Mrs. Beasley et Mrs. Blanford se lancent dans des aventures romanesques qui ont un caractère commun, mais un dénouement différent. Pendant l'absence de son mari, Mrs. Bunker reçoit dans sa petite maison, située au nord de Golden Gate, la visite d'un étranger qui, rejoint bientôt par des amis, gagne une embarcation et s'éloigne après lui avoir offert une bague. Mrs. Bunker ne dit rien à son mari, mais elle apprend de lui que le réfugié, Marion, était l'un des chefs du parti de la Sécession. S'attachant davantage, et par imagination, à son héros proscrit, Mrs. Bunker joue, sans le savoir, le rôle de messagère d'amour entre Marion et Mrs. Fairfax, ardemment dévouée à la cause du Sud. Le jour où elle l'apprend, elle laisse éclater sa colère, sa déception et sa rancune. Elle remet à Mrs. Fairfax la bague qu'elle gardait précieusement. Ignorant tout, le Capitaine Bunker emmène

Mrs. Fairfax à Mazatlan, où elle rejoint Marion ; elle lui offre en souvenir la bague qu'elle avait reçue de Mrs. Bunker. Le Capitaine Bunker la montra à sa femme à son retour. Quand elle vit cette bague qu'elle avait gardée, elle, pendant longtemps, comme une relique, elle la saisit avec violence et la jeta dans la mer, faisant croire à son mari qu'elle était jalouse. Et, « l'honnête capitaine Bunker se sentit l'homme le plus heureux du monde ».

Mrs. Beasley donne un jour asile à un acrobate, poursuivi pour avoir commis un crime, et vers lequel elle se sent très vivement attirée. Le shérif qui cherchait les traces du coupable s'arrêta chez Ira Beasley. Pendant la nuit, voyant que sa femme sortait, enveloppée d'un manteau et que le shérif se dirigeait vers le puits, Beasley, s'imaginant qu'ils allaient se rejoindre, tira, et le shérif tomba raide mort. Mrs. Beasley disparut cette nuit même. L'acrobate fut arrêté, jugé, soupçonné d'avoir tué le shérif. Beasley se dénonça et expliqua son crime par sa jalousie. On lui demanda où était sa femme, il répondit qu'elle était partie, « parce qu'elle n'avait pas voulu déposer contre lui. » Il fut acquitté et l'acrobate aussi. Un après-midi, une femme à l'air hagard, épuisé, descendit d'un chariot, devant la maison de Beasley, c'était Sue qui rentrait. On dit qu'ils furent heureux. Mais Mrs. Beasley se garda de détromper son mari au sujet du sacrifice héroïque qu'elle aurait fait

en disparaissant pour ne pas témoigner contre lui et elle lui pardonna son crime inutile.

Mrs. Blanford a été élevée dans une famille puritaine de la Nouvelle-Angleterre, mais la religion n'a pas changé son âme. Elle affecte une très grande austérité, refuse de recevoir les amis de son mari, mais accepte, dans le train et à l'église, les rendez-vous d'un homme qu'elle ne connaît même pas. C'était Dick Demorest, un ami de son mari. Découvrant son malheur, Edward Blanford quitte North-Liberty. Tout le monde le croit mort. Joan Blanford épouse Demorest, se rend avec lui en Californie, le trompe comme elle avait trompé son premier mari, et revient à North-Liberty, où elle reprend sa place habituelle à l'église.

Mrs. Skaggs a rendu plus malheureux encore les quatre hommes qu'elle a épousés. Elle appartient, comme Annie Hawkins et Sadie Collinson, à cette catégorie de femmes profondément égoïstes qui manquent de cœur et de sens moral, et ne font pas autre chose que d'obéir à leurs instincts.

Celles qui ne rompent pas tout de suite avec leur mari et le trompent avant de songer à s'enfuir avec un amant, sont plus intéressantes au point de vue psychologique. Kitty Carter, qui servait à table dans le petit hôtel de son père, épouse George Barker, quand celui-ci a fait fortune. Elle n'apprécie ni les qualités de son mari, ni le luxe qu'il lui offre, et ne témoigne

guère d'affection à son enfant. Flattée par l'amour de Van Loo, véritable aventurier qui a ruiné les associés de son mari. Kitty est sur le point d'abandonner définitivement Barker, quand un incendie éclate dans l'hôtel où elle se trouvait en villégiature. Au lieu de se précipiter pour sauver son enfant, elle va chercher ses diamants et meurt brûlée vive. C'est Mrs. Horncastle qui, malgré le danger, va au secours du petit Stacy et le ramène vivant.

Safie Mc Gee est l'héroïne de la tragédie dont nous avons parlé, en étudiant le caractère d'Alexandre Mc Gee, son mari, et celui de Madison Wayne. Croyant que Safie aimait Madison, Alexandre Mc Gee est parti, et Madison a commis un fratricide, sans le savoir. Mrs. Mc Gee est, sans aucun doute, frivole, légère, coupable. Mais elle a été aussi victime des circonstances. Madison Wayne l'a aimée, elle l'a aimé en retour, comme elle le lui dit, quand elle le rencontre, après avoir épousé Alexandre Mc Gee. Lorsqu'elle lui reproche de ne pas lui parler, de ne pas sembler la reconnaître, il répond « mais vous êtes mariée, vous avez un mari ». « Vous pensez que cela change une femme » dit-elle en riant.... « Vous avez peur de son fusil... » « Vous savez que je me soucie peu des armes charnelles », dit-il tranquillement. Elle le savait, mais c'est le privilège de ce sexe d'inventer des faits et de les abandonner ensuite gracieu-

sement comme s'ils étaient seulement des arguments. « Alors pourquoi vous éloignez-vous de moi ?... » « Parce que vous êtes mariée », dit-il lentement... » « C'est cela. Vous êtes furieux parce que je me suis mariée. Vous êtes furieux, parce que je n'ai pas voulu vous épouser, vous et votre église... chanter des hymnes avec vous, et devenir « Sœur » Wayne. Vous vouliez que je renonce aux bals et aux promenades en voiture le dimanche — et vous êtes furieux parce que je ne l'ai pas fait. Oui, furieux, furieux comme un enfant, M. Maddy Wayne, malgré toute votre résignation « chrétienne »... — « Vous m'avez préféré Mc Gee, dit-il d'un air farouche. « Je ne vous blâme pas. » — Qui dit que je l'ai préféré ? » répliqua-t-elle aussitôt... » Alors, avec prompt abandon féminin, elle ajouta, d'un rire léger : « C'est exactement la même chose d'être gardée par un fusil ou une église presbytérienne, mais... » — « Mais quoi ? », dit vivement Madison. — « Mais il y a des hommes qui courraient le risque d'être tué pour une femme, et qui ne pourraient pas supporter la faribole de marmoter des psaumes »[1].

En faisant allusion au fusil de son mari, Mrs. Mc Gee n'exagérait rien. Alexandre Mc Gee avait dit, en effet, à Madison Wayne, la première fois

1. *The Bell Ringer of Angels*, v. 8, p. 234.

qu'il lui avait parlé : « Quand je me suis marié et que j'ai amené ma femme ici, connaissant ce camp, je lui ai dit : pas de flirt, pas de bêtises, pas de promenades amoureuses ici, ma petite. Vous êtes jeune et ne connaissez pas la façon d'agir des hommes. Le premier que je vois vous parler, je le tue. Vous n'avez pas besoin d'avoir peur des accidents, ma petite. Je peux tirèr en tournant autour de vous, sous votre bras, par-dessous votre épaule, par-dessus votre tête ou entre vos doigts, ma petite, et ne toucher ni à votre peau, ni à une frange, ni à un volant. Mais je ne le manquerai pas. » C'était Madison Wayne qui devait exécuter la sentence de mort proférée par Alexandre Mc Gee.

Mrs. Decker est la plus habile et la mieux étudiée des femmes adultères présentées par Bret Harte. Un jour qu'il faisait une promenade matinale, après avoir joué toute la nuit. Mr. John Oakhurst vit un ouvrier poussant une petite voiture qu'il avait évidemment faite lui-même et dans laquelle était assise une jeune femme à la physionomie pâle et souffreteuse. John Oakhurst reconnut l'homme. L'ayant aidé à soulever la voiturette à un tournant difficile, il lia conversation avec lui, apprit que la jeune femme était paralysée, que les médecins lui conseillaient d'aller aux eaux, mais que Mr. Decker, charpentier, n'était pas assez riche pour subvenir aux frais du voyage.

John Oakhurst, qui avait été fasciné par les yeux noirs de la jeune femme, envoya Mr. Decker à San Isabel Sulphur Springs, en lui fournissant du travail à y exécuter. Quelques mois plus tard, John Oakhurst se rendit lui-même à Sulphur Springs et revit Mrs. Decker transformée. Elle était guérie, elle marchait, elle était belle, gracieuse, élégante, admirée, entourée, comblée d'égards et recevait même les hommages de Mr. Hamilton, riche banquier et ami de Mr. Oakhurst. Elle témoigna sa reconnaissance à son bienfaiteur, avec une effusion qui le toucha : il lui avait donné la vie, la santé, la force, la fortune. Mr. Oakhurst en fut ému et surpris. Il était habitué à l'admiration des femmes, mais celles des coulisses, et non celles du cloître. « Entendre parler ainsi, une puritaine infirme, une sainte, une malade, encore vêtue de l'austérité de la douleur, une femme qui avait une Bible sur sa coiffeuse, qui allait à l'église trois fois par jour et avait une affection si dévouée pour son mari, le stupéfia... »[1].

Mrs. Deckers reçut des lettres d'amour de Mr. Oakhurst, parut rêveuse et inquiète. Son mari s'en aperçut ; il lui rappela le temps où ils étaient pauvres, où elle était malade, mais où ils étaient heureux. Maintenant, ils étaient riches, ils avaient une maison, mais elle était une autre femme. Elle avait des maniè-

1. *Passage in the Life of Mr. John Oakurst*, v. 2, p. 182.

res de coquette. Il lui exprima la crainte qu'on ne parlât d'elle et de Mr. Hamilton. Elle le remercia de son conseil. Pour éloigner Mr. Hamilton, elle irait passer quelques jours à San-Francisco. Elle partit le même jour que Mr. Oakhurst. Quand elle revint, elle dit à son mari qu'elle avait été presque toujours en plein air et toujours seule. Mr. Hamilton vint lui rendre visite le soir même. Elle proposa alors à son mari d'inviter Mr. Oakhurst à demeurer chez eux, ce qu'il accepta. Personne ne s'en étonna. Peu de femmes étaient plus respectées qu'elle. « Elle était femme d'intérieur, prudente, pieuse ». Dans un pays où les femmes avaient tant de liberté d'allures, elle ne sortait jamais sans son mari, elle n'employait jamais d'argot, était toujours correcte dans son langage et ne portait pas un seul diamant, pas même un seul bijou de prix. Elle déclamait contre le scepticisme et l'irréligion, et avait montré nettement son mécontentement à Mr. Hamilton, un jour qu'il avait commencé à discuter un ouvrage matérialiste. Il s'était incliné, non sans prendre une certaine gravité sardonique. Cependant, Mr. Oakhurst devenait un autre homme. Il avait rompu avec le milieu où il vivait, tandis que des billets blancs et roses, écrits d'une main discrète s'accumulaient sur les tables de son appartement à Sacramento. Il lisait, faisait de longues promenades et allait à l'église. Il renonça à ses vêtements d'une élégance impeccable,

pour s'habiller à la bohême, comme tout le monde. Un soir que Mr. Hamilton et Mr. Oakhurst dînaient ensemble, ils échangèrent des paroles très vives au sujet de Mrs. Decker. Ils se battirent en duel deux heures après. Mr. Oakhurst eut le bras traversé d'une balle, Mr. Hamilton fut atteint aux poumons. Mr. Oakhurst, avec une expression désespérée, s'approcha de celui qui allait mourir, comme meurent la plupart des hommes, calmes, maîtres d'eux-mêmes, au milieu d'un groupe anxieux. Le visage de Mr. Hamilton était pâle, mais pas aussi blême que celui de Mr. Oakhurst, « sur lequel se lisait un tel désir de mourir, que le mourant eut pitié de celui qui l'avait tué. Il lui demanda pardon de ce qu'il allait lui dire ; c'était une vilenie, mais il fallait pourtant que ce fût dit : ce n'était pas Oakhurst, c'était Decker qui aurait dû le tuer. Il avait dans sa poche deux lettres que John Oakhurst devait lire après sa mort.

Le soir même, Mrs Decker, assise sur un sofa, lisait un roman. John Oakhurst entra, l'air hagard. Elle lui demanda pourquoi il venait à cette heure-là. « Pour vous rendre vos lettres d'amour — pour vous tuer — et moi ensuite ». Mrs. Decker ne s'évanouit pas, elle ne poussa pas un cri, elle se rassit calmement, joignit ses mains sur ses genoux et dit avec sérénité : « Pourquoi ne le feriez-vous pas ? » « Pourquoi ne le feriez-vous pas ? répéta-t-elle avec un sourire. Vous m'avez

donné la vie, la santé, le bonheur, Jack. Vous m'avez donné l'amour. Pourquoi ne reprendriez-vous pas ce que vous m'avez donné. Allons, je suis prête. « Ce courage le désarma. Il tomba à genoux devant elle, baisa les plis de sa robe ». Elle était trop intelligente pour ne pas voir immédiatement sa victoire. Elle était trop femme pour ne pas en tirer avantage. Au même moment avec l'impulsion d'une femme outragée et blessée, elle se leva, et, d'un geste impérieux, lui montra la porte-fenêtre. Mr. Oakhurst se leva à son tour, jeta un regard sur elle, et, sans prononcer un mot, disparut à ses yeux pour jamais ». Lorsqu'elle fut seule, elle ferma la fenêtre, brûla ses lettres une à une. « Sa main tremblait et, comme elle n'était pas une brute, — pendant quelques minutes (peut-être davantage) elle se sentit très mal à l'aise... Quand son mari entra, elle courut à lui avec une joie sincère et se blottit contre son cœur avec un sentiment de sécurité qui fit tressaillir de joie cet honnête homme ! »[1].

Un autre groupe de femmes présentées par Bret Harte appartiennent au demi-monde. Les voyageurs qui ont parcouru la Californie vers 1850, le Révérend William Taylor, en particulier, ont parlé de la vie exceptionnellement brillante du demi-monde, à San-Francisco, des bals, des réceptions fastueuses auxquel-

1. *Ibid.*, p. 194.

les assistaient les hommes les plus respectables de la ville. Bret Harte n'a pas peint ce côté-là. Il s'est plutôt attaché à montrer les qualités de cœur des femmes du demi-monde qu'il a présentées. Sans essayer de « sanctifier la difformité morale » par l'amour maternel, il a pourtant réhabilité les courtisanes californiennes. Nous avons vu dans *Les Bannis de Poker Flat*, le courage, le dévouement, l'esprit de sacrifice qu'ont montré, à l'heure de la détresse suprême, Mère Shipton et la Duchesse, entourant la jeune Piney Woods d'une sollicitude véritablement maternelle, essayant d'adoucir pour elle les affres de la mort.

Non moins brave qu'elles, est Miggles, et d'une bravoure peut-être plus rare. Un soir que la crue d'une rivière empêchait la diligence de poursuivre sa route, Yuba Bill fit descendre les voyageurs devant la maison de Miggles. Ayant frappé et n'ayant pas reçu de réponse, ils entrèrent. Ils ne trouvèrent dans la maison qu'un homme prématurément vieilli et ridé, avec de grands yeux sans vie. Enfin, une jeune femme entra. Elle était vêtue d'une robe bleue d'étoffe grossière, qui ne cachait cependant pas sa beauté. De ses petits pieds et de ses chevilles fines, à la couronne de cheveux bruns qui couvraient sa tête, tout était grâce. Ses yeux brillaient. Tout en rattachant ses cheveux bouclés, épars sur ses épaules, elle s'excusa d'avoir fait attendre les voyageurs, mais elle travaillait loin dans la campagne Les

ayant vus passer, elle avait pensé qu'ils lui demanderaient un abri et elle était rentrée au plus vite. Elle s'arrêta devant l'infirme, dont les yeux s'animèrent, comme si l'intelligence allait reprendre la place d'où elle avait fui. Le juge demanda en hésitant: « Cette malheureuse personne est?...» — « Jim, dit Miggles — « Votre père ? » — « Non » — « Frère ? » — « Non » — « Mari ?» Miggles jeta un regard rapide, et à demi défiant, vers les deux voyageuses qui... ne participaient pas à l'admiration masculine pour elle, et dit gravement : « Non, c'est Jim ». Il y eut un silence gênant. Elle le rompit et invita les voyageurs à l'aider à préparer le thé. Une conversation très animée s'engagea. Miggles montra un tact rare, en la dirigeant, posant toutes sortes de questions aux voyageurs sur leur voyage, sur le temps, sur leurs projets. Sa conversation « n'était jamais élégante, rarement grammaticale, elle employait parfois des termes explétifs dont l'usage est généralement réservé au sexe masculin ». Mais tandis qu'elle les lançait, ses dents brillaient, ses yeux étaient si pleins de lumière et elle riait d'un rire si franc et si honnête qu'il semblait purifier l'atmosphère morale »[1].

Après le souper, quand les dames se furent retirées dans la chambre que leur avait offerte Miggles, et qu'elle se trouva seule avec les hommes, elle les interrogea.

1. *Miggles*, v. 1, p. 31.

Personne ne savait qui elle était ? Elle avait habité Marysville en 1853. Tout le monde la connaissait là. Elle avait tenu le bar Polka, jusqu'au moment où elle était venue ici avec Jim, il y avait six ans. Elle prit la main de Jim et continua: « Jim me connaissait et dépensait beaucoup d'argent pour moi. J'avoue qu'il dépensait tout ce qu'il avait. Un jour — il y a eu six ans cet hiver — Jim vint dans ma chambre... s'assit sur mon sofa comme vous le voyez sur cette chaise et ne fit plus désormais un seul mouvement sans aide ». Les docteurs avaient dit à Miggles que cet état pourrait durer longtemps et lui avaient conseillé d'envoyer Jim à l'hôpital, Mais peut-être parce qu'il y avait une certaine expression dans les yeux de Jim, peut-être parce qu'elle n'avait jamais eu d'enfants, Miggles s'y refusa. Elle était riche ; elle vendit son café, acheta cette maison isolée et y amena « son enfant ». « Avec le tact intuitif et la poésie d'une femme, elle avait lentement changé de place, tout en parlant, pour mettre la figure muette du paralytique entre elle et son auditoire..., se cachant dans l'ombre derrière lui, comme si elle l'offrait en excuse tacite de ses actes[1]. Elle parla de sa vie. Les gens étaient bons pour elle. Les hommes avaient rôdé autour de sa maison jusqu'à ce qu'ils aient vu qu'elle ne désirait pas les recevoir, et les femmes ne la voyaient pas. Elle s'était sentie bien seule jusqu'au jour où elle

1. *Ibid.*, p. 37.

avait trouvé un petit ours dans les bois ; elle l'avait apprivoisé et lui avait donné le nom de Joaquin. Elle avait aussi une pie, Polly, qui animait les longues soirées par son babillage; ainsi Miggles n'avait pas le sentiment d'être le seul être vivant du ranch. « Et ce Jim, dit Miggles avec son même rire, et se mettant en pleine lumière — Jim — eh bien ! mes amis, vous seriez étonnés de voir combien il sait de choses pour un homme comme lui. Quelquefois je lui apporte des fleurs et il les regarde d'un air aussi naturel que s'il les connaissait, et parfois, quand nous sommes assis tout seuls, je lui lis ce qui est sur ce mur[1]. Mon Dieu ! ajouta-t-elle, avec son rire franc je lui ai lu tout le côté de cette maison cet hiver. Il n'y a jamais eu d'hommes comme Jim pour la lecture ».

« Pourquoi, demanda le juge » n'épousez-vous pas cet homme auquel vous avez consacré toute la jeunesse de votre vie ? » Elle répondit : « Ce serait profiter bassement de ce qu'il est sans défense ». Et puis, si nous étions mari et femme, nous saurions tous deux que je me suis engagée à faire ce que je fais de ma propre volonté.

« Mais vous êtes encore jeune et séduisante. »

« Il se fait tard », dit gravement Miggles. « Bonsoir, mes amis »[2].

---

1. Les murs étaient tapissés de vieux journaux.

2. *Miggles*, v. 1., p. 38.

Le lendemain matin, quand les voyageurs se réveillèrent, le café était servi sur la table. Miggles était partie. Lorsque la diligence atteignit la grande route, ils virent Miggles qui, du haut d'un rocher, les cheveux au vent, les yeux brillants, agitait son mouchoir blanc, et leur lançait un dernier adieu.

Kate Howard n'est pas moins intéressante que Miggles. Elle descendit un jour de sa voiture devant l'Hôtel de Ville de San-Francisco, monta l'escalier et entra dans l'antichambre du cabinet du maire. Celui-ci se trouvait avec un de ses amis, le Colonel Pendleton. Kate Howard entra. Elle enleva son épaisse voilette et montra la très belle figure d'une femme ayant dépassé la trentaine. C'était une figure connue des deux hommes et de tout San-Francisco. Comme le maire lui demandait aimablement ce qu'elle voulait, elle répondit: « Merci, Jack — je veux dire Monsieur le Maire, — et vous aussi Harry. Je suis venue pour affaires, je désire que vous soyez tous les deux les tuteurs de ma petite fille »[1]. Elle leur apprit alors qu'elle avait une enfant au couvent de Santa-Clara, qu'elle s'en était un peu occupée, qu'elle désirait lui donner tout ce qu'elle possédait, environ soixante-quinze mille dollars. Elle refusa farouchement de dire qui était le père de l'enfant, se montra irrévocable dans sa décision. « Du jour où ce papier sera

1. *A Ward of the Golden Gate*, p. 184, v. 7.

signé, je n'aurai plus rien à faire avec l'enfant ; elle passera de mes mains dans les vôtres pour son instruction, pour son éducation, pour devenir une jeune fille riche qui ne saura jamais qui je suis »[1]. Peut-être l'avaient-ils vue à une cérémonie de distribution de prix ?... » Et elle poursuivit : « C'est une petite fille d'environ neuf ans, qui a beaucoup de cheveux de la même couleur que les miens et des yeux bruns... Elle portait un collier de vraies perles que je lui ai donné. Je les ai achetés moi-même, vous comprenez, chez Tucker — je les ai payées deux cent cinquante dollars — elle avait aussi un gros bouquet de boutons de roses blanches et de lilas que je lui ai envoyé »[2].

Kate Howard expliqua nettement qu'elle confiait sa fille, non à Jack Hammerley, mais au maire de San-Francisco, non au colonel Pendleton, mais au président de la banque de l'Eldorado. Il fallait légalement une troisième personne pour signer l'acte. Le maire appela son jeune secrétaire Paul Hathaway, diplômé de Harvard. Dans la discussion qui suivit relativement au nom à donner à l'enfant, Paul trouva celui qui satisfit le mieux la mère, Yerba Buena. L'acte fut rédigé, signé. Le Maire répéta à Kate que cet acte lui faisait perdre tous ses droits sur son enfant, que c'était

1. *Ibid.*, p. 185.

2. *Ibid.*, p. 185.

une renonciation complète. Avec la même résolution, elle répondit que c'était ce qu'elle voulait ; elle remit au maire son chèque de soixante-quinze mille dollars, serra la main des deux hommes et sortit.

Bien des années plus tard, le pasteur de la Troisième Eglise Presbytérienne de New-York entrait dans une maison très riche, s'excusant de troubler Sœur Argalls dans ses prières. Il demanda à la femme qui le recevait, Mrs. Argalls elle-même, de bien vouloir remplacer une autre dame dans la visite des malades de l'hôpital. Mrs. Argalls serait naturellement excusée de ne pas s'occuper de la classe des missions étrangères ni de celle de l'enseignement biblique, ce jour-là. A trois heures, Mrs. Argalls se rendit à l'hôpital Saint-Jean. S'approchant d'un lit où était couché un homme hagard, dévoré par la fièvre, elle entendit son nom, Kate Howard ! — Pendleton ! Kate s'approcha. Elle apprit alors comment Pendleton avait consacré sa vie et sa fortune à la petite Yerba Buena, comment l'enfant soupçonnant la vérité au sujet de sa naissance avait pris le nom de Arguello. Kate se montra vivement émue. Jean Arguello était bien le père de sa fille et l'avait légalement reconnue avant sa mort. Il avait épousé Kate qui, devenue veuve, s'était rendue dans une petite ville de la Nouvelle-Angleterre où on l'avait appelée Mrs. Argalls. Elle avait gardé ce nom. Elle répéla, avec sa

fermeté d'autrefois, qu'elle ne voulait pas revoir sa fille. Elle la vit pourtant, quand celle-ci arriva à l'hôpital avec Paul Hathaway, son fiancé. Elle marcha lentement vers eux, très droite, encore belle. Paul tressaillit. Yerba se précipita vers la femme voilée et demanda des nouvelles du colonel. Kate « s'arrêta un moment, parut serrer contre sa poitrine le livre de prières et le réticule qu'elle avait à la main... Répondant à Paul plutôt qu'à la jeune fille, elle dit d'un air rigide : « Le malade peut voir Mr. Hathaway et Miss Yerba Buena » et elle s'éloigna lentement. Mais, au moment où elle atteignait la porte, elle détacha de sa capote son voile de deuil et parut le faire glisser lentement, comme pour essuyer son visage, avec le même geste que Paul se rappelait lui avoir vu faire douze ans plus tôt. « Elle me fait peur », dit Yerba, tournant subitement vers Paul un visage épouvanté. « Oh ! Paul, j'espère que ce n'est pas un fantôme, mais elle ressemble à quelqu'un qui sort de sa tombe ! »[1]. Il est intéressant de mentionner que cette adoption d'une enfant par la ville de San-Francisco n'est pas une pure fantaisie de l'imagination de Bret Harte, comme on serait tenté de le croire. En juillet 1851, une petite orpheline de treize ans fut

1. *Ibid.*, p. 331.

réellement adoptée par la municipalité de San-Francisco.

Bret Harte a tracé de nombreux portraits de jeunes filles. Celles qui sont énergiques, braves, enthousiastes et ont fait elles-mêmes leur vie sont largement représentées dans son œuvre.

Christie Carr, ayant vécu dans le monde, comme sa sœur Jessie, se trouve dépaysée, en arrivant en Californie. Leur père manque d'esprit pratique et peu s'en faut qu'il ne conduise sa famille à la ruine. Christie sait garder toute sa présence d'esprit et sauver la vie de G. Kearny, qu'elle aime, et qui par son courage, a sauvé la mine pendant une inondation. Encore plus isolée moralement est Rosey Nott, fille du propriétaire du navire Pontiac. Elle est belle, gracieuse, bonne, et essaie de secourir la misère lamentable du malheureux de Ferrières en usant de l'influence qu'elle a sur son père, pour le rendre accessible à la pitié. Enfin, Dick Renshaw, entraîné par une spéculation malhonnête à s'occuper de l'achat du Pontiac, s'attache à Rosey et l'épouse, après avoir appris que le trésor caché à bord du navire ne comprenait que des pièces fausses.

Abner Nott, sans comprendre sa fille, avait cependant pour elle une réelle affection, une sincère admiration et il sut dire à Renshaw, en le voyant amoureux de Rosey, qu'il avait découvert « le seul trésor

du Pontiac ». Mais Henry Jallinker, qui mène la vie d'un ermite et considère le travail des mines comme un péché, témoigne moins d'affection à sa fille Katinka. Le hasard ayant conduit jusqu'à sa maison le mineur Jack Fleming, elle use de ruses pour vaincre la timidité du jeune prospecteur et se faire aimer de lui. « Il n'a jamais trouvé d'or, dirent ses camarades ; le seul trésor qu'il ait jamais découvert dans les bois est Tinka Jallinger. »

Jessie Mayfield, mondaine et riche, est envoyée en Californie pour y rétablir sa santé. Descendue avec ses parents dans l'hôtellerie de Jeff Briggs, elle se sent attirée par les qualités de sincérité et de noblesse d'âme du jeune homme pauvre. Elle use de toute sa délicatesse pour lui venir en aide dans la nécessité et, après l'avoir soigné quand il a été grièvement blessé par des dévaliseurs de diligence, elle l'épouse, malgré la différence de condition qui semblait les séparer. C'est également par la pitié qu'Alice Rightbody, elle aussi mondaine et riche, arrive à aimer d'amour le pauvre Joe Silsbee qu'elle choisit pour mari.

Quant à Lily Folingbee, fille d'un millionnaire qui avait vendu autrefois du lard à Poverty Flat, elle voyage en Europe avec ses parents. De là, elle écrit à Joe, qu'elle a aimé lorsqu'elle était pauvre, et qu'elle aime toujours. Elle parle de son luxe, de sa toilette qui a coûté un millier de francs, de ses diamants, de

ses succès mondains et termine en lui disant que s'il est toujours pauvre et n'a pas trouvé d'or, il a du moins gagné le cœur de Lily à Poverty Flat. Après une longue absence, sans nouvelles de lui, elle rentre à Poverty Flat avec ses parents. Elle écrit à Joe, lui parle de la transformation du camp. On a construit une banque, un hôtel, mais Joe n'est pas là. Ayant reçu un mot de lui, elle ajoute un post-scriptum à sa lettre. Elle a appris qu'il avait fait fortune, lui aussi, que tous les nouveaux édifices de Poverty Flat lui appartenaient, et elle lui reproche affectueusement de ne pas s'être fié à elle, en ce qui concernait l'argent et l'amour.

Salomy Jane Clay eut son roman d'amour plus romantique encore. C'est elle qui donna un baiser au malheureux John Dart, condamné à être pendu pour avoir volé un cheval. « Elle jeta ses bras autour du cou de John Dart et on vit cet homme si près de la mort, s'incliner vers cette jeune fille dans la plénitude de la jeunesse et de la beauté. » Rattaché à la vie par ce baiser, John Dart parvient à s'échapper. Salomy le rejoint bientôt et l'épouse. Dix ans après, dans une ferme de la région des prairies, John Dart jouissait de la double réputation de connaisseur de chevaux et d'honnête homme. « Sa femme est une beauté, disait-on. A la voir aux eaux, habillée à la dernière mode, on ne croirait jamais qu'elle n'a pas toujours vécu à

New-York ou qu'elle n'est pas la femme d'un des millionnaires de la métropole. »

Carlotta Murano sauve aussi la vie de l'homme qu'elle aime, dans des circonstances non moins extraordinaires. Cette fille de pêcheurs campait avec sa famille près du sémaphore où Jarman vivait en reclus. Un jour, Carlotta entend des policiers parler de Jarman comme d'un ex-convict australien qu'ils se proposaient d'arrêter dès que ses papiers d'extradition seraient arrivés d'Australie. En pleine nuit, bravement, elle va avertir Jarman et s'enfuit avec lui. « Une heure plus tard, le prêtre de la Mission Dolorès était appelé pour unir, par les liens du mariage, un matelot à la mine franche et honnête et une jeune Italienne, à l'air de Bohémienne... Le bon père était un peu fâché pour l'honnête matelot et il donna de bons conseils à la jeune fille... »[1]. « Ce n'est que quatre ans plus tard que Murano fut charmé de reconnaître, dans le mari de sa fille disparue depuis longtemps, un très riche éleveur de la Californie du Sud, appelé Jarman ; mais il ne sut jamais que son gendre était un ex-convict de Sydney, qui avait bénéficié récemment de l'amnistie complète pour ses fautes, grâce à

1. *The Man at the Semaphore*, p. 142, v. 16.

l'influence de plusieurs personnages distingués d'Australie »[1].

Liberty Jones, comme la plupart des filles ou des femmes de pionniers, fit une entrée pitoyable en Californie. Elle était seule avec son père dans une misérable voiture d'émigrants, traînée par de lamentables haridelles. Il faisait une chaleur accablante, ils étaient couverts de poussière, brûlés par le soleil, maigres, hâves, exténués. Et le père trouvait la force de harceler sa fille de reproches. Il pensait que dans un pays où les femmes étaient peu nombreuses, elle trouverait vite une place de domestique, peut-être même se marierait-elle, ce qui serait une grande chance, étant donné sa figure jaune et osseuse. La pauvre enfant descendit et se mit à marcher, puis elle s'arrêta et s'endormit. Quand elle se réveilla, son père avait disparu. Deux messieurs, qui se trouvaient près d'elle, lui expliquèrent qu'un violent tremblement de terre avait précipité une voiture d'émigrants dans le ravin, sous des blocs de roc et une masse de terre. Son père était donc mort ; elle n'avait ni parents ni amis en Californie. L'un des deux hommes, un docteur, la prit à son service et la confia à une vieille Indienne, qui avait la charge d'une de ses fermes. Liberty apprit bientôt, d'une façon absolument certaine que son père avait été tué ; sa tante lui écrivit

1. *Ibid.*, p. 143.

qu'elle espérait bien que cette mort « serait une leçon pour elle. » Liberty ne lui répondit pas. Elle s'intéressa à sa vie nouvelle et conduisit le bétail dans les bois. Un jour, elle découvrit une source, prit l'habitude de boire régulièrement de son eau et de s'y baigner. En un an, elle fut transformée ; la source arsenicale avait fait d'elle une beauté. Le docteur Ruysdael, qu'elle avait commencé à aimer dès qu'elle l'avait vu, qui lui avait toujours témoigné une bonté paternelle, fut saisi de cette transformation merveilleuse, et les journaux annoncèrent bientôt la nouvelle de son mariage avec Liberty Jones.

Eugénie Neworth s'éprit d'Edmond Bray dans des circonstances extraordinaires aussi. Se promenant un jour dans les Sierras avec son père, riche capitaliste de San-Francisco, elle glissa sur une pente très escarpée, et tomba à demi évanouie sur un jeune mineur, Bray, qui descendait alors un raidillon fort étroit. Après être restés un moment étourdis sous la violence du choc, ils revinrent à eux. Eugénie exprima le désir de rejoindre au plus tôt sa famille. Le sentier était à peine assez large pour une personne, mais Eugénie avait le vertige, à la pensée de marcher seule. Bray la tint donc étroitement enlacée, et ils cheminèrent lentement vers la route, comme Jack et Jill de la vieille chanson anglaise. Quand ils eurent atteint la route, Eugénie vit sa famille inquiète venir

à elle. Son père se montra d'une froideur presque incivile pour Bray, qui sut rester très digne. Mais Eugénie, qui s'était sentie très attirée vers son jeune sauveur, avait bien décidé de le revoir. Elle lui écrivit pour le remercier. Lui, l'avait aimée tout de suite, séduit par sa beauté et son élégance. Il la considérait de plus comme une bonne fée, puisqu'il avait trouvé de l'or sur la pente où elle était tombée. C'est ainsi qu'Edmond Bray épousa Eugénie Neworth.

Joséphine Forsyth n'eut pas autant de bonheur. Cette châtelaine de Burnt Ridge, qui dirigeait avec beaucoup de compétence la propriété que lui avait léguée son oncle, n'avait auprès d'elle qu'un père égoïste et injuste et une mère non moins désagréable. Son frère était un vaurien, paresseux, voleur, et même criminel. Malgré un tel entourage, elle avait gardé intactes ses qualités de dévouement et son charme. Un jour, elle vit sur la route un étranger qui avait été blessé ; elle le fit transporter chez elle, le soigna, et s'attacha à lui. Lorsque le malade sortit de l'état de torpeur dans lequel il avait été plongé, il se fit passer pour un simple aventurier. Il vit, dans son demi-sommeil, un voleur audacieux qui essayait d'ouvrir le bureau de Joséphine, et qui n'était autre que Stephen Forsyth, celui même qui l'avait attaqué pour le dévaliser et l'avait laissé à demi-mort sur le chemin. Dès qu'il en eut la force, Randolph partit, mais il mourut avant

que Joséphine eût pu le rejoindre. « La châtelaine de Burnt Ridge ne se maria jamais ».

Parmi ces jeunes filles qui ont eu la volonté de s'imposer à celui qu'elles aimaient, nulle n'a eu plus d'ambition que Minty Sharp. Cette fille de forgeron rencontra, chez Mr. Bradley, Sir Francis Mainwaring, envoyé pour sa santé dans les Sierras californiennes. Minty était ambitieuse et, aidée par les circonstances, par l'immense fortune que gagna son père, elle put espérer épouser Francis Mainwaring et redorer le blason du vieux château d'Oldenhurst.

Sadie Desborough faillit elle aussi, entrer dans l'une des familles de la plus haute aristocratie britannique. Elle s'était rendue en Angleterre avec sa mère, pour essayer de reconstituer l'arbre généalogique de sa famille, ne doutant pas de l'origine illustre des Desborough. Invitée par Lord Beverdale, elle vit, dans la propriété un vieux serviteur, Debs, et découvrit qu'il était son grand-père. Elle renonça immédiatement à tout projet de mariage avec Lord Algernon, fils de son hôte. Le vieux Debs étant mort, elle accompagna sa dépouille mortelle dans le nord et lui fit élever un monument grandiose dans le petit cimetière de campagne où on l'avait inhumé.

Les nombreuses jeunes filles que nous avons nommées sont sincères, loyales, fidèles, ayant dans le cœur un amour unique. Quelques autres créations de Bret

Harte offrent une complexité psychologique plus grande. Jinney Jules est la fille du pionnier qui a fondé le hameau de Jules. Le jeune ingénieur Hemmingway, envoyé à Jules, est reçu par Jinney. « Certes, elle était gracieuse ! Sa longue silhouette souple était harmonieusement moulée en beauté ; son indolence méridionale se traduisait par des poses aussi pittoresques qu'inconscientes. Elle soulevait le grand bidon de sève d'érable... avec l'attitude d'une porteuse d'eau grecque. Elle soulevait le pesant sac de farine, les paumes de la main levées, comme une cariatide égyptienne »[1]. Une crue inonde une partie du village et atteint la cabane de Jules, dans laquelle se trouvaient seuls à ce moment-là Jinney et Hemmingway. Le jeune ingénieur se montre inquiet et nerveux, tandis que Jinney reste calme et souriante, certaine de ne courir aucun danger, et ne voyant dans l'événement qu'une aventure amusante. Tout à coup, quelques-unes des poutres qui supportaient la cabane se détachent, la construction fragile s'incline, tombe à l'eau, et ils restent seuls sur un simple radeau. Hemmingway, qui avait profité de l'accident pour embrasser la jeune fille, lui dit qu'il veut lui parler. Elle lui répond qu'il n'en a plus le temps, qu'une embarcation vient à leur secours. « Votre père ? » dit-il joyeusement. Elle sourit d'un air

1. *When the Waters were up at « Jules »*, v. 16, p. 209.

de pitié. » C'est Tom Flynn. Père a autre chose à faire. Tom Flynn n'a rien d'autre ». — « Et qui est Tom Flynn ? » demanda-t-il avec une sensation bizarre. « Le jeune homme auquel je suis fiancée », dit-elle avec gravité, en rougissant légèrement... Il y eut un instant de silence puis il dit avec sincérité : « Je vous dois des excuses. Pardonnez-moi ma folie et mon impertinence d'il y a un moment ; comment aurais-je pu savoir cela ? — « Vous n'avez rien pris de plus que ce que vous ne méritiez, rien dont Tom eût pu s'offusquer ». dit-elle avec un rire léger. « Vous avez été extrêmement aimable et habile »: elle lui tendit la main; leurs doigts se serrèrent dans une pression sincère. Ils regardèrent en silence l'homme qui ramait vers eux. Celui-ci les rejoignit, s'excusant d'être un peu en retard. « Cela ne fait rien, Tom », dit-elle, quand ils furent assis et eurent pris les rames. « Vous ne savez pas combien vous avez été près de me perdre ». Puis elle leva ses beaux yeux, avec un regard significatif, non vers lui, mais vers Hemmingway[1].

Avant de quitter cette galerie de portraits de jeunes filles, il suffit de jeter un regard sur ceux de Suzette Peyton et de Nellie Wynn, égoïstes, légères, ingrates et ambitieuses. Plus loin, nous trouvons celles qu'on pourrait appeler des sacrifiées. C'est la toute jeune Caroline

1. *Ibid.*, p. 217.

Johnson, que tout le monde appelle la vieille à Johnson. A quinze ans, elle remplace sa mère morte, dirige la maison de son père, soigne ses frères et ses sœurs et les enfants d'un voisin, qui, eux aussi, ont perdu leur mère. C'est Miss Mary l'institutrice de Red Gulch, respectée, vénérée de tout le camp, et très aimée des enfants. Un jour, dans une de ses promenades, elle vit un mineur, Sandy, couché ivre-mort sur le chemin. Elle eut pitié de lui, et lui mit son chapeau sur la tête pour le protéger d'une insolation. Depuis ce jour, Sandy passa quotidiennement devant l'école avec la tenue parfaite d'un homme qui a renoncé à l'intempérance. A quelque temps de là, comme les enfants se tenaient un peu à l'écart, un promeneur eût pu voir dans un bois Sandy assis aux pieds de Miss Mary. Les piverts babillaient au-dessus de leurs têtes et les voix des enfants montaient d'en bas en notes cristallines. Ce que les amoureux se dirent importe peu... les piverts apprirent seulement que Miss Mary était orpheline... que Sandy était également orphelin... qu'il avait mené une vie irrégulière et qu'il essayait de se corriger... Quand Sandy s'éloigna, il sembla à Miss Mary que ce jour avait été « le plus court de sa triste vie »[1]. De retour à l'école, elle reçut la visite de la mère d'un de ses élèves, femme de mœurs légères, qui venait l'implorer de se charger

1. *An Idyll at Red Gulch*, v. 1, p. 60.

du petit Tommy. Dans un mouvement de généreux sacrifice, la mère indigne avait résolu d'écarter l'enfant de l'atmosphère malsaine où elle vivait, et elle savait aussi que Miss Mary serait une bonne mère pour lui. Dans son désespoir et sa honte, elle prononça le nom du père de l'enfant, Alexandre Morton, connu, à Red Gulch, sous le nom de Sandy. Miss Mary chancela, puis elle se ressaisit, dit qu'elle se chargerait de l'enfant et pria la mère d'aller en informer Sandy, en lui intimant de ne jamais chercher à revoir Tom. Le lendemain, Miss Mary prit la diligence avec Tommy. Lorsque le véhicule fut arrivé sur la grande route, elle fit descendre l'enfant et lui demanda de couper pour elle une branche d'azalée. C'était auprès de ce buisson qu'elle avait rencontré Sandy.

Parmi tous ces portraits de femmes et de jeunes filles, il en est un qui retient plus longuement notre attention et qui est le chef-d'œuvre du maître, c'est celui de Cressy Mc Kinstry. Cressy était l'une des élèves de l'école d'Indian Spring, dirigée par Jack Ford, jeune instituteur de vingt ans. Fiancée à Davis, grand élève de dix-neuf ans, Cressy quitta l'école à la demande de Jack Ford, car l'influence de deux fiancés, se faisant la cour sans cérémonie pendant les heures de classe, n'avait pas un effet très heureux sur la discipline. Un jour que les élèves étaient au travail, on entendit le bruit d'un pas rapide glisser sur le sable, un frou-frou de jupes pareil à un vol

d'oiseaux qui se posent, et une jeune fille à la démarche légère et gracieuse entra dans la salle de classe. « Par la fraîcheur arrondie, intacte et calme, de ses joues et de son menton, par son cou mince incliné en avant, elle avait l'air d'une fillette de quinze ans ; par le développement de sa silhouette et le drapé plus mûr de sa jupe froncée, elle semblait une femme ; par la combinaison de son audace naïve et sa parfaite maîtrise d'elle-même elle était l'une et l'autre. Malgré quelques livres de classe qu'elle balançait légèrement dans la courroie qu'elle tenait de sa main gantée, elle n'avait nullement l'air d'une élève. Avec sa jolie robe de mousseline à pois, ornée de nœuds de ruban bleu à la jupe et au corsage, et d'un bouquet de roses à la ceinture, « elle faisait un contraste saisissant avec les autres. Pourtant elle le soutenait avec « le mélange posé de la naïveté de la jeunesse et l'aplomb d'une femme, et, comme elle avançait entre les tables, ensevelissant quelques petites têtes étonnées dans la surabondance de ses volants, le sourire arqué qui marquait ses joues de fossettes, montrait qu'il n'y avait aucun doute en elle au sujet de l'accueil qu'on lui faisait ;... c'était Cressy Mc Kinstry »[1].

L'instituteur fut légèrement irrité par cette entrée et quand Cressy alla le trouver à la fin de la classe pour lui dire qu'elle avait rompu ses fiançailles et fréquente-

1. *Cressy*, v. 7, p. 16.

rait de nouveau l'école, il lui parla sèchement. Elle ne s'en aperçut pas, ou feignit de ne pas le remarquer, répondant avec sa nonchalance et son amabilité habituelles. Mr. Ford se décida à aller voir les parents de Cressy, pour obtenir qu'elle modifiât son attitude et sa toilette. En allant chez eux, il la vit passer, accompagnée d'un jeune homme du village, Joe Masters. Mrs. Mc Kinstry était seule à la maison. C'était une femme encore jeune qui « pendant des années s'était imposé à elle-même une tâche maternelle et protectrice, non seulement envers son mari et ses frères, mais encore à l'égard de trois ou quatre hommes qui, comme associés ou domestiques, vivaient dans le ranch. La sympathie, héréditaire et cultivée, avec laquelle elle les appelait « ses garçons et ses hommes »... lui avait fait perdre, en partie, son caractère féminin. » C'était un beau type d'une classe qui n'était pas rare dans les Etats du sud-ouest, celui des femmes qui étaient les compagnes plus rudes de rudes maris et de rudes frères, qui avaient partagé leurs privations et leurs souffrances avec une endurance masculine plutôt qu'avec une patience féminine, des femmes qui avaient lancé ceux qu'elles aimaient dans une aventure sans espoir, ou dans une vendetta terrible, comme quelque chose de tout naturel, avec une furie sectaire, qui avaient soigné les blessés avec dévouement... ou avaient reçu leurs morts avec des

yeux secs et pleins de vengeance. Il n'était pas étonnant que Cressy se fût développée d'une manière étrange avec cette mère si peu femme »[1].

Au moment où M. Ford se préparait à lui parler de sa fille, Mrs. Mc Kinstry prit la parole et vanta le bon goût qu'avait montré Cressy dans l'achat de ses toilettes, à Sacramento. Comme l'instituteur cherchait à savoir si Cressy allait retourner régulièrement à l'école, et faisait allusion à la rupture des fiançailles, Mrs. Mc Kinstry répondit qu'il lui fallait voir son mari. C'était lui et Cressy qui avaient décidé ces fiançailles, pas elle. M. Ford suggéra que Cressy ferait mieux d'entrer dans un pensionnat de jeunes filles. Mrs Mc Kinstry lui répéta qu'il ferait mieux de voir son mari.

Quand Mr. Ford rencontra Hiram Mc Kinstry, celui-ci parla tout de suite de sa fille. N'était-elle pas jolie, n'avait-elle pas une belle toilette ? Et comme l'instituteur insinuait que c'était peut-être un peu trop élégant pour l'école, « non, pas pour elle, non, pas pour elle, répéta Mr. Mc Kinstry ».

Il parla de sa femme : elle avait de grandes qualités, mais ne comprenait pas sa fille. Cressy était allée à Sacramento acheter des robes, et de là, avait écrit à son père qu'elle désirait rompre ses fiançailles. Mais, puisqu'elle avait ses toilettes, il était juste que l'école en

1. *Cressy*, v. 7, p. 26.

bénéficiât. Puis, il ajouta que Cressy n'avait jamais vécu dans l'atmosphère qui environne d'ordinaire la vie d'une enfant ; « cette douce innocence folâtre semblait s'être enfuie de leur voiture d'émigrants quand ils traversaient les plaines. Cressy avait été une jeune fille à marier avant d'avoir été une enfant. » « Elle avait eu de jeunes amoureux avant d'avoir eu de petits compagnons de jeu. A quoi bon parler d'un pensionnat de jeunes filles ? Il valait mieux que Cressy fût une petite fille parmi les autres enfants.» Hiram Mc Kinstry aimait à se dire, lorsqu'il était au loin, que sa fille écoutait chanter les oiseaux et bourdonner les abeilles. « Il est bien possible qu'il y ait eu un peu trop d'allées et venues autour du ranch depuis son enfance, il était peut-être regrettable que Cressy fût trop portée à voir dans tout homme un amoureux prêt à lui faire la cour et à se battre pour elle »[1].

Cressy se rendit régulièrement à l'école, s'arrêtant souvent pour répondre aux attentions des nombreux jeunes gens qui fréquentaient, avec intention, le chemin conduisant du ranch des Mc Kinstry à l'école d'Indian Spring. Elle semblait se faire un devoir de revêtir successivement les différentes toilettes qu'elle avait achetées à Sacramento. Chose curieuse, personne ne semblait jaloux du privilège qu'avait le jeune instituteur

---

1. *Ibid.*, p. 39.

de recevoir dans sa classe la « rustique enchanteresse ». Cressy se mit à étudier sérieusement la botanique, puis elle fit de grands progrès en lecture et en orthographe, « avec une diminution marquée dans le nombre de ses solécismes, bien qu'elle continuât à employer certains mots caractéristiques et qu'elle conservât sa lente intonation méridionale à demi musicale »[1].

Un soir, Jack Ford se décida à assister au bal d'Indian Spring. Comme il entrait dans la grande salle, il aperçut Cressy. « Elle était pâle et n'avait jamais été si belle ; sa robe de mousseline rose froncée, d'où ses jeunes épaules sortaient, comme d'un nuage de soleil couchant, semblait seulement la perfection d'une simplicité virginale... Elle dansait, et bien qu'elle n'eût pas même tourné les yeux vers lui, il avait la certitude qu'elle le savait là. Tout le monde la regardait, dans une admiration muette. La danse finie, elle leva les yeux vers lui. Leurs regards se rencontrèrent dans un isolement aussi absolu que s'ils avaient été seuls. Ils se disaient le don mutuel de leur âme et se révélaient un amour réciproque qui n'avait plus à naître »[2].

Pourtant, en coquette consommée, et avec une insouciance d'enfant, Cressy continua à ménager tous ceux

1. *Ibid.*, p. 47.

2. *Ibid.*, p. 71.

qui lui faisaient la cour, pour éviter les ennuis que leur jalousie eût causés, s'ils avaient appris qu'elle aimait Ford. Elle savait bien qu'elle ne pouvait pas l'épouser, qu'elle n'était pas la femme qu'il lui fallait, et que son amour était sans espoir, mais elle était toute à la joie d'aimer. Son secret fut pourtant découvert. Les hommes furent jaloux de Ford. L'un d'eux força la serrure de son bureau, ouvrit un tiroir et prit des lettres de femme. Quand Ford revit Cressy, il lui dit avec une sorte de terreur, « et ç'aurait pu être vos lettres ». « Mais ce ne les était pas », dit-elle simplement. « Ç'aurait dû être mes lettres, je voudrais que ce les eût été. » Comme Ford exprimait son désir de se venger, « non, lui dit-elle, ils sont trop contre vous, partez ». « Jamais, répondit-il ». « Mais si, si, Jack, si » ; elle s'approcha de lui timidement et plaça tout à coup ses deux mains sur ses épaules.« Jack, si... si... je partais avec vous ? » Elle attendait un oui passionné. Ce fut la raison qui répondit. « Chérie, lui dit-il en l'embrassant, est-ce que cela ne les justifierait pas ? » « Assez »[1], dit-elle, subitement, mettant sa main sur les lèvres de celui qui n'osait pas. Elle lui demanda de ne plus parler de cela, de rentrer chez lui et d'y rester jusqu'à ce qu'il entende parler d'elle. Elle l'embrassa passionnément et s'échappa comme un oiseau s'envole.

1. *Ibid.*, p. 153.

C'était un vendredi soir. Le lundi matin, les enfants du village apprirent à leur instituteur que Cressy avait quitté l'école et qu'elle était mariée depuis la veille. Elle avait épousé Joe Masters. Le mariage avait été célébré en présence de sa mère, dans la chapelle baptiste de Big Bluff.

Cressy est vraiment l'une des créations les plus séduisantes et les plus touchantes de Bret Harte. Elle est enfant et femme à la fois, naïve et expérimentée, sincère et coquette, légère et grave, égoïste et dévouée. Elle semble faite pour tous les raffinements et pour tous les luxes, et on lui fait épouser, à seize ans, un jeune rustre qu'elle n'aime pas. Ayant en partage la beauté, la grâce, le charme, elle a tout en elle pour plaire, être aimée, choyée, entourée d'hommages admiratifs. Elle est bien l'incarnation californienne de l'éternelle séduction féminine.

X

LES ENFANTS EN CALIFORNIE

Les enfants étaient très peu nombreux en Californie aux environs de 1850. Comme les femmes ils étaient regardés, entourés, fêtés. « Pendant l'automne de 1849, dit Merwin, on voyait souvent jouer sur la terrasse de la véranda d'une maison située près du centre commercial de San-Francisco, une petite fille aux cheveux de lin, âgée d'environ trois ans, et on remarquait toujours, de l'autre côté de la rue, un groupe de mineurs qui regardaient l'enfant avec vénération, tandis que des larmes coulaient sur leurs joues bronzées. Au théâtre, les cris d'un bébé provoquaient un tonnerre d'applaudissements. La principale attraction de toute troupe de comédiens était un enfant, appelé généralement l'enfant favori de la Californie, et dont l'apparition sur la scène était toujours saluée par une pluie de pièces d'or »[1].

Au début surtout, les enfants étaient abandonnés à eux-mêmes, en Californie. Il n'exista pas d'écoles publiques à San-Francisco avant l'automne de 1851. Il y avait eu, avant cette date, plusieurs petites écoles libres et une école gratuite, subventionnée par la charité publi-

---

1. Merwin. *Life of Bret Harte*, p. 141.

que, mais qui fut fermée en 1851, faute de ressources. Dans les petites villes et les villages, on fut encore plus lent à établir des écoles publiques. En 1852, à Marysville il y avait beaucoup d'enfants qui ne recevaient aucune instruction ; d'autres, de quatorze ans, et même davantage, commençaient seulement à lire. « Horace Greely, qui visita la Californie en 1859, écrivait : « Il devrait y avoir deux mille bonnes écoles primaires en fonction cet hiver, mais je crains qu'il n'y en ait pas six cents »[1].

Beaucoup de gens d'ailleurs se souciaient fort peu d'envoyer leurs enfants à l'école, comme l'a montré Bret Harte dans *The New Assistant at Pine Clearing School.* Quand l'instituteur d'Hemlock Hill crut de son devoir de prévenir les parents de trois de ses élèves qui n'avaient point paru à l'école pendant deux jours, ils l'accueillirent fort mal, l'invitèrent à s'occuper de ses propres affaires, et ne témoignèrent aucune inquiétude ni aucun mécontentement au sujet de l'absence de leurs fils. Les enfants avaient des habitudes d'indépendance qui les amenaient parfois à dicter leurs volontés au maître. Ainsi, quand il commença son service à l'école de Pine Clearing, l'instituteur adjoint, Mr. Twing, s'aperçut que des élèves arrivaient en retard et ne s'excusaient même pas. Comme Mrs. Martin, l'institutrice,

1. *Ibid.*, p. 153.

en faisant la remarque, l'un des élèves, grand garçon de seize à dix-huit ans, lui répondit, dans le dialecte du Missouri: «Quelle excuse nous avons pour être en retard? Eh ! bien, nous n'en avons pas. Nous n'appelons pas cela être en retard. Nous appelons cela être à l'heure. Nous appelons cela l'heure pour nos leçons. Car nous ne venons pas ici pour chanter des hymnes comme les bébés. Nous ne désirons pas apprendre « Oh ! où, où sont les enfants hébreux ? ». Ils ne nous sont rien, à nous autres Américains. Et nous ne voulons plus qu'on se moque de nous en nous racontant l'histoire de Daniel dans la fosse aux lions. Nous avons assez de tout cela à l'école du dimanche. Nous ne soupirons pas après la grammaire, ni le dictionnaire, et nous ne voulons pas qu'on nous brise le tympan chaque matin avec les parties du discours de Boston. Nous ne sommes pas de Boston, nous sommes de Pike County, oui, de Pike County. Nous voulons «faire» nos additions, nos ventes, nos échanges nos tables d'intérêts, les poids et mesures quand c'est l'heure, notre géographie quand c'est l'heure, notre lecture, notre écriture et la constitution américaine aux heures fixées, et pour le reste, nous avons l'intention de nous lever et de nous en aller avant la poésie, les airs et les manières de Boston. C'est notre droit, c'est pour cela que nos pères paient des impôts pour l'école et c'est ce que nous voulons »[1].

1. *The New Assistant at Pine Clearing School*, v. 8, p. 247.

Ayant été lui-même instituteur, Bret Harte a vu de très près les enfants des petites écoles rurales de la Californie ; il les a observés avec autant de sympathie que de perspicacité. Dans *Cressy* nous voyons un jeune instituteur, M. Ford, attendant l'arrivée de ses élèves. « Ils venaient selon leur habitude, comme se rendent à l'école, dans le monde entier, les enfants des écoles rurales ; ils marchaient d'un pas irrégulier, comme s'ils se rendaient à l'école. par hasard ». Quelques-uns se tenaient par la main, d'autres allaient de l'avant ou suivaient leurs aînés.«Quelques-uns marchaient en groupes éparpillés, plus ou moins cohérents », reliés parfois les uns aux autres par des voies intermédiaires, — espacés sur une distance d'un demi-mille,mais jamais complètement seuls, toujours préoccupés de quelque chose d'autre que de ce qu'ils étaient en train de faire. Ils apparaissaient « subitement hors des fossés, derrière des troncs d'arbres et entre des palissades, émergeant de toutes les places inattendues, le long de la route, après de vagues détours sans but paraissant aller n'importe où et partout, sauf à l'école. Si imprévue, en fait, fut leur arrivée, que le maître qui, quelques instants plus tôt n'aurait pu découvrir un seul chapeau de paille déchiré... au-dessus de son horizon visible, fut tout saisi de les trouver soudain sous ses fenêtres comme si, pareils à des oiseaux, ils étaient descendus des arbres »[1]. Ils

1. *Cressy*, v. 7, p. 3.

entrent, lui parlent, tous ensemble, lui racontant tout ce qui se passe. Leurs petits yeux d'enfants voient bien des choses ; ils savaient tous que Cressy flirtait avec Joe Masters, ce que Mr. Ford seul ignorait...

N'ayant pas à aller à l'école, beaucoup d'enfants erraient dans les rues, accompagnaient les mineurs à leur travail, fumaient, buvaient et jouaient aux cartes avec eux, dans les maisons de jeu. Merwin rapporte le témoignage d'un pionnier qui avait vu des enfants de six à douze ans, se promenant en « bravaches dans les rues, avec des écharpes écarlates, un cigare à la bouche, jurant à tue-tête et, à l'occasion, invitant les hommes et les jeunes gens à entrer au bar avec eux »[1]. C'est ce que fit Clarence Brant. Se rendant de Stockton aux mines, à l'âge de onze ans, il avait offert une tournée à tous ceux qui se trouvaient dans le bar. Quand il demanda sa note, on lui répondit négligemment : vingt dollars ». Il avait déjà entendu parler de l'exagération des prix en Californie. Vingt dollars ! c'était la moitié de sa fortune. Faisant un effort héroïque, il se domina et, avec une légère nervosité dans les doigts, compta la somme. « Alors, les mineurs qui l'entouraient manifestèrent leur curiosité au sujet de sa bourse, se la passèrent de main en main, la lui remirent eux-mêmes dans sa poche. Il était tout au regret

1. Merwin. *Life of Bret Harte*; p. 154

cuisant de sa prodigalité. Mais, quelques heures plus tard, entrant dans une banque de Sacramento, il s'aperçut, en ouvrant sa bourse, qu'elle était remplie d'or — générosité de mineurs dont l'enfant s'étonna. Il n'était pas rare, non plus, de voir, surtout à San-Francisco, de petits garçons boire et jouer dans les maisons de jeu. Clarence Brant entra dans l'une d'elles à Stockton. Ayant porté bonheur à un joueur, celui-ci lui donna une partie de ce qu'il avait gagné et lui conseilla de partir. Clarence refusa de s'en aller, joua, perdit, et se décida alors à s'éloigner. Merwin parle du fils d'un aubergiste de Sacremento, enfant de huit ans, qui était un joueur remarquable. Un jour qu'il distribuait les cartes aux hommes qui jouaient avec lui, l'un d'eux l'accusa de tricher. Une querelle s'ensuivit, des coups de feu furent tirés, un homme fut blessé à mort ; celui qui l'avait tué fut pendu le lendemain.

On voyait des enfants de dix ans travailler pour leur propre compte et gagner de cinq à dix dollars par semaine, somme qu'ils employaient principalement pour acheter du tabac et aller au bar. « Le plus jeune des prospecteurs de Calaveras n'est donc pas une exception ». Cet enfant, le petit Johnny Medliker, avait trouvé de l'or et l'avait montré, mais il se refusait absolument à répondre aux questions qu'on lui posait, pour savoir où il avait « prospecté ». Johnny avait pour amie une petite fille de six ans, Florry Flaser. Un jour que

Florry était gravement malade, elle aperçut Johnny ; elle se leva, et, vêtue seulement de sa petite chemise de nuit, elle alla le retrouver. Ils se rendirent au bord d'un ruisseau et ramassèrent quelques grains d'or. Florry dit à Johnny qu'on l'avait questionnée pour savoir d'où venait cet or, mais elle ajouta qu'elle avait refusé de répondre. Elle embrassa son petit camarade et rentra. Sa fièvre augmenta et elle mourut sans avoir révélé le secret à l'horrible Révérend Staples, véritable bourreau d'enfants. La mère de Johnny, craignant l'épidémie dont était morte Florry, partit avec ses deux filles, mais comme Johnny était robuste, elle le laissa à la maison. Il tomba malade et on s'en aperçut seulement au retour de son père. Le Révérend Staples vint auprès de Johnny afin de lui arracher son secret. Pour le lui faire avouer, il lui dit que Florry avait parlé avant de mourir. « Peut-être était-ce parce qu'à ce moment-là Johnny haïssait cet homme, peut-être était-ce parce qu'à ce moment-là, il était plus près de la Vérité suprême que celui qui l'interrogeait, mais il dit d'une voix rauque : « Vous mentez »[1]. Mr. Medliker chassa le bourreau de son enfant, mais quand il rentra dans la chambre de son fils, le petit Johnny était mort.

Un autre petit Johnny est le fils du Vieil Homme dans *Comment le bonhomme Noël vint à Simpson Bar*. Il

1. *The Youngest Prospector of Calaveras*, v. 16, p. 236.

avait été abandonné par sa mère qui s'en était allée avec un amant. Le Vieil Homme avait alors épousé sa domestique. « Elle était forte, loyale et agressive et n'aimait pas Johnny. Un soir de Noël, le Vieil Homme, malgré l'opposition de sa femme, invita quelques amis. Quand ceux-ci arrivèrent, personne n'était là pour leur ouvrir, enfin ils entendirent une voix qui disait d'entrer. Ce n'était « ni celle du Vieil Homme ni celle de sa femme, c'était la voix d'un petit garçon, au faible trémolo brisé par cet enrouement contre nature que peuvent seuls donner le vagabondage et l'habitude prématurée de l'affirmation de soi-même. C'était la figure d'un petit garçon qui regardait les leurs, figure qui eût pu être jolie et même raffinée, mais qui était assombrie intérieurement par la connaissance du mal, et extérieurement, par la malpropreté et une dure expérience. Il avait une couverture sur les épaules et venait évidemment de sortir du lit »[1]. L'enfant, dans son argot, les informa qu'il avait la fièvre, des engelures, des rhumatismes. Ils entendirent une querelle entre le mari et la femme. Elle sortit et le Vieil Homme vint seul les rejoindre. Plus tard, l'enfant appela son père, et comme celui-ci le frictionnait pour endormir les souffrances aiguës que lui causaient ses rhumatismes. Johnny lui posa des

1. *How Santa Clauss came to Simpson Bar*, v. 2, p. 71.

questions sur le Bonhomme Noël, dont il avait entendu parler. « Ce n'est pas un homme blanc, mais une espèce de Chinois qui descend dans la cheminée, la veille de Noël, et donne des cadeaux aux enfants comme moi ; il les met dans leurs bottines. » Le père resta auprès du lit de son fils, tenant, entre les siennes, la petite main faible et émaciée. Les amis du Vieil Homme avaient entendu les questions de Johnny. Ils étaient allés chercher un cheval et l'un d'eux, Richard Bullen, était parti à bride abattue vers le camp le plus proche, à soixante kilomètres. Sa chevauchée fut pénible, difficile, périlleuse. Retardé par la crue de la rivière, il fut encore arrêté par un brigand ; il le tua, mais eut le bras traversé d'une balle. Il oublia sa propre souffrance, arriva au camp, s'y arrêta un instant, et repartit. Une nouvelle rivière barra sa route. Il se débarrassa de son revolver, jeta également son manteau, ses bottes, sa selle, et, pressant contre lui le précieux paquet qu'il rapportait, serrant de ses genoux les flancs du cheval qu'il montait, il traversa la rivière après avoir failli être entraîné par le courant. Un moment après, Richard Bullen, frappait à la porte du Vieil Homme, pâle et défaillant. Il lui remit pour Johnny un paquet qui « contenait seulement quelques pauvres jouets — assez bon marché et assez primitifs — Dieu sait ! mais brillants de peinture et de clinquant. L'un d'eux était brisé, un autre avait été irrémédiablement détérioré par l'eau,

et sur le troisième — hélas ! — il y avait une tache de sang. » « Cela n'a pas l'air de grand'chose, c'est un fait, dit Dick déçu... mais c'est ce que nous avons pu faire de mieux. Prenez-les, Vieil Homme, mettez-les dans son bas, et dites-lui, vous savez... dites-lui que le Bonhomme Noël est venu. » « Bientôt, l'aube de Noël descendit lentement, effleurant les pics lointains de la chaleur rose de l'ineffable amour »[1].

Cette affection des mineurs pour les enfants transparaît à maintes reprises dans l'œuvre de Bret Harte, en particulier dans *Le grand frère de Jimmy*. Au camp de Sawyer Ledge, un mineur était en train de mourir. Dans son agonie, il demandait une lettre, parlait d'argent et de photographies. Ses camarades trouvèrent une lettre, la lurent. Elle était criblée de fautes, signée du petit frère de Jimmy qui réclamait de l'argent, et demandait la photographie de son grand frère. Les mineurs, qui avaient bon cœur, firent immédiatement une collecte, écrivirent au petit Jimmy que son frère avait mal à la main et lui envoyait l'argent qu'il demandait. Ils joignirent à la lettre la photographie de Bob Falloner, ne trouvant pas celle du grand frère. Dick mourut...

Etant allé dans l'Est, Bob Falloner se rappela le nom du village où demeurait le petit frère et la petite sœur

1. *Ibid.*, p. 83.

de Dick .Il s'y arrêta, mais il avait oublié qu'ils ignoraient la mort de Dick, et avaient reçu sa propre photographie. La petite Cessy était malade. Bob s'approcha d'elle. On lui dit que son grand frère était là. Elle remua faiblement les lèvres. « Dick est mort », murmura-t-elle, « ce n'est pas Dick, c'est l'ange que Dieu m'envoie pour me le dire. » Ce furent ses dernières paroles. Un an après, Bob Falloner se maria, et les journaux annoncèrent que « son petit frère » avait assisté à son mariage. Bob avait adopté le petit frère de Dick.

Richelieu Sharpe, le jeune frère de Mainty, est, à dix ans, un enfant fort précoce. Son père dit négligemment que Richelieu est allé voir une petite fille qui a à peu près son âge, et qu'il aime, à quoi Mainty répond indignée : « Elle a deux fois son âge si elle a un jour de plus que lui. » Richelieu Sharpe parle familièrement avec Francis Mainwaring, noble anglais. Quand ce dernier lui demande s'il a vu Miss Macy, Richelieu répond qu'il l'a rencontrée, se promenant à cheval avec le capitaine Greyson, et flirtant avec lui. C'est ainsi que, sans le savoir, il excite la jalousie de Francis Mainwaring, comme il cause plus tard, encore sans le savoir, la rupture entre Louise Macy et le jeune Anglais.

Aristide Morpher, attiré par la vie des mineurs, fait, à l'occasion, l'école buissonnière, pour aller « prospecter ». Providence Smith, Jackson Tribbs, et Julian Fleming font de même, eux aussi, et ne reprennent leur

place sur le banc de la classe qu'après une absence de cinquante heures, pendant laquelle ils ont eu une série d'aventures extraordinaires. Ils ont rencontré un ours, l'ont tué, ont été entraînés par une avalanche et n'ont échappé à la mort que par miracle.

Le « Mercure des Foot-Hills », le jeune Léonidas Boone, était, à quatorze ans, un amoureux fervent de Mrs. Burrough, et servait de messager d'amour entre elle et Jack Hamlin. Jouant son rôle, il sauva, sans le savoir, la vie de Mr. Burrough et lui rendit sa femme.

Bob Delatour, fils de la Sapho de Green Springs est un véritable enfant terrible. Il savait que sa mère avait fait des vers, publiés dans une revue, et signés d'un pseudonyme. Il savait aussi qu'elle n'avait demandé aucune rétribution. Il eut l'audace d'écrire à l'éditeur une lettre d'une incorrection choquante au double point de vue de la grammaire et des usages, lettre dans laquelle il prétendait être l'auteur des poésies et réclamait ce qu'il disait lui être dû. Il ajoutait que ses parents devaient ignorer cette réclamation. « Nous sommes de la haute société et ils penseraient que c'est s'abaisser que de faire des vers pour des journaux... » « Peut-être croyez-vous que je fais de la poésie pour rien ? C'est là ce qui vous trompe ! » et il ajoutait en post-scriptum : « Si vous ne payez pas la poésie, renvoyez-la moi. »

Errer à l'aventure n'était pas le privilège des enfants qui habitaient les camps miniers, Charles Summerton, à cinq ans, eut lui aussi, des aventures extraordinaires, le jour où il disparut de la maison de ses parents entre neuf heures et demie du matin et neuf heures du soir, n'ayant dans sa poche que deux billets de tramway et cinq sous. Il monta dans un tramway, et y resta, allant plusieurs fois de suite de la tête de ligne au point terminus, jusqu'au moment où le conducteur le fit descendre. Se trouvant au coin d'une rue, devant une collection de fûts vides, mais qui avaient contenu du sucre, Charles Summerton descendit dans l'un d'eux, et, pendant un moment, vécut au milieu d' « un rêve sauvage de saccharine ». Le baril fut poussé contre le mur, puis enlevé et placé sur une charrette sans que l'enfant révélât sa présence. Quand le charretier descendit le tonneau où Charles était blotti, celui-ci s'échappa, ses vêtements « ayant la consistance du sirop », ses cheveux imprégnés de mélasse. Il courut à toutes jambes, se trouva, sans savoir comment, devant un cirque, se glissa sous la tente, regarda avec admiration les chevaux, les clowns, les écuyers. Enfin, quittant le cirque, il marcha tout endormi et se réveilla dans son lit. Il ne se rappelle pas avoir jamais éprouvé ce jour-là le désir de rentrer chez lui. Il se souvient seulement qu'il a eu faim. « Il a fait cet aveu en secret, il veut qu'on ait de la

considération pour lui. Il voudrait bien savoir si vous avez cinq sous sur vous »[1].

Ces traits du gamin qui fait l'école buissonnière, Bret Harte les a groupés dans son portrait de « l'enfant vulgaire », qui ressemble, par plus d'un trait, au gavroche de Victor Hugo. Les vêtements en haillons, malpropre, il vit, lui aussi, dans la rue, il jure à l'occasion, et de la pire manière. Familier et sans gêne, il est l'ennemi des enfants propres et bien vêtus qui parlent correctement.

Mal élevés, comme le gavroche de San-Francisco, Bob Delatour ou Richelieu Sharpe, les enfants présentés par Bret Harte ne sont généralement pas méchants. Pourtant, lui aussi a vu que cet âge était sans pitié, non seulement à l'égard des bêtes, mais aussi envers les hommes. Bob Skinner, fils de l'un des citoyens les plus en vue de Trinidad, décida un jour, au lieu de se rendre à l'école, d'aller « envahir » l'île où s'étaient réfugiés, pour échapper au lynchage qui les menaçait, un jeune Chinois et un jeune Indien. Bob Skinner ne savait pas nettement ce qu'il allait faire, « il capturerait Li Tee et Jim ou se joindrait à eux, dans leur vie d'outlaws ». Il emportait avec lui le fusil de son père et des vivres,

1. *Surprising Adventures of Matter Charles Summerton*, v. 4, p. 207.

ayant entendu dire que Jim mangeait des sauterelles et Li Tee des rats. Il rama d'abord tout près de la plage, puis se dirigea vers l'île. Comme il s'en approchait, le courant du Pacifique l'entraîna à la dérive. Heureusement, Jim qui l'avait vu, se jeta à l'eau et amena sur le rivage Bob Skinner et son canot. Bob renonça à toute « idée d'invasion » et décida de se joindre aux réfugiés. Il avait été autrefois l'un des oppresseurs de Li. « Mais ce païen stupide avait une indifférence de philosophe qui eût pu passer pour le pardon chrétien, et la réserve naturelle de Jim semblait un consentement. Peut-être y avait-il dans l'esprit de ces deux vagabonds une sympathie naturelle pour cet autre échappé de la civilisation et quelque sentiment flatteur dans le fait que Bob Skinner n'avait pas été chassé, mais était venu de son bon vouloir. Quoi qu'il en soit, ils pêchèrent ensemble, cueillirent des canneberges dans le marais, tuèrent un canard sauvage et deux pluviers, et, quand Bob Skinner aida à faire cuire le poisson dans un trou conique, creusé dans le sol, et rempli d'eau « qu'ils portèrent à ébullition en y jetant des pierres chauffées au rouge dans leur feu de bois, l'enfant éprouva une félicité suprême. Et quel après-midi ! Après cette fête, être couché à plat ventre sur le gazon, replets comme des animaux, dérobés à la vue de tout..., sauf du soleil..., si tranquillement que des nuages gris de bécassines se posèrent sans crainte autour d'eux, et qu'un rat musqué d'un

brun brillant se glissa, en sortant du limon, jusqu'à quelques pieds de leur visage — c'était se sentir eux-mêmes une partie de la vie sauvage de la terre et du ciel. Non que leurs propres instincts rapaces fussent calmés par la divine paix ; cette tache noire intermittente sur l'eau, et que l'Indien déclarait être un phoque, le glissement furtif d'un renard jaune guettant une couvée de canards sans duvet, le passage d'un élan égaré... tout cela excita fébrilement leurs nerfs » à entreprendre une chasse joyeuse mais futile. « Et quand la nuit vint, trop tôt, et qu'ils se furent vautrés ensemble autour des cendres chaudes du feu de leur camp... dans leur hutte indienne de boue séchée... avec les odeurs combinées du poisson, de la fumée, du bois et la douce senteur salée du marais..., ils dormirent contents. Une à une, les lumières lointaines... s'éteignirent, les étoiles brillèrent... »[1]

Le lendemain, quand Bob Skinner se réveilla, il n'était nullement décidé à rentrer chez lui. Li le persuada qu'il valait mieux le faire. Bob se laissa convaincre, dit qu'il laisserait son fusil et qu'il reviendrait le samedi suivant, avec de la poudre, des balles, et une bouteille pour Jim. Les deux outlaws[1] conduisirent leur ami au travers des marécages, par un sentier qu'eux seuls connaissaient. Il rentra chez lui. Le jour-

1. *Three Vagabonds of Trinidad*, v. 17, p. 193.

nal de Trinidad publia le lendemain un article sur l'aventure miraculeuse d'un jeune garçon, entraîné à la dérive dans la baie.

Les deux proscrits avaient regagné leur camp. Un rayon de soleil avait disparu de leur vie avec le départ de Bob, car ils avaient été fascinés par le « petit tyran blanc qui avait rompu le pain avec eux. Il avait été délicieusement égoïste et franchement brutal envers eux, comme un écolier seul peut l'être, avec, en surplus, la conscience de la supériorité de sa race »[1]. Ils l'attendaient, comptant les jours, Jim en faisant des crans sur un bâton, Li Tee, avec une chaînette de cuivre, qu'il avait toujours sur lui. Bob avait consommé ou gaspillé toutes leurs provisions, et, chose plus infortunée, en se servant de son fusil, il avait effrayé le gibier qui, auparavant, pullulait autour d'eux. Ils souffraient de la faim, mais ils ne le blâmaient pas. Le jour fixé par Bob arriva, mais il ne parut point. Jim dit tristement qu'il était peut-être mort. Li Tee acquiesça. « Il ne semblait pas possible à ces deux païens que quelque chose d'autre eût pu empêcher le petit chrétien de tenir sa parole »[2].

Mourant presque de faim, ils se réfugièrent sur la péninsule, mais un brave homme vit le fusil de Jim. Il

1. *Ibid.*, p. 195.

2. *Ibid.*, p. 195.

aurait pu ne pas révéler la présence des outlaws, mais, « un Indien avec un fusil !... un Indien avec une arme qui faisait de lui l'égal d'un blanc ! » Il s'empressa d'aller communiquer à la ville ce qu'il avait appris ; il en informa Mr. Skinner, qui n'avait jamais cru à la vérité de ce que Bob lui avait dit, en s'excusant d'avoir laissé tomber le fusil dans la baie. Bob fut questionné ; il confessa la vérité, et même mentit. Il dit que l'Indien avait volé son fusil et l'avait menacé de mort s'il divulguait le vol. Il ajouta qu'il avait été amené rudement sur le rivage et obligé de suivre, pour rentrer chez lui, un sentier que les outlaws seuls connaissaient.

Un dimanche, Mr. Skinner et quelques-uns de ses amis allèrent « à la chasse » des fugitifs. Une balle traversa l'air, puis l'Indien entendit une voix d'enfant, celle de Bob, qui appelait distinctement : Jim. Il se tourna vers le lieu où Li Tee était couché, pour lui annoncer le retour de leur ami. Mais il ne reçut pas de réponse. Li Tee était mort. Jim entendit encore son nom, puis la voix de Bob dit, tout près de lui, cette fois: Le voici. Alors il comprit tout. Sa physionomie resta impassible ; il saisit son fusil. Un homme, sortant du sentier, lui commanda d'abaisser son arme. Jim n'obéit pas et resta immobile. Un coup partit ; l'Indien tomba.

« Celui qui avait tiré marcha vers sa victime avec l'air satisfait d'un conquérant. Mais, tout à coup, un

affreux fantôme se dressa devant lui — l'incarnation de la sauvagerie — un être aux prunelles flamboyantes, aux crocs saillants et à la brûlante haleine carnassière. Il eut à peine le temps de crier « un loup », avant que les mâchoires de l'animal ne s'enfonçassent dans sa gorge et ils roulèrent ensemble sur le sol. « Mais ce n'était pas un loup, comme le montra un second coup de feu — c'était seulement le chien de Jim, le seul des outlaws qui, au moment suprême, avait repris sa nature primitive »[1].

Les petites filles, quoique peu nombreuses, paraissent aussi dans l'œuvre de Bret Harte.

Mary Foulkes, orpheline de mère, était, à neuf ans, la maman de cinq enfants — cinq poupées, qu'elle chérissait de toute la tendresse de son cœur. Son père ne s'occupait guère d'elle, mais elle n'en souffrait pas, elle avait ses poupées à aimer. Des amis de Roberts Foulkes lui firent comprendre qu'il devait envoyer Mary à l'école. Mais quelle école eût voulu recevoir la petite famille de Mary ! Et l'enfant avait le cœur brisé à la pensée de se séparer de « ses enfants ». Enfin, le forgeron Jack Roper trouva une solution ingénieuse. Mary emmènerait une poupée avec elle, les autres seraient adoptées par des amis de son père et elle irait les voir le dimanche. Elles étaient simples, les poupées de

1. *Ibid.*, p. 200.

Mary : Misery avait une tête de fer, les petites Amplach étaient deux quilles ingénieusement habillées, mais les illusions maternelles sont sans bornes et Mary ne voyait pas les défauts de ses enfants. La « maman des cinq poupées » fut envoyée au couvent de Santa-Clara où, disait-on, « les fillettes devenaient si accomplies que leurs propres parents ne les reconnaissaient pas. Mary écrivit bientôt une lettre, donnant toutes sortes de conseils aux pères adoptifs de ses enfants, et recommandant aux enfants d'être bonnes pour leurs pères. Puis elle n'écrivit plus. Elle revint, trois ans plus tard. Les pères adoptifs étaient à la gare. Une jeune fille vêtue de mousseline immaculée, chaussée et gantée avec un goût parfait, sauta du train et tendit délicatement la main à chacun de ses amis. Il n'y avait « rien de plus joli que le sourire de ses joues qui n'étaient plus brûlées par le soleil, rien de plus clair que ses yeux bleus qui regardaient les leurs en face. » Elle s'éloigna gracieusement avec son père, tandis que les quatre pères adoptifs se regardaient, rouges et embarrassés. Ils avaient apporté, chacun dans leur poche, l'enfant que la mère leur avait confié, mais qu'elle ne réclamait pas. Mary était bien revenue, mais non la maman des cinq enfants.

Peggy Baker, enfant de dix ans, nous apparaît tenant un jeune vautour et un petit rongeur qu'elle avait attrapés dans sa promenade. Elle ne pouvait les mettre

ensemble dans son tablier sans préjudice sérieux pour l'un ou l'autre. Elle se trouvait dans un embarras aussi grand que le passeur qui avait à prendre un loup et un mouton dans son bateau, bien que — se disait-elle à elle-même — il n'y ait personne d'assez sot pour vouloir faire traverser la rivière à un méchant loup. Rencontrant un mineur, un géant de six pieds, elle le pria de l'aider, lui dit de prendre le petit oiseau et plaça le rongeur dans sa poche, puis remit sur sa tête son petit bonnet de mousseline, tandis que Sam Bedell la taquinait, au sujet d'un hibou nouvellement acquis, qui avait fait un véritable massacre dans la ménagerie de l'enfant. Peggy répondit que ce n'était pas la faute de l'oiseau. Comme le jeune Mercure des Foot Hills, qui comprenait que la nature d'une vipère est de secréter du venin, Peggy pensait que les vautours tuaient les autres oiseaux parce qu'ils voyaient leurs propres parents le faire. Mais elle apprivoiserait son écorcheur. Comment, demanda Sam ? » En étant bonne pour lui et en l'aimant », dit Peggy, caressant la tête de l'oiseau, avec une gentillesse infinie. Et comme Sam protestait, Peggy continua timidement : « Vous pouvez tout pour les créatures vivantes si vous n'en avez pas peur et si vous les aimez «. Il tapota le petit bonnet de la fillette, souleva gentiment sa petite tresse brune et la regarda s'éloigner. « Il y avait d'autres enfants dans la famille, en particulier deux sœurs plus âgées, infatigables aux

pique-niques et aux bals, mais Peggy était aussi nécessaire à ces hommes que le geai bleu qui se balançait devant eux dans les bois sombres, que l'écureuil qui frétillait le matin au travers de leur sentier ou que le pic qui battait la retraite pendant leur repas de midi, perché au-dessus d'eux, sur un pin creux. Elle faisait partie de la nature qui les gardait jeunes... Elle était une loi à elle-même comme les oiseaux et les écureuils. Il y avait des lèvres barbues pour la saluer partout où elle allait et un bras à manche de chemise bleue ou rouge, toujours tendu devant elle dans tout passage périlleux, à tout croisement de route dangereux »[1]. Les mineurs lui apportaient toutes sortes d'animaux, qu'ils se procuraient parfois à grand'peine et à grands frais, comme un petit loup des sierras du Nord, un chien indien, volé par un ami de Peggy, au péril de sa vie. On lui avait raconté l'histoire d'une petite fille qui avait partagé son pain et son lait avec une vipère et qu'on avait trouvée frappant sur la tête du serpent pour le punir d'en avoir pris plus que sa part. Loin d'effrayer Peggy, un tel récit avait enflammé son imagination. Elle porta un bol plein de lait près du trou d'une vipère et le laissa tout entier au reptile. Elle fit la même chose plusieurs fois de suite, et fut toute surprise, un jour, de voir qu'elle était suivie par la grosse vipère et par

1. *Miss Peggy's Protégés*, v. 18, p. 221.

une douzaine de petites. Elle n'eut pas peur, mais craignant que son père ne les tuât, elle jeta une branche d'arbre en travers de la route et elles ne passèrent pas.

Un jour, en rentrant chez elle, elle rencontra sur son chemin plusieurs de ses propres animaux. Une catastrophe s'était abattue sur la ménagerie. Quand elle y arriva, elle ne vit que des ruines, au milieu desquelles se traînait un homme d'une pâleur mortelle, aux yeux égarés, aussi troublé, aussi agité que les animaux qu'elle avait capturés. Il demanda à l'enfant de lui tendre son fusil. Elle lui répondit gravement que s'il tirait, il ferait venir à lui une douzaine d'hommes armés qu'elle avait rencontrés dans le bois. Les voyant se diriger vers lui, elle alla au-devant d'eux, et comme ils voulaient passer, elle leur dit que le chemin qu'ils allaient suivre était bordé de repaires de vipères et qu'il leur fallait faire un détour pour les éviter. Elle revint vers le fugitif, et comme il lui demandait s'il y avait vraiment beaucoup de vipères, elle lui répondit en riant qu'il n'y en avait pas d'autre que lui. Il ne pouvait marcher, aussi alla-t-elle chercher le cheval de Sam Bedell, lui dit de le monter et de le laisser rentrer seul chez son maître. Quand elle eut entendu son protégé s'enfuir dans la direction opposée à celle qu'elle avait fait prendre à ceux qui le poursuivaient, elle rentra.

Elle ne reconstruisit pas sa ménagerie. Elle ne révéla jamais l'histoire du « dernier animal sauvage qu'elle

avait apprivoisé par bonté. » Elle le reconnut quelques années plus tard, à la fête de clôture de l'année scolaire d'une école de San-Jose, quand on lui montra l'un des membres les plus respectables du Conseil d'Administration. On lui dit qu'il avait été joueur autrefois, qu'il avait tué un homme avec lequel il s'était querellé et qu'il avait failli être pris et lynché par un Comité de Vigilance.

M'liss, Melissa Smith, est la fille du mineur Smith qui, séparé de sa femme, s'est rendu en Californie. M'liss, abandonnée à elle-même, était considérée à Smith's Pocket comme une enfant incorrigible. Vêtue de haillons, les cheveux en broussaille, la figure brûlée par le soleil, les bras et les pieds couverts de poussière, M'liss se battait avec les gamins de son âge, suivait les sentiers que les mineurs parcouraient en tous sens. Mr. Gray, l'instituteur de Smith's Pocket, l'avait rencontrée à des milles de distance, pieds nus, sur la route de la montagne.

Un jour, M'liss se présenta devant lui. Elle venait lui dire qu'elle avait décidé d'aller en classe. Il lui demanda pourquoi elle avait quitté l'école du dimanche. Elle répondit que le pasteur lui avait dit qu'elle était mauvaise et que Dieu la haïssait. « Si Dieu la haïssait, qu'avait-elle besoin d'aller à l'école du dimanche ? » Mr. Gray lui parla de son père. » Son père ! Quel père ! qu'avait-il fait pour elle ? Pourquoi les petites filles la

haïssaient-elles? Elle aurait voulu qu'il fût mort, qu'elle fût morte, que tout le monde fût mort. » Et elle se remit à sangloter.

Le lendemain, l'enfant se rendit à l'école ; elle avait lavé son visage, avait essayé de peigner ses cheveux et semblait plus soumise. En trois mois, elle fut complètement transformée et, quand on trouva son père mort près du gisement d'or qu'il avait découvert, elle n'avait plus de la petite M'liss d'autrefois que ses longs cheveux noirs et ses yeux noirs brillants. Elle aimait son instituteur d'un amour d'enfant, et se montra très jalouse d'une de ses petites camarades, Clytemmestra Morpher, qui l'aimait aussi. Mais elle fut stoïque et déjà femme, en découvrant l'amour réciproque de sa mère et de Mr. Gray.

Ces enfants, petits garçons et petites filles, ont un caractère commun. Elevés sans contrainte, par des parents qui ne s'occupent guère d'eux, qui ne leur défendent rien, qui ne les obligent ni à être propres, ni à aller à l'école, ils mènent la vie libre et vagabonde que rêvent presque tous les enfants. Ils vivent surtout dans les camps miniers, partagent la vie des mineurs, aussi peut-on dire d'eux, plus encore que des pionniers et des femmes de pionniers, que la Californie de 1850 les a faits ce qu'ils ont été.

XI

LES ÉTRANGERS
Espagnols, Mexicains, Indiens, Chinois

C'est par une description des missions et des présidios qu'il convient de commencer l'étude de la société espagnole qui a grandi en Californie à l'ombre de cette double institution. Bret Harte en a donné, dans la *Croisade de l'Excelsior*, le tableau le plus complet. Quand le navire qui était allé à la dérive eut jeté l'ancre dans la baie de Tous-les-Saints, les passagers entendirent les cloches d'une mission inconnue sonner l'*Angelus*. Ceux qui étaient allés à terre revinrent avec deux étrangers représentant, l'un l'autorité militaire, l'autre l'autorité ecclésiastique. « On le voyait à leur costume, un costume mi-moyenâgeux, depuis longtemps oublié » « qui eût produit l'effet d'une mascarade sur un spectateur insensible au charme d'une aventure merveilleuse. L'un portait un grand chapeau de feutre mou orné d'une dentelle d'or ternie et d'une plume noire ; un manteau court, en fin drap noir, jeté sur ses épaules, laissait voir une jaquette et une culotte en peau de buffle, ornées de gros boutons d'argent, ainsi que de hautes bottes de cuir cru. Un large cordon de soie vert, posé en bandoulière sur son épaule, soutenait une

grande épée qui pendait à son côté. Ce personnage était suivi d'un ecclésiastique vêtu d'une soutane de soie noire, et coiffé d'un chapeau de Don Basile.

« J'ai l'inexprimable honneur », dit Mr. Perkins, appelé par les autres passagers le Señor Perkins, à cause de sa connaissance parfaite de la langue espagnole, « j'ai l'inexprimable honneur de vous présenter les illustres Don Miguel Briones, commandant du Presidio de Todos Santos, actuellement caché dans la brume, et le Très Révérend... Padre Esteban de la Mission de Todos Santos, également invisible. Quand je vous aurai dit, continua-t-il... que sauf de très rares exceptions, telle est la condition habituelle de l'atmosphère à l'entrée de la Mission et du Presidio de Todos Santos, et que la dernière exception eut lieu il y a trente-cinq ans, quand un navire entra dans le port, vous comprendrez que ces messieurs aient bien voulu renoncer à la formalité d'attendre votre visite et aient pris l'initiative. L'illustrissime Commandant a eu la générosité de vous dispenser d'observer les règlements du port.

— Quels règlements ?

— Les lois mexicaines interdisent à tout navire étranger de communiquer avec la terre... »

— Je n'en ai jamais entendu parler. Quand ont-elles été faites ?

— En 1792...

« En cinquante ans, le Presidio et la Mission de Todos Santos n'ont communiqué qu'une fois avec le monde extérieur. Isolés par d'impénétrables brouillards de la route de l'Océan, située à leur porte, séparés des pays environnants par des déserts brûlants et stériles, ils ont gardé une foi sincère et militante dans cette séclusion forcée, mais non malheureuse... Laissés à eux-mêmes, ils ont créé une Arcadie pure et une communauté idéale sur une surface de vingt lieues carrées »[1].

Descendus des embarcations qui les avaient conduits à terre, les passagers de l' « Excelsior » virent à leur droite un rempart brun d' « adobe », à leur gauche, un autre rempart, surmonté de feuillage, et plus loin, les silhouettes indistinctes de deux tours blanches perdues dans un gris nébuleux. Ils franchirent une porte basse, entrèrent dans une cour entourée d'un corridor, bas de plafond, où se tenaient, comme s'ils constituaient une garde d'honneur, une douzaine d'hommes du type aborigène, portant d'antiques fusils à pierre. Ils examinèrent les fossés, les remparts, les parapets, jusqu'au bord des glacis. Ils furent frappés par le pittoresque des ruines, le charme de la destruction que corrigeait la beauté de la végétation. Le jardin de la Mission renfermait toutes les variétés de fleurs et d'arbres fruitiers ; au-dessus, planait une atmosphère de calme radieux et de

1. *The Crusade of the Excelsior,* v. 6, p. 50.

repos. La petite église avait un plafond peint, rouge et or, les murs étaient rayés des mêmes couleurs mi-mauresques, mi-indiennes ; un lampier brûlait devant une image de la Vierge, un autre éclairait le couloir qui conduisait au réfectoire. « Des morceaux d'étoffe peinte et teinte, garnis de franges, étaient suspendus de chaque côté du sanctuaire, des perles de bois et des coquilles ornaient la grille de la table de communion. Le long des murs, les stations du chemin de croix, œuvre d'un artiste indigène, montraient le même goût barbare, tandis qu'un grand portrait de Saint François d'Assise, placé dans le chœur, semblait appartenir à une civilisation plus ancienne et plus artiste »[1].

La vie des missions était calme et monotone. Les Pères essayaient de convertir les Indiens ; ceux-ci bâtissaient leurs huttes autour des petites chapelles et renonçaient à leurs idoles, sans comprendre le christianisme. Les Religieux étaient prêts à soulager les infortunes, comme le Père Esteban, de la Mission de Todos Santos, qui réconforta les passagers de l'« Excelsior » pendant leur captivité. Ils accueillirent les réfugiés, tel le Père Félipe, qui donna asile à Grâce Conroy, trahie par l'homme qu'elle aimait. C'est surtout par ce contact avec le monde extérieur que les Pères sont intéressants au point de vue californien. Le Père Pedro, de la

1. *Ibid.*, p. 88.

Mission de San-Carmel, avait vécu pendant quarante ans dans le même lieu, au bord de la mer, dans cette mission entourée de champs de céréales qui paraissaient sans limites. Il souriait rarement. Il n'était ni un Las Cases, ni un Junipero Serra, et « son sourire avait une signification humaine, aussi bien que religieuse. Il souriait en regardant la belle tête bouclée du petit enfant de chœur Francisco, qui venait à travers les vignes, en chantant. Ce jour-là, un étranger se présenta à la Mission. Il venait voir le Père Pedro pour lui confier que quatorze ans plus tôt, alors qu'il était matelot, il s'était enfui du navire où il se trouvait, emportant avec lui la petite fille du capitaine, un bébé d'un an, qu'il avait abandonné sur la grève. Le Capitaine était mort et l'ex-marin, Cranch, venait pour réparer sa faute, rechercher l'enfant et lui faire recouvrer l'héritage de son père. Quand il fut parti, le Père Pedro dit au vaquero de se préparer à partir le lendemain dès l'aube avec Francisco qui irait porter des lettres au Père supérieur de la Mission de San-Jose. Lorsque l'enfant l'eut quitté, le Père Pedro se mit à songer. « Il pensait à sa jeunesse — une jeunesse passée sous l'ombre de ces poiriers, aussi vénérables alors, qu'ils l'étaient à présent. Il pensait à ses rêves juvéniles de conquête païenne, ambitionnant d'égaler le Père Junipero Serra, par son sacrifice et ses peines, rêves auxquels un archevêque avait coupé court, en envoyant son

ami, le frère Diego, en mission dans les terres étrangères du Nord et en le condamnant lui-même à l'isolement de San-Carmel »[1]. Il se rappelait comment dans son zèle de prosélyte, il avait souhaité de trouver un successeur digne de lui, un véritable fils spirituel. Mais les enfants que leurs parents destinaient à l'Eglise ne lui semblaient pas faits pour continuer son œuvre. Un jour, une Indienne lui apporta une petite fille qu'elle avait trouvée sur la plage. Afin de garder l'enfant près de lui, il la fit passer pour un petit garçon. Il la baptisa et l'appela Francisco. Il se rappelait la joie qu'il avait eue à la voir grandir et il sortit de sa poche un petit soulier, semblable à ceux que portait l'enfant Jésus de la petite statue de cire placée dans la niche de l'église. Pendant ces quatorze ans, il n'avait pas eu de remords d'avoir caché le sexe de l'enfant. Qu'importait la vérité ? Francisco était vouée au service de Dieu.

Trois jours s'étaient écoulés depuis le départ de l'enfant. Le Père Pedro attendait son retour. Ce fut Cranch qui revint. Il savait, depuis des années. que Francisco n'était autre que la fille du capitaine. L'enfant avait tout appris et s'était décidée à partir. Cranch lui servirait de père. Il devait épouser une autre jeune fille recueillie également par la mission, puis adoptée par un Espagnol. Francisco suivrait son amie.

1. *Ibid.*, v. 3, p. 411.

Le Père Pedro voulut lui dire un dernier adieu, à la place même où on l'avait trouvée. Dès qu'elle parut, il la regarda. Elle était « pleine d'animation, très belle, pleinement consciente de son charme nouveau... ; de misérables petits bijoux avaient pris la place de son scapulaire. Elle semblait avoir oublié le passé pour ne songer qu'à l'avenir. Elle lui tendit la main et, en serrant ses doigts, il se sentit vieillir »[1]. Même la pénitence de la séparation à laquelle il avait pensé lui était refusée, il n'y avait plus assez de sympathie pour la tristesse. C'était la volonté de Dieu, dit-il solennellement. Il la regarda partir et resta à la même place pendant toute la nuit. On l'y vit encore, à l'aube, debout, hagard. Regardant l'horizon où l'on apercevait une voile blanche, et entr'ouvrant les lèvres pour laisser échapper une bénédiction, il murmura : « Allez avec Dieu ».

Les Pères avaient fondé quelques écoles en Californie, écoles assez semblables à celles qui existaient en Espagne. Le Père Sobriente, principal du collège des Jésuites de San-Jose, se montre bon et indulgent pour Clarence Brant, quoique parfois un peu maladroit. Quand il eut à lui annoncer la mort de son père, il imagina de narrer, en mauvais anglais, une histoire que Clarence devait traduire en bon espagnol. Le

1. *Ibid.*, v. 3, p. 429.

héros de son récit était un père égoïste, violent, cruel, qui méprisait les lois divines et humaines, et avait abandonné sa femme. C'était un joueur, un outlaw. Clarence ne comprit pas tout d'abord, puis, après une autre tirade terminée par « cet homme infâme », il s'arrêta et interrogea le Père Sobriente, qui lui révéla la vérité. Quand il l'eut apprise, il eut une explosion d'indignation contre cet homme qui n'avait rien fait pour lui. Le Père le calma : « pleure, mon fils ; chacune de tes larmes d'amour et de pardon a le pouvoir de laver ses péchés. »

En contant de vieilles légendes espagnoles, Bret Harte a présenté quelques autres physionomies de Pères. La plus frappante est celle du Père José Antonio Haro, Jésuite de la Mission de San-Pablo. Il avait fait ses études à l'Université de Salamanque. Déçu dans un amour de jeunesse, il devint missionnaire et fonda la mission de San-Pablo. Mais ce n'était pas assez pour le pieux missionnaire. Il résolut d'évangéliser les régions où la voix des ministres de Dieu ne s'était jamais fait entendre. Un jour qu'il regardait le panorama s'étendant devant lui jusqu'au Pacifique, au-delà des collines et des vallées, il eut la vision de ce que, dans sa ferveur pieuse, il voulait travailler à réaliser. Il vit cette vaste étendue peuplée de convertis ; chaque petite éminence était couronnée d'une

chapelle ; de chaque gorge sombre émergeaient les blanches murailles d'une mission. Plus hardi dans son enthousiasme, et regardant plus avant dans l'avenir, il vit une nouvelle Espagne se développer sur ces rives sauvages. Il contemplait déjà « des tours de magnifiques cathédrales, des dômes de palais, des vignobles, des jardins, des bosquets, des couvents à demi cachés parmi les collines... et de longues processions de nonnes .. qui se déroulaient à travers les défilés... Une cloche sonna, les sons s'éteignirent, c'était l'Angélus »[1].

Le Père vit alors devant lui un étranger qui avait l'apparence d'un ancien hidalgo. Celui-ci lui adressa la parole et, après un moment d'hésitation, le pieux ermite l'écouta. « Regardez à l'Ouest »... Le brouillard disparut peu à peu, et un soleil ardent éclaira le paysage. Au moment où le Père levait les yeux, les accents d'une musique martiale montèrent de la vallée, et il vit sortir d'un cañon profond une longue cavalcade de preux, vêtus comme son compagnon. Pendant qu'ils traversaient la plaine, ils furent rejoints par d'autres processions semblables qui descendaient lentement de chaque ravine, de chaque fondrière de la montagne mystérieuse. De temps à autre, les sonneries d'une trompette

---

1. *The Legend of. Monte del Diablo*, v. 41, p. 389.

gonflaient capricieusement la brise. La croix de Santiago brillait et les bannières royales de Castille et d'Aragon flottaient au-dessus de la colonne en marche. Ils se dirigeaient solennellement vers la mer où le Père José aperçut, au loin, de magnifiques caravelles qui portaient la même bannière familière et qui les attendaient... »[1]

« Vous avez vu, seigneur prêtre, s'effacer l'empreinte des pas de la Castille aventurière. Vous avez vu le déclin de la gloire de la vieille Espagne — déclin aussi brillant que l'est ce soleil-là. Le sceptre qu'elle a arraché aux païens tombera de ses mains décrépites et décharnées. Les enfants qu'elle a élevés ne la connaîtront plus, le sol qu'elle a acquis, elle le perdra d'une manière aussi irrévocable que celle dont elle a chassé les Maures de la ville de Grenade. » Comme le Père répliquait : Mais la semence qu'ils ont semée poussera, l'étranger lui dit : « Regardez à l'Est ». Le Père se retourna : le brouillard montait dans le ciel, il vit le soleil levant. Eclairée par ses brillants rayons, une foule étrange et bariolée sortait des passes des lointaines montagnes couronnées de neige. « Au lieu de visages sombres et romantiques comme ceux qu'il avait vus disparaître vers l'Ouest, il remarqua, avec une préoccupation inquiète « les yeux

1. *Ibid.*, p. 391.

bleus et les cheveux de lin d'une race saxonne. Au lieu d'airs guerriers et de sonorités musicales, un étrange cliquetis de dures gutturales et de sifflements singuliers frappa ses oreilles. Au lieu de former une marche triomphale et d'avoir la magnifique prestance des cavaliers de la vision précédente, ils venaient en se poussant, bruyants, haletants, d'un air crâne. Et, tandis qu'ils passaient, le bon Père vit que les arbres géants tombaient, abattus comme par un ouragan, que les entrailles de la terre étaient déchirées et ouvertes, comme par une convulsion. Et le Père José cherchait en vain la croix ou un autre symbole chrétien; il en distingua un qui ressemblait à un drapeau, et il fit le signe de la croix avec une sainte horreur, en voyant qu'il portait l'effigie d'un ours. « Qui sont ces Ismaélites ? », demanda-t-il, d'une voix amère. Que font-ils ici, sans croix ni symbole sacré ? »[1]. L'étranger fit alors descendre le Père José à l'intérieur de la terre. Quand il ouvrit les yeux, il vit au-dessus de sa tête une voûte étoilée de points d'or ; un lac de couleur ocre occupait le milieu de la salle où il se trouvait et il s'en échappait des coulées puissantes. « Comme il cheminait sur les rives de ce Styx éclatant, le Père remarqua que le fleuve liquide était solidifié par endroits. Il voulut voir ce que l'onde roulait. « C'était de l'or ».

1. *Ibid.*, p. 393.

Avant de quitter les Pères franciscains, « il est bon de rappeler une seule physionomie. C'est celle du premier pionnier connu dans l'histoire de la Californie. Il vient à nous, traversant péniblement une plaine méridionale, c'est un vieillard, faible, seul, sans amis. Il a laissé ses mules et ses compagnons fatigués à une lieue en arrière, et il erre, sans sac et sans besace, portant seulement un crucifix et une clochette. La plaine est de celles que les voyageurs ne traversent généralement pas, brûlante et morne, balayée des vents et des rafales, brûlée jusqu'en ses fondations mêmes, et fendue par des abîmes béants. Comme le soleil impitoyable descend, le vieillard chancelle et tombe épuisé. Il reste couché là toute la nuit. A l'aurore, quelques Indiens s'approchent de lui..., lui offrent à manger et à boire. Mais, avant d'accepter l'un ou l'autre, il se dresse sur ses genoux, dit les matines et baptise les païens dans la foi catholique. Puis il songe à leur demander où il est, et il apprend qu'il a pénétré sur une terre inconnue. C'était le Père Junipero Serra, et le soleil se levait ce matin-là sur la Californie chrétienne. Jugée selon le critérium ordinaire du succès, sa mission fut un échec. Les païens volèrent ses provisions et massacrèrent ses acolytes. On dit que les bons Pères eux-mêmes confondaient parfois le baptême et l'esclavage, mais, dans les chroniques souillées de sang et tachées de larmes de

la Californie primitive, il n'y a pas de physionomie plus héroïque que celle du pâle frère franciscain, usé par les voyages... et tout abnégation »[1].

Les membres de la société espagnole laïque ont, dans l'œuvre de Bret Harte, un rôle plus effacé, qui correspond à ce que les historiens ont dit de leur humeur paisible, de leur vie patriarcale, modeste et sans ambition. Mais, ils avaient le sens de l'honneur et un certain donquichottisme romantique. Don Briones est le propriétaire d'une grande exploitation agricole de la vallée de Santa-Clara. Agé, sans enfants, il adopte Juanita, petite orpheline de la Mission de San-Carmel. Il a beaucoup d'affection pour elle, mais quand elle répond à l'amour de Cranch, il se montre très digne. « Juanita et moi, sommes à votre disposition, caballero », dit-il à l'alcade, « avec une exaltation grave. Qu'on ne dise jamais que les Mexicains ont été surpassés en courtoisie et en affection par les grands Américains. Disons plutôt que Juanita était un dépôt sacré remis entre mes mains, il y a des années, par la déesse de la liberté américaine et nourri dans le nid de l'aigle mexicain »... « Vous prenez ma fille, Señor Cranch », continua le vieillard, emporté par l'émotion », « mais la nation américaine me donne un fils »[2]. Et se tournant vers ses hôtes, il leur offrit l'hospitalité de sa maison.

1. *Tales of the Argonauts*, v. 1, p. 31.
2. *At the Mission of San Carmel*, v. 3, p. 408.

Don José Santierra ne le cède pas en courtoisie à Don Briones. C'est lui qui, possesseur du ranch de Los Cuervos, laissa croire à Mrs. Tucker que ce domaine était encore à elle, lorsqu'elle s'y fut réfugiée, abandonnée par son mari.

Enriquez Saltello, lui, a tous les caractères du jeune Californien riche, qui a reçu une éducation soignée. Il parlait beaucoup et avec agrément; il pouvait monter les chevaux les plus rétifs et les dompter. Il mettait la même ardeur à danser le fandango le samedi soir. Catholique fervent, il assistait à la messe le dimanche matin, et, l'après-midi, aux courses de taureaux. La fatalité voulut qu'Enriquez aimât Miss Urania Mannersly, personnification presque caricaturale de la jeune fille américaine instruite. Elle était froide, correcte, critique, indépendante, savante, « on la soupçonnait de savoir le latin et le grec... » Elle ne faisait aucune faute de grammaire, « citait Browning et Tennyson, et passait pour les avoir lus. Elle était de Boston »[1]. Elle discutait la question des glaciers du Mont Shasta avec un géologue, l'anatomie avec un médecin. Elle jouait du piano avec une technique parfaite, mais sans émotion. Elle exécutait indifféremment du Chopin ou du Rubinstein, elle connaissait les vieilles chansons mauresques du treizième siècle, pour les

1. *The Devotion of Enriquez*, v. 10, p. 335.

avoir copiées dans la collection des manuscrits du Moyen-Age à la bibliothèque d'Harvard. Telle était la jeune fille qu'Enriquez aima et épousa. Urania obligea son mari à respecter son indépendance, sa volonté, tous les droits de la femme de sa race. Elle lui fit étudier la géologie et la métallurgie avec un professeur de Boston. Elle se passionna pour la civilisation des Aztèques et écrivit plusieurs articles sur ce sujet. Trouvant que la façon dont ces peuples élevaient leurs enfants était la plus rationnelle, elle entoura de bandelettes les petits membres de son bébé, pour le maintenir dans une immobilité complète. Elle le suspendit même au mur. Enriquez accepta tout. Un jour qu'il se promenait en voiture avec son enfant dans la campagne mexicaine, un violent tremblement de terre se produisit, et il fut englouti dans une crevasse. « Il est retourné au pays de ses pères », murmura son vaquero, et ceux qui se souvenaient de lui dirent parfois : « Il reviendra dans son pays confondre les Americanos ».

Une autre victime touchante de la conquête Américaine est le vieil Altascar. Possesseur d'un vaste domaine, il en fut dépouillé par la loi agraire des Etats-Unis. Quand il renonça aux biens qu'il possédait légitimement, il laissa éclater son mépris. « Moi, Fernando, Jésus, Maria Altascar vous mets en possession de ma terre selon l'usage de votre pays. Il jeta une

motte de gazon vers chacun des points cardinaux. Je ne connais pas vos tribunaux, vos juges ni vos corregidors. Prenez le llano et ceci avec ! Que la sécheresse s'abatte sur vos troupeaux de bêtes à cornes, jusqu'à ce que leurs langues pendent comme celles de vos juges menteurs. Que ce soit là le tourment de vos vieux jours comme vous et les vôtres avez été le fléau des miens »[1].

Les Espagnoles, moins nombreuses et plus effacées, ont aussi une place dans l'œuvre de Bret Harte. La mieux étudiée est Maruja Saltonstall, fille d'une Espagnole et d'un Yankee. Elle habitait près de San-Jose, une « casa de pisé », datant de la première période de l'occupation espagnole, et qui était restée intacte, enchâssée, en quelque sorte, dans un cadre de redwoods. Cette demeure avait gardé son « patio », entouré de galeries. Des plantes grimpantes montaient le long des murs, les roses castillanes avaient la dimension des vignes, les fuchsias celle des arbres, toute la végétation avait une exubérance, une richesse et des proportions semi-tropicales. C'était un petit morceau de la vieille Espagne. Ce territoire avait été donné aux ancêtres de Dona Maria Saltonstall par Charles-Quint. Le cœur de la maison, aussi bien que la vie qui se déroulait autour du patio, tout était espagnol. « Maruja aussi était entiè-

1. *Notes by Flood and Field*, v. 1, p. 357.

rement espagnole par sa grâce et par ses traits ; elle ne devait à son père qu'une tendance à affirmer sa volonté, en défiant la loi et l'autorité. » Aimée par plusieurs hommes qu'elle n'aimait pas et ne voulait pas épouser, elle fit tout ce qui était en son pouvoir pour encourager leur amour, tout en feignant de les éloigner. Nous voyons, dans une foule d'épisodes qui se déroulent autour d'elle, passer devant nos yeux les membres les plus distingués de la société espagnole de la région de San-Jose. Nous entendons, à maintes reprises, des allusions à des événements mystérieux et troublants, à des malédictions transmises de génération en génération, nous apercevons des figures de duègnes, de majordomes, qui s'improvisent gardiens de l'honneur de la famille qu'ils servent, et ne reculent pas même devant le crime, pour accomplir leur œuvre vengeresse. Tout cela évoque l'Espagne, ses mœurs, ses mystères. Quant à Maruja, après avoir refusé ceux qui, par leur famille et leur éducation se rapprochaient le plus d'elle, elle épousa par amour une sorte d'aventurier, le fils du médecin qui s'était joué de sa mère, qui avait tenté de s'approprier une partie des biens des Saltonstall. Mais Henri Guest l'avait fascinée par sa force, par sa nature primitive et par sa volonté. En lui, elle avait trouvé un maître.

Dans ses contes inspirés par la société espagnole, Bret Harte a esquissé quelques physionomies d'en-

fants. Nous avons vu la petite Francisca, de la Mission de San Carmel, quitter sans chagrin le Père Pedro. L'enfant manquait-elle de cœur ? Ou bien, tout en l'aimant, le Père n'avait-il pas su la comprendre ? Ne l'avait-il pas grondée avec une certaine rudesse, parce qu'elle avait eu peur d'un énorme crapaud, parce qu'elle avait regardé un cochon avec dédain, oubliant que « saint Antoine, lui-même, en avait choisi un, pour compagnon fidèle, dans sa gloire ? » Et comme l'enfant répondait que ce cochon était si gros, si malpropre, et sentait si mauvais, le Père ajouta qu'il fallait se mettre en garde contre les jouissances des sens. Il lui reprocha de trop aimer les roses et le seringa et pas assez les lys. Il la gronda encore, parce qu'elle n'avait pas peur des païens, et avait écouté un petit garçon qui lui avait parlé avec gentillesse, prononçant en la regardant des mots que, dans son ignorance de l'anglais, elle n'avait pas compris, « aussi joli qu'une petite fille. » Du moins, Francisca est libérée par Cranch du joug qui pesait sur elle ; elle ne veillira pas dans un cloître sous les vêtements d'un moine. La petite Panchita, du *Jardin de la Mission* est plus à plaindre. Le Père Félipe, avec une exubérance et une volubilité déplaisantes, conte à tous ceux qui entrent dans les jardins de la mission, l'histoire de la petite fille. Quand les Américains arrivèrent, beaucoup entrèrent dans la maison de Francisca. L'un d'eux était

beau, et elle partit avec lui. Des mois s'écoulèrent ; elle revint avec son enfant, la petite Panchita. L'homme lui, ne revint jamais, et Francisca dort dans le cimetière. Quand Panchita se trouva seule avec l'étranger, elle lui dit que le Père Félipe racontait à tout visiteur l'histoire de sa mère et elle ajouta : « Les gens d'ici disent que ce vieillard est mon père ; qu'en pensez-vous ? »

Parmi les physionomies d'Espagnoles, la plus touchante est celle de Concepcion de Arguello, qui appartient vraiment à l'histoire de la Californie. En 1806, le premier navire russe entra dans le port de San-Francisco. Il avait à bord un officier supérieur, Rézanof qui venait à San-Francisco pour acheter des vivres, afin de ravitailler la colonie de Sitka, qui mourait presque de faim. De telles transactions n'étant pas permises aux Californiens le Gouverneur Arrillaga et le Commandant du Présidio, Arguello, refusèrent à Rézanof ce qu'il demandait. Mais, s'étant fait aimer de Concepcion de Arguello, propre fille du Gouverneur, Rézanof obtint l'autorisation de faire des achats de vivres. Il partit pour aller demander au Tzar la permission d'épouser Concepcion de Arguello, promettant de revenir dans le plus bref délai. Etait-il sincère, aimait-il vraiment Concepcion ? Certains historiens en doutent. Concepcion, elle, l'aimait. Elle l'attendit des mois, des années, dit le poète. Seule auprès de son

père, qui essayait de la consoler, sa jeunesse s'enfuit et elle vieillit. « Il y avait quarante ans que l'aigle russe s'était envolé des mers californiennes » quand « la croix de saint George fut levée dans le port de Monterey », par un explorateur anglais, Sir George Simpson. Au dîner qui lui fut offert, quelqu'un parla de l'amour de Concepcion et de Rézanof. Le baronnet s'écria : « Ne dites pas de mal de lui, je vous prie, il est mort, le pauvre malheureux, il y a aujourd'hui quarante ans, il est mort, tandis qu'il se hâtait de rentrer en Russie, en tombant du cheval fougueux qu'il montait. Il a laissé une fiancée, m'a-t-on dit. Mariée, je suppose, naturellement ? Vit-elle encore ? » Un silence de mort tomba sur le banquet, sur les hôtes et sur la grande salle, et une forme humaine se leva, tremblante, fixant les regards terrifiés de tous. Deux yeux noirs dans des orbites noircis brillaient sous la blanche cornette de la religieuse. Une étoffe de serge noire cachait son corps amaigri, voûté, vieilli. « Vit-elle encore ? » répéta Sir George. Tous gardaient le silence, tandis que Concepcion serrait plus étroitement contre elle ses vêtements de religieuse. « Pardon, Señor, elle est morte, elle aussi »[1]. La véritable Concepcion de Arguello mourut religieuse au couvent de Benicia, en 1857.

1. *Concepcion de Arguello*, v. 12, p. 76.

A côté des Espagnols, devenus citoyens mexicains, en 1821, vivaient des métis, appelés dédaigneusement « greasers » par les Américains, et des Indiens, descendants de la population californienne indigène. Bret Harte nous a montré des tribus libres, n'ayant subi ni l'influence des Pères, ni celle des Américains dans *Epave de Redwood Camp*. Quand Elijah Martin eut été entraîné à la dérive dans une tribu indienne, il fut saisi de frayeur à la pensée des supplices probables qui l'attendaient. Le camp de Redwood avait agi à l'égard des Indiens avec une cruauté sauvage. Plusieurs de ces malheureux se promenant paisiblement dans la campagne avaient été pris pour cible par les membres du camp, ce qui avait fait naître une haine invincible dans le cœur des aborigènes et les avait poussés à des représailles terribles. Une nuit, « le cadavre de Jack Trainer, scalpé, écorché, attaché sur son cheval et maintenu droit sur sa selle par une croix de bois qu'on y avait fixée, avait traversé le camp .... macabre apparition ; le cadavre de Dick Rayner avait été trouvé fixé à une ancre dans le lit du fleuve, les viscères retirés, et, à leur place, un amas de pierres et de graviers »[1].

Elijah Martin se trouvait à l'entrée d'une étroite ouverture, assez semblable à celle des grottes d'Esquimaux. Il y reconnut le caractère de la construction

1. *A Drift of Redwood Camp*, v. 5, p. 345.

caractéristique de presque toutes les tribus californiennes aborigènes, construction qui servait à la fois de temple et de thermes. C'était dans ces sortes de caves hermétiquement closes que les Indiens s'enfermaient, autour d'un feu de feuilles, jusqu'à ce qu'à demi suffoqués, ils se précipitassent dans la rivière. Voyant à peu de distance un costume indien, Elijah le revêtit, s'endormit, et fut salué le lendemain du nom de Nouveau Grand Chef. Nous trouvons dans la *Sirène de Light House Point*, d'autres détails sur les camps des Indiens, sur leur costume et leurs mœurs. Bret Harte présente ici des membres de cette tribu blanche aux yeux bleus et aux cheveux blonds qui, selon la légende, comptait des matelots de Drake parmi ses ancêtres. Du reste, leur religion et leur moralité étaient les mêmes que celles des autres Indiens. Ils ne s'étaient pas élevés à un plus haut degré de civilisation, ainsi que le prouve le frère d'Olooya, en proposant à Pomfrey de lui donner sa sœur en échange d'une somme de quarante dollars et d'un tonneau de whisky. Pomfrey s'indigna. Un peu plus tard, comme il interrogeait son vieux serviteur au sujet de la jeune Indienne, il apprit qu'elle était partie au loin, sur un navire, avec un blanc. « Vous avez dit que vous ne vouliez pas d'Olooya ; quarante dollars, c'était trop. L'homme blanc a donné cinquante dollars et a emmené Olooya ».

La même absence de sens moral se retrouve chez Wachita, la très jeune Indienne donnée comme femme à Elijah Martin, par la tribu qui l'avait reconnu pour chef. Croyant qu'Elijah aimait la femme de l'agent indien chargé des négociations entre la tribu et le gouvernement américain, elle tua l'agent à coups de couteau et, comme Elijah lui en demandait la raison, elle répondit simplement : « Parce que vous aimez sa squaw ».

Les Indiens des missions avaient des mœurs plus douces, des mœurs d'esclaves. Mais ceux que Bret Harte a présentés semblent aussi bas moralement que les Indiens libres. La conversion des païens avait été rapide, grâce à l'établissement de missions dans tout le pays. « Les bons Pères avaient accompli leur œuvre avec tant de zèle qu'autour de leurs chapelles isolées s'élevaient des huttes de pisé habitées par des tenanciers sauvages et couverts de boue qui partageaient régulièrement les provisions et, à l'occasion, le Sacrement de leurs hôtes pieux. Leur succès fut si grand, qu'un Père plein de zèle passe pour avoir donné la communion, un matin, à plus de trois cents sauvages païens. « Mais comme les barbares du cinquième ou du sixième siècle, les Indiens convertis restaient sauvages. Dans *Ce qui arriva à La Fonda*, Bret Harte traduit, en somme, un sentiment assez

général. « C'est l'affaire des Pères de convertir les païens, dit Enriquez, de Saltillo à Mr. Grey ; plus ils sauvent d'âmes, mieux cela vaut pour les affaires de leur mission. Mais le païen ne veut pas être converti, le païen se sauve... les soldats le chassent... Quand ils ne peuvent pas le cerner et qu'il fuit, ils l'attrapent au lasso comme les chevaux sauvages. Parfois il est étranglé, parfois il est mort, mais son âme est sauvée »[1].

Bret Harte n'a distingué, dans cette foule anonyme de convertis, que quelques vieux serviteurs dévoués, quelques vieilles servantes fidèles comme la vieille Sanchita, de la Mission de San-Carmel, qui avait à peine une lueur d'intelligence dans les yeux.

Les Américains n'ont pas mieux agi que les Pères à l'égard des Indiens. La plupart d'entre eux pensaient de cette race inférieure ce qu'en dit l'honorable Mr. Skinner dans *Trois Vagabonds de Trinidad.* « C'est très bien pour vous de parler sentiment au sujet des nègres, des Chinois et des Indiens... Mais je dois vous dire, messieurs, c'est ici un pays de race blanche... Le nègre, à quelque espèce qu'il appartienne, jaune, brune ou noire, appelez-le Chinois, Indien ou Kanack, ce que vous voudrez, doit disparaître de ce piédestal de Dieu quand l'Anglo-Saxon y saute »[2]. Cette attitude

1. *What happened at the Fonda*, v. 17, p. 69.

2. *Three Vagabonds of Trinidad*, v. 17, p. 191.

explique la façon dont les Indiens ont été traités par les Américains. La protection fictive que leur donna Elijah Martin, léur manqua dans la réalité. Grâce à lui, la tribu paisible des Minyos, « était devenue une nation forte, maintenue hors de la voie de la guerre par un chef puissant et mystérieux. Le Gouvernement envoya un agent traiter avec elle, d'après son système politique habituel, mi-paternel, mi-agressif et absolument inconsistant. Jamais auparavant traité indien n'avait été conçu avec une connaissance aussi parfaite des intentions et des desseins des blancs de la part des Indiens, et avec une ignorance aussi profonde des qualités des Indiens de la part des blancs. Il est à peine nécessaire de dire que le traité fut incontestablement un succès indien. Ils n'abandonnaient pas leurs terres arables ; ce qu'ils cédaient à l'agent, ils refusèrent de l'échanger pour des couvertures de camelote, vendues à un prix extravagant, pour des fusils sans valeur, de la poudre humide et de la farine moisie. Ils exigèrent des dollars et purent ainsi ouvrir des relations commerciales plus profitables avec les marchands... pour de meilleure marchandise et de meilleures occasions ; ils refusèrent simplement les verroteries, le whisky et les bibles, à n'importe quel prix »[1]. C'est là du roman et la réalité fut autre. Leurs chefs,

1. *A Drift of Redwood Camp*, v. 5, p. 353.

n'ayant aucune connaissance des Américains, les malheureux Indiens se laissèrent tromper et spolier. Ils perdirent leurs quelques qualités natives et ne firent guère que se dégrader au contact des blancs. La misérable Cherokee Sal, la mère de Luck, était assurément vulgaire et avait beaucoup péché, mais elle mourut en donnant le jour au fils d'un blanc. La Princesse Bob, elle, était une Indienne de la tribu des Klamath. Son titre était « un compromis entre ses revendications de fille de chef et sa gratitude pour son protecteur blanc dont elle avait adopté le nom selon l'usage indien. « Bob Walker l'avait enlevée des bras de sa mère morte quand la soldatesque californienne croyait que « l'extermination était la destinée manifeste de la race indienne. Il avait réprimé avec difficulté le noble zèle de ses compagnons... pour les convaincre que l'exemption d'un bébé indien ne détruirait pas cette théorie »[1]. Avant d'avoir neuf ans, la Princesse Bob avait épuisé toute la patience de Mrs. Walker. On ne pouvait se fier à elle, ni comme camarade de jeu des enfants, ni comme bonne du bébé. Elle avait perdu ceux-là dans les profondeurs impraticables d'une forêt de redwoods et elle avait lâchement abandonné celui-ci dans un berceau improvisé, suspendu comme une

1. *Princess Bob and her friends*, v. 2, p. 51.

chrysalide à une branche d'arbre. Elle mentait et volait — deux péchés impardonnables dans une communauté frontière où la vérité est une nécessité, et où les provisions constituent la seule propriété »[1]. Enfin, elle s'en alla et on ne la revit que plus tard, dans le village voisin, employée comme domestique chez la femme d'un négociant qui essayait de la transformer. La Princesse Bob fréquenta même l'Eglise baptiste jusqu'au jour où l'on découvrit qu'elle avait volé vingt-trois livres de prière. Elle s'en allait souvent, puis elle revenait et offrait à sa maîtresse du poisson ou du gibier. Quand elle eut quatorze ans, elle disparut plus longtemps et revint un jour, portant dans ses bras un bébé métis d'une semaine. «Les matrones de Logport eurent une réunion le soir même et demandèrent le bannissement de la Princesse. Mrs. Brown essaya vainement d'obtenir un adoucissement à la sentence. Mais, quelques jours plus tard, on trouva suspendu à la porte de la Première Eglise baptiste, un berceau d'osier contenant un bébé indien. C'était la flèche du Parthe de la Princesse. Logport ne la revit plus... »[2].

S'étant égarée un jour dans les bois, la fille du Major Portfire, commandant d'un poste militaire isolé, arriva près d'un feu de bois devant lequel étaient accroupis

1. *Ibid.*, p. 51.

2. *Ibid.*, p. 53.

deux personnages, un Américain et une Indienne. L'Américain se nomma ; il s'appelait John Grey. C'était une espèce de reclus dont Miss Portfire avait entendu parler. La Princesse s'éloigna et la jeune Américaine dut user de toute sa douceur pour la ramener ; elle se la concilia, l'emmena chez elle et entreprit de l'élever à la civilisation. La Princesse Bob se transforma extérieurement et s'habilla à l'américaine, mais elle se montra rebelle à l'instruction que Miss Portfire voulut lui donner. Un jour, elle s'enfuit et arriva dans la hutte de l'ermite, enveloppée de vêtements qu'elle avait volés. Elle se jeta au cou de Grey et l'embrassa, mais dès qu'il eut vu les vêtements volés, il la repoussa, sauta dans un canot pour aller les rendre à leur propriétaire. Peu après, il s'engagea dans un régiment prêt à partir pour Washington. La veille du jour où il devait quitter le poste, comme il entendait du bruit sur les glacis. il cria « Qui vive ! » et ne recevant pas de réponse, il tira. Des soldats rapportèrent bientôt la victime, la Princesse Bob. Elle le regarda, prononça tendrement son nom et mourut.

A part, et au-dessus de tous les Indiens que nous avons cités, trois personnages de Bret Harte, métis d'Indiens et de blancs, ont eu une destinée singulièrement tragique. Ce sont Low Dorman, Pierre Atherly et sa sœur, Mrs. Lascelles.

Low Dorman, dont le nom indien signifie l'eau dormante, était le fils d'un Américain et d'une Indienne. D'un naturel triste et sérieux, il vivait solitaire dans une forêt, se consacrant tout entier à des recherches de botanique. Il fit la connaissance de Miss Wynn qu'il aima profondément et dont il se crut aimé. Lorsqu'elle l'abandonna, il fut saisi par la différence qui existait entre la bassesse d'âme de cette fille de pasteur et le dévouement sans bornes de la pauvre Espagnole Teresa, qui s'était régénérée moralement, en s'attachant à lui. Il allait l'aimer quand il périt avec elle au milieu d'une forêt incendiée.

Pierre Atherly, riche propriétaire des mines d'Eureka, était fils d'un chef indien et d'une Américaine. A la mort de sa mère, il trouve des documents sur la famille Ackerly et se croit le petit-fils d'un baronnet anglais. Il se rend en Angleterre pour voir la famille de son père. A son retour aux Etats-Unis, il est élu membre du Congrès. Pendant son séjour à Washington, il rencontre un Indien qui lui révèle le secret de sa naissance. Sallie Atherly et son mari avaient été faits prisonniers par un chef indien, — le père de Pierre et de Jenny, Profondément bouleversé par la nouvelle de cette révélation, Pierre Atherly ressentit « une pitié infinie... pour sa propre race. » Il décida de se consacrer entièrement à elle. Il fit un pèlerinage au pays de

ses pères, apprit leur langue, qui lui était déjà familière. Un chef indien voulait lui faire épouser une jeune Indienne de seize ans, ayant l'intelligence d'une enfant. Mais Pierre Atherly avait rencontré en Angleterre une jeune fille qu'il aimait, Lady Elfrida. Mrs. Lascelles, sœur jumelle de Pierre, qui ignorait le secret de sa naissance, était passionnément attirée par les Indiens et trouvait une joie intense à aller parmi leurs tribus. Un jour qu'elle s'était écartée avec Lady Elfrida, elles furent faites prisonnières par les Indiens. Pierre usa de toute son autorité pour obtenir la mise en liberté de Lady Elfrida. Lui et sa sœur furent gardés comme otages, torturés et martyrisés, victimes de la cause qu'ils avaient voulu plaider devant l'opinion américaine.

Les noirs étaient peu nombreux en Californie vers 1850. Bret Harte n'en a guère présenté que deux. L'un Cato, chef du parti nègre de Reddlands, dans la Californie du Sud, est méprisé et traité durement par ses ennemis politiques. L'autre, Pete, est le fidèle serviteur de Jack Hamlin. A genoux devant le lit de mort de son maître, il pria avec une ferveur touchante pour l'âme de celui auquel il avait consacré sa vie, implorant Dieu d'avoir pitié de lui et de lui pardonner.

La quarteronne Joséphine de Fontanges L'Hommadieu, qui a épousé l'honnête Randoplh montre une âme mesquine et vile ; elle a légué à ses deux enfants.

nés de son premier mariage, les mêmes défauts et la même bassesse de sentiments. Elle essaie de faire compromettre par son fils la simple et franche Rose Mallory qu'elle voudrait lui voir épouser. Mais Rose juge à temps Emile L'Hommadieu et sa mère, et quitte leur propriété après avoir découvert leur vilenie.

Un dernier élément étranger de la population californienne — très nombreux et très intéressant — est l'élément chinois. Nous connaissons déjà le pauvre Li Tee, compagnon d'infortune de Jim, tué en même temps que lui, après la trahison de Bob Skinner. Le jeune Wan Lee, employé dans les bureaux d'un journal, eut un sort aussi lamentable et aussi injuste. Il fut « lapidé dans les rues de San-Francisco, en l'an de grâce 1869, par une populace d'adolescents et d'écoliers chrétiens »... On trouva sur son cœur l'image de son « dieu de porcelaine brisée par une pierre qu'avaient lancée les mains de ces iconoclastes chrétiens ». Peu d'autres Chinois paraissent individuellement dans l'œuvre de Bret Harte. Frappé par la ressemblance curieuse qui existait entre un grand nombre de Célestes, il a donné à ceux qu'il a présentés un nom générique, montrant John Chinaman dans les conditions les plus différentes, auxquelles sa souplesse orientale lui permettait de s'adapter. « Il fut blanchisseur, domestique, à une époque où personne ne

voulait l'être, il fut cuisinier, et il s'acquitta toujours honnêtement de sa tâche. Il était connu pour sa propreté, bien qu'elle lui fît défaut en deux occasions, qui furent d'ailleurs des fautes de zèle. Avant de repasser les vêtements qu'on lui confiait, il remplissait sa bouche d'eau pure et, par un mouvement fort habile, la vaporisait sur l'objet qu'il avait devant lui. Une telle méthode choqua d'abord les Américains, mais ils finirent par l'accepter, et même par l'exiger. Un jour, une maîtresse de maison, admirant l'art avec lequel son cuisinier chinois avait « vaporisé » « une sauce blanche sur un certain plat, fut joyeusement informée que la méthode était toujours la même... »[1]

« Bien qu'il portât nos vêtements, parlât notre langue, et imitât nos vices, il était toujours enveloppé de son atmosphère céleste. Il ne s'associait qu'avec ses congénères, consommait ses propres provisions bizarres, achetait ses marchandises à des compagnies chinoises et, quand il mourait, ses os étaient envoyés en Chine. Il ne laissait ni sillon, ni trace, ni empreinte sur la civilisation. Il ne réclamait pas de droits civils, il ne désirait pas le suffrage. Il supportait ses punitions avec calme, il se soumettait tranquillement aux extorsions scandaleuses de l'Etat et des individus ; il subissait le

1. *Wan Lee the Pagan*, v. 2, p. 279.

vol et même le meurtre avec un courage stoïque. Peut-être était-ce bien qu'il le fît. La civilisation chrétienne, qui déclarait, par article de loi, que son témoignage était sans prix, qui affirmait par ses pratiques que les mêmes vices étaient pires chez un païen que chez un chrétien, qui regardait la fragilité de ses femmes comme spécialement abominable et ses propres dispositions au jeu comme quelque chose d'originellement mauvais, lui enseigna enfin les vertus chrétiennes de la patience et de la résignation... Il avait un moyen universel et simple de frauder la douane. Il remplissait d'opium les vides des chaises de bambou et, calmement assis dessus, il conversait gravement avec les douaniers. Dans toutes les occasions de ce genre, il savait rendre l'ampleur de sa manche et celle de sa culotte aussi utile qu'ornementale. Il se dérobait à l'impôt en prenant le nom et l'expression de la physionomie de quelque frère céleste qui avait déjà payé »[1].

Dans les ruelles étroites du vieux quartier chinois s'entassait une population nombreuse, gardant ses usages et ses mœurs, à l'insu de la police américaine. Bret Harte raconte dans *Bohemian Days in San-Francisco* qu'il fut emmené, un jour, par un jeune Chinois avec lequel il s'était lié, dans un bâtiment situé tout près de la place centrale, et qui avait, extérieurement, l'appa-

1. *Tales of the Argonauts*, v. 2, p. 32.

rence d'une construction californienne. L'intérieur était divisé en cellules. Dans l'une d'elles, il vit un Chinois richement vêtu, les yeux perdus dans une espèce d'extase, la bouche entr'ouverte, avec l'attitude d'un homme qui se trouve dans les transes de l'opium. Ses ongles avaient de dix-huit à vingt centimètres de long, et étaient soutenus par des bâtonnets de bambou. Ce n'étaient plus des ongles humains, mais des espèces de griffes. « Très riche Chinois, murmura le jeune mentor, commerçant de premier ordre, haute classe. » Puis, Bret Harte fut entraîné un peu plus loin, pour voir « quelque chose d'amusant et qui devait le faire rire ». C'était un autre Chinois portant autour du cou un lourd cadre de bois carré qui semblait l'étrangler. Non seulement le malheureux avait un carcan, mais il était encore enchaîné. « Très méchant homme », dit le Céleste à voix basse. La police, prévenue, ne fut pas surprise de la révélation de ce nouveau cas, analogue à ceux dont elle avait connaissance. Elle fit une descente dans le bâtiment qui lui avait été signalé, mais sans résultat.

Comme pour l'Argonaute, le jeu était la principale distraction du Chinois. C'est dans son poème du *Chinois Païen*, appelé encore *Simples paroles du sincère James* que Bret Harte a conté l'histoire du Chinois Ah Sin qui jouait en souriant, avec ses larges manches remplies de cartes. Indigné par tant de perfidie, Bell

Neye, qui jouait avec Ah Sin et trichait aussi, mais moins bien, se leva en poussant un soupir et dit : « Est-ce possible ? Nous sommes ruinés par le travail à vil prix des Chinois. » Il se précipita sur Ah Sin, le parquet fut jonché des cartes que le Céleste avait cachées dans sa manche et l'on vit qu'il avait de la cire sur ses ongles. C'est pourquoi, ajoute le conteur, « pour des raisons qui sont obscures et pour des ruses qui sont vaines, le Chinois païen est vraiment un homme étrange, chose que j'ai le droit de maintenir. » Les Chinois étaient de bons acteurs, leur théâtre était très fréquenté. Ils étaient aussi de remarquables prestidigitateurs, comme l'a rapporté Bret Harte, dans *Wan Lee le Païen*. Enfin, le talent du Céleste s'exerçait encore dans d'autres domaines. Sa tentative la plus heureuse fut sa carrière de docteur. « Fut-il jamais sur un pied d'égalité avec les Argonautes chrétiens ? Je suis enclin à le croire. Dans certains cas, je puis vraiment dire qu'il le fut. Un jour, il ouvrit un cabinet de médecin à San-Francisco. Avec l'aide de compères intelligents, la nouvelle de ses guérisons merveilleuses fut publiée au son du clairon, à travers tout le pays, jusqu'à ce que les gens commençassent à accourir en foule vers son ministère guérisseur. L'entrée de sa porte était assiégée par une armée de malades. Deux interprètes, pareils aux anges de la vieille légende antique, écoutaient, nuit et jour, les maux de la foule qui remplissait ce temple d'Hygie. Ils

traduisaient dans une langue commune les paroles de sagesse qui tombaient des lèvres inspirées de cet Apollon aux yeux bridés. Le docteur Lipotai avait une vogue incontestée. Bientôt cependant, il y eut des médecins chinois à chaque coin de rue. Le païen ignorant savait qu'aucun homme ne s'arrêterait à scruter la supériorité que le Chinois pouvait avoir dans la science médicale sur les praticiens de son propre pays. Ce vieil idolâtre avili savait que les chrétiens intelligents croiraient à quelque chose de magique et iraient à lui. Ils y allèrent. Et il leur donnait du thé vert pour la tuberculose, du gingembre pour les maladies de cœur, et leur faisait respirer des œillets contre l'hydropisie. Le traitement était inoffensif, mais ennuyeux. Soudain, un Orientaliste très connu publia une liste de remèdes communément employés dans l'exercice de la médecine chinoise. Ce fut assez pour produire les symptômes habituels du mal de mer chez les malades du docteur. L'étoile Céleste commença aussitôt à pâlir. L'oracle cessa d'être interrogé. Les sybilles quittèrent leur trépied. Et le docteur Lipotai, avec un demi-million dans sa poche, retourna à son riz natif et à la naïve simplicité du camp chinois »[1].

---

1. *Tales of the Argonauts*, v. 2, p. 33.

XII

BRET HARTE ÉCRIVAIN

L'œuvre de Bret Harte, offrant le tableau d'une société et d'une civilisation qui ont véritablement existé, doit être étudiée au point de vue historique, avant d'être appréciée au point de vue littéraire et artistique.

L'opinion des historiens californiens est divisée à ce sujet. Les véritables historiens, Hittell et Bancroft, ont rendu justice à la valeur documentaire de cette œuvre et l'ont citée comme une source précieuse de l'histoire des pionniers. Bancroft pense que les lettres de Mrs. Laura A. K. Clapp, signées du pseudonyme de Shirley, et publiées dans la « Revue des Pionniers de 1851-1852 », contiennent, sur cette période, la mine de documents la plus riche et la plus authentique. Il ajoute que Mrs.Clapp a simplement narré les faits, mais que Bret Harte, qui a puisé dans ces lettres le sujet de la plupart de ses nouvelles, a donné, par « son style exquis » et le « charme de son imagination », un caractère littéraire à cette matière historique. J. Royce, le philosophe historien d'Harvard, fils de pionniers, a, au contraire, jugé sévèrement l'œuvre du conteur californien. « Une fois pour toutes, déduction faite des défauts artistiques inévitables dans une série de lettres personnelles sans lien entre

elles,ces lettres de « Shirley » forment la meilleure relation que je connaisse d'un premier camp minier. Pour nous donner une notion vraie de la vie des mines, elles nous sont infiniment plus utiles que le romanesque pervers d'un millier de contes comme ceux de Mr. Bret Harte qui, tout le monde le sait, n'ont été le résultat d'aucune expérience personnelle des vraies conditions primitives »[1]. Ce dernier reproche aurait peu de poids, même si Bret Harte avait été un véritable historien. Une documentation minutieuse et une imagination puissante permettent de ressusciter un passé dont on n'a pas été témoin. Mais Bret Harte n'a tenté d'écrire ni l'histoire politique, ni l'histoire de la civilisation californienne ; on ne saurait donc lui reprocher de ne pas posséder toutes les qualités qu'on exige d'un véritable historien. Royce ne nie pas, d'ailleurs, que Bret Harte ne se soit inspiré de Shirley. L'évidence prouve, en effet, que *The Luck of Roaring Camp* lui a été suggéré par la deuxième lettre du premier volume de la « Revue des Pionniers », *Les Bannis de Poker Flat*, par la dix-neuvième lettre du quatrième volume, et qu'il a puisé à la même source la matière de plus d'une autre nouvelle. Mais, il a modifié très librement les données des lettres de Shirley et, là où Bancroft a admiré une transformation artistique, Royce n'a constaté qu'une

1. Royce *California*, p. 345.

déformation historique. Sans affirmer d'ailleurs, à priori, la valeur historique des contes de Bret Harte, sans les condamner non plus pour ce qu'ils contiennent qui n'est pas dans Shirley, — ce qui serait adopter les méthodes de la vieille critique dogmatique, — il vaut mieux, afin de fixer leur valeur documentaire, comparer les renseignements qu'ils nous donnent à ceux que nous trouvons dans l'œuvre des historiens.

Bret Harte a fait de la Californie un tableau conforme à celui des historiens. Les détails qu'il a donnés sur la géographie physique du pays : orogénie, relief, climat, hydrographie, sur la vie végétale et animale, sur la géographie économique: agriculture, commerce, industrie, moyens de communication, sont très nombreux, très exacts et dénotent une connaissance très complète du pays. Mais ils sont donnés d'une façon pittoresque par un artiste et un poète. Nous apercevons, en lisant son œuvre, les Sierras lointaines, aux cimes blanches de neige, les sommets du Mont Diablo et de El Capitan, les chutes de Yosemite, le « feu de joie » traditionnel qu'on allume dans les montagnes, nous distinguons la toison de brume qui enveloppe San-Francisco pécheresse, nous sentons sourdre la vie des grands champs de blé, nous voyons des animaux sauvages fuir devant une tempête de neige, nous regardons passer une diligence en péril, nous assistons au spectacle terrible d'incendies

de forêts, d'inondations, de tremblements de terre, enfin nous connaissons le pays comme si nous l'avions parcouru à pied, du Nord au Sud, du Pacifique aux Sierras, les yeux ouverts à la beauté lumineuse et puissante de la nature californienne.

Au point de vue purement historique, les documents fournis par l'œuvre de Bret Harte sont encore plus variés et plus nombreux. Il a esquissé l'histoire de la Californie, des origines au milieu du XIX[e] siècle, à la façon des peintres qui, par de vastes compositions, ont immortalisé toute une époque.

C'est d'abord la Californie préhistorique, dont la vision nous est donnée dans *Le Crâne du Pliocène.* Les journaux de 1866 ayant annoncé qu'on avait trouvé un crâne humain en Californie, dans des terrains de l'époque pliocène, ce qui prouvait que l'existence de l'homme avait été, dans cette région, antérieure à celle du mastodonte, Bret Harte composa une poésie sur cette découverte extraordinaire. Elle se termine à la façon d'un madrigal, mais les premières strophes ont une réelle grandeur : « As-tu été le véritable spectateur de l'immense forêt de cette si lointaine époque, alors que la puissante Sigillariée dressait comme des colonnes, au-dessus de la tête, les fûts de ses grands arbres ? »[1].

---

1. *To the Pliocene Skull*, v. 12, p. 280.

Bret Harte a également évoqué la longue période pendant laquelle les Indiens libres étaient possesseurs du sol. Rien ne trahissait la présence de l'or, les avoines sauvages couvraient les plaines, les daims et les antilopes parcouraient les prairies, les merveilles naturelles de Yosemite et de Calaveras étaient connues des seuls aborigènes.

C'est ensuite le souvenir de quelques personnages historiques dont les noms dominent les pages essentielles de l'histoire de la Californie, celui du Père Junipero Serra (1713-1784), fondateur de tant de missions ; celui de Concepcion de Arguello, auquel se rattachent toute une partie de l'histoire de la Californie espagnole et celle de la colonisation russe. Bret Harte a décrit les missions, leurs jardins, leurs églises décorées par les néophytes indiens, leurs tours surmontées de coupoles. Il a évoqué les tintements grêles des cloches qui, à la nuit tombante, à l'heure de l'Angelus, semblaient sonner le glas de la gloire mourante de l'Espagne. Il a bien senti et bien rendu l'âme simple et naïvement moyenâgeuse des Pères. Ils les a montrés bons, hospitaliers, parfois ambitieux, plus préoccupés du nombre des convertis que de la valeur des conversions et souvent incapables, malgré leur bonté, de s'attacher vraiment les cœurs. Il a peint la population espagnole d'une façon tout aussi approfondie. Il a présenté des hommes, des femmes, des jeunes gens, appartenant à toutes les

classes de la société. Il a décrit leur vie, leur costume, leurs fêtes. Il a montré très nettement la différence qui existait entre eux et les Américains et a donné, sur la spoliation des terres, sur les humiliations infligées aux Californiens et aux Mexicains, des détails identiques à ceux des historiens. Non seulement il a accordé à la Californie espagnole une place considérable dans son œuvre, mais il en a fait une à ses légendes au caractère sombre et troublant, comme dans *The Mystery of the Haciendas*, évoquant une figure presque terrible de jettateur dans *L'Œil droit du Commandeur*, et une pâle vision de fantômes d'amoureux qui, après le dernier son de cloche de l'Angelus, revenaient hanter le jardin de roses de la Hacienda de Los Osos, à la clarté de la lune de juin.

Si documentées que soient les pages de Bret Harte, touchant à l'histoire de la Californie espagnole, elles le sont cependant beaucoup moins que celles qui se rapportent à la Californie américaine, source principale de son inspiration. On peut faire, d'après ses contes, une étude très exacte de l'émigration vers la côte du Pacifique : routes suivies par les pionniers, dangers de chacune d'elles, traversée des plaines, récits des souffrances de la Donner Party ; tout cela est authentique. Ce qui ne l'est pas moins, c'est le tableau de la population californienne de 1850. Américains de tous les milieux, honnêtes gens, voleurs, criminels, convicts austra-

liens, Chinois, tels ont bien été les principaux éléments de cette société de chercheurs d'or.

Les détails concernant les mines possèdent la même valeur documentaire. Au début surtout, beaucoup de mineurs travaillaient seuls, comme Jack Fleming. Quand il s'agissait de sables aurifères, ils se servaient, pour les laver et en extraire l'or, de leur poêle traditionnelle, remplacée plus tard par un tamis de maniement plus facile, le « pan ». Certains n'avaient pas d'outils et travaillaient avec leurs mains. Pendant cette étape, les mineurs s'associaient avec un camarade, comme Tennessee. Dans les régions où les placers étaient recouverts de terre, il fallait creuser des puits, des galeries, déterminer l'écoulement des eaux dans des sluices. C'est cette étape que présentent *The Luck of Roaring Camp*, et *The youngest Miss Piper.* Plus tard, on se servit de dragues et d'excavateurs pour extraire l'or des alluvions sèches. Quand il ne s'agissait plus de gîtes alluvionnaires, mais de gisements filoniens, le mineur employait un pic pour briser les roches, comme Slynn et Smith. Enfin on eut, plus tard, encore, des machines perforatrices ; ce travail plus compliqué, plus coûteux, ne fut pas entrepris par des individus isolés, mais par des sociétés minières, comme celle que Bret Harte a présentée dans l'*Histoire d'une mine.* Tout en donnant ces détails, qui appartiennent

surtout au domaine de la géographie économique et à l'histoire des mines, il fait vivre à nos yeux un grand nombre de mineurs, décrivant non seulement leur existence matérielle et leurs travaux, mais analysant aussi leur âme, nous faisant connaître leurs sentiments, leurs ambitions, leurs joies et leurs souffrances.

Le tableau qu'il a laissé de la vie des mineurs est fort pittoresque. Il nous décrit leur costume, et nous fait pénétrer dans leurs cabanes, au mobilier rudimentaire. Il nous parle de leurs animaux favoris et de leurs distractions : jeux, danses, lectures. Il expose les vicissitudes de leur existence d'une manière fort dramatique et fort exacte : espoirs, succès, échecs, détresse morale et matérielle. Tout cela est encore conforme aux récits des historiens. L'étude du développement de San-Francisco, la description des rues, des navires ancrés au milieu des terres et envahis par les rats, celle des maisons de jeu, du sémaphore, du bureau de poste, du quartier espagnol, des usages chinois, est de tout point semblable à celle qu'ont laissée les pionniers.

Si nous considérons maintenant les faits qui ont fourni à Bret Harte la matière même de son pathétique, nous remarquons le même caractère de vérité historique. Manifestations des forces de la nature : inondations, tempêtes de neige, tremblements de terre, naufrages ; œuvre des hommes : incendies de forêts, vols à main armée, brigandages, crimes, vols, appli-

cation de la loi de Lynch, superstitions ou sauvageries d'Indiens, ces événements sont conformes à ce que fut la réalité. Certains d'entre eux ont même encore un caractère de vérité actuelle. Il y a quelques mois à peine, trois apaches ont été lynchés dans la ville de Santa-Rosa, et les tribunaux américains instruisent actuellement un procès sensationnel, concernant la naissance d'un enfant qui, tout en portant le nom d'un banquier de New-York, passe pour être le fils d'un Indien. N'est-ce pas là l'histoire tragique de Pierre Atherly ?

Nous trouvons encore dans les contes de Bret Harte des documents précieux sur l'histoire politique et l'évolution de la Californie : évocation de la période honnête, pendant laquelle on vit de l'or rester en sûreté dans les plaines et que suivit une période de vols et de crimes : vols de l'or, vols de chevaux, établissement de comités de vigilance, application de la loi de Lynch. A côté de ces détails sur la justice et les tribunaux, nous en voyons d'autres sur les églises, les écoles, la presse, la croissance prodigieusement rapide des villes champignons. Dans *La Déesse d'Excelsior*, nous voyons les actionnaires de deux compagnies minières discuter la fondation d'une ville: « L'emplacement d'un hôtel, d'une banque, du bureau de la compagnie des messageries, du service de diligences, du palais de justice, et des

autres édifices nécessaires, tout fut indiqué sur le plan, et complété par un théâtre, un parc public, et une terrasse bordant la rivière ! C'est seulement quand Clinton Gray... présenta le plan d'une ville avec cinq avenues de quatre-vingts pieds de largeur, rayonnant d'une place centrale... qu'on sentit la nécessité de mettre une limite aux suggestions anticipées »[1]. Un hôtel, une banque, des magasins, de larges rues, voilà ce qui a également transformé Poverty Flat en une véritable ville, comme le remarque Lily Folinsbee dans « Sa dernière lettre » à Joe.

Tandis que surgissaient ces villes champignons et que les Californiens créaient leurs cités et leurs « towns », leurs compatriotes de l'Est, du Nord, du Sud étaient engagés dans l'une des guerres civiles les plus atroces, qui fit entendre ses échos même au-delà des Sierras. Nous avons vu Mrs. Brant organiser la résistance, trahir son mari pour rester fidèle à la cause du Sud. Nous avons vu des joueurs fonder des œuvres de secours pour les blessés, avec leur libéralité habituelle. Bret Harte a écrit de très beaux vers sur la *Bataille de Gettysburg* et a transporté certains de ses héros californiens dans les plaines du Centre où ils ont accompli leur destinée.

1. *The Goddess of Excelsior*, v. 18, p. 233.

Parmi les grandes questions politiques de l'Etat de Californie, celle de l'immigration jaune qui se pose encore actuellement a été abordée, à plusieurs reprises, par Bret Harte. Nous voyons dans *See Yup*, dans *Three Vagabonds of Trinidad*, dans *The Heathen Chinee*, l'hostilité déjà manifeste des Anglo-Saxons pour les émigrants orientaux, hostilité dont la cause a été résumée très nettement par Truthful James : « nous sommes ruinés par le travail à vil prix de cet idolâtre de Chinois. » La question des Indiens n'existe plus aujourd'hui, mais la touchante Lady Elfrida rappellera que ce problème fut posé autrefois avec une générosité d'idéologues par ceux qui n'avaient pas le préjugé de la couleur. « Resteront-ils une race distincte ? En ferez-vous des citoyens, des soldats, des membres du Congrès, des gouverneurs ? Se marieront-ils avec des blanches ? » Bret Harte a sans doute exprimé son opinion personnelle dans une solution qui semble marquée au coin de la justice et de la sagesse politique : « Les Indiens étaient autorisés à cultiver leurs champs en paix...., ils perdirent leurs habitudes nomades..., leurs huttes s'améliorèrent... le sage et tout puissant Elijah n'essaya pas de réformer leur religion, mais de la maintenir dans toute son intégrité »[1]. Tous les grands événements qui ont fait date dans

1. *A Drift of Redwood Camp*, v. 5, p. 353.

l'histoire de la Californie ont laissé un écho dans son œuvre : il a célébré dans ses vers l'admission de la Californie comme Etat, l'inauguration du théâtre de San-Francisco, la construction de la voie ferrée de San-Francisco à New-York.

Si, après avoir jeté ce coup d'œil rapide sur le pays et son histoire, nous examinons les individus, nous remarquons encore la même conformité entre les personnages de Bret Harte et les véritables pionniers. Il a représenté des types de l'Est, du Centre, du Sud. Ceux du Missouri, sont, nous l'avons vu, très nombreux dans son œuvre ; beaucoup parmi ses héros parlent, comme le partenaire de Tennessee, le dialecte missourien. L'élément du Sud est personnifié dans le Colonel Starbottle, qui a plus d'un trait commun avec Numa Roumestan. Bret Harte fait passer devant nos yeux des hommes instruits et cultivés, des êtres tout à fait frustes et primitifs, des magistrats, des médecins, des officiers, des pasteurs, des aventuriers. Peut-être, haïssant l'hypocrisie et l'intolérance, a-t-il donné aux pasteurs des traits un peu noirs ? Mais il est probable, que, sauf exception, la Californie a attiré les pasteurs cupides plus que les autres. Parmi eux, beaucoup ont dû voyager pour leur plaisir, comme le Révérend Belcher « avec les prières et l'argent d'ouailles reconnaissantes et patientes ». Les types de joueurs : Jack Ham-

lin et John Oakhurst, sont particulièrement sympathiques, mais selon l'avis des pionniers, même celui du Révérend William Taylor, ils sont eux aussi conformes à la réalité.

Un examen attentif des héros de Bret Harte montre qu'ils appartiennent à la moyenne de l'humanité. Ce sont, pour la plupart, des gens ordinaires qui se sont trouvés placés dans des circonstances extraordinaires. Ils ont dû s'adapter à leur nouveau milieu et, comme il arrive souvent dans la vie, ils ont découvert en eux des forces et des ressources qu'ils ne soupçonnaient point et qui étaient égales à ce que leur nouvelle existence exigeait d'eux. D'Américains qu'ils étaient, ils sont devenus Californiens. Nous verrons plus loin que ce qui leur assure surtout une place dans la littérature, c'est qu'ils possèdent quelques-uns des traits les plus généraux des hommes de tous les temps et de tous les pays, et qu'en devenant citoyens d'un nouvel Etat, ils n'ont jamais cessé d'appartenir à la commune humanité.

La société californienne peinte par Bret Harte est avant tout profondément américaine. Elle l'est surtout par l'esprit démocratique qui la domine tout entière et qui n'est aussi profondément développé dans aucun pays du monde. On retrouve d'ailleurs ce caractère démocratique dans toute la littérature américaine, parce

qu'il est celui de la nation entière, mais cependant, l'importance attachée aux traditions, à l'ancienneté des familles, et à tout ce qui rend l'individu étroitement solidaire du milieu où il a vécu, va diminuant de l'Atlantique au Pacifique. S'il en est encore ainsi, malgré les soixante-dix ans d'histoire de la Californie, malgré le nombre toujours croissant de ceux qui viennent de l'Est se fixer dans l'Etat de la Porte-d'Or, il est évident qu'en 1850, la Californie était encore beaucoup plus démocratique qu'elle ne l'est aujourd'hui. La liberté dégénérait presque en anarchie, les lois de l'Etat n'existaient pas, et les comités de vigilance ne punissaient que les délits et les crimes. Nous avons vu que les pionniers ne désiraient nullement connaître les antécédents de leurs camarades et qu'ils les jugeaient simplement d'après leur valeur individuelle. De telles conditions permettaient de se faire une vie nouvelle ; Bret Harte a donc observé la vérité historique en présentant, parmi ses héros, de nombreux voleurs ou criminels, devenus plus tard d'honnêtes citoyens. La Californie de 1850 a vraiment été le pays de l'homme qui se fait lui-même, du « self made man ». Pour faciliter le passage de sa vie ancienne à sa vie nouvelle, le pionnier pouvait changer de nom. Les actes d'état-civil n'existaient pas et personne ne se souciait de vérifier les dires des émigrants qui arri-

vaient de l'Est. Il est d'ailleurs intéressant de rappeler que la loi des Etats-Unis autorise la substitution d'un nom à un autre, sans obliger un homme et ses descendants à porter, de génération en génération, un nom déshonoré, ou simplement ridicule.

Ce respect des droits de l'individu est poussé beaucoup plus loin aux Etats-Unis qu'en France. On ne parle jamais de tolérance en Amérique. On ne tolère pas, on respecte les croyances et les opinions qu'on ne partage pas. Clarence Brant respecte les opinions politiques de sa femme, et Edward Blanford le puritanisme farouche de la sienne. Peut-être ce sentiment de liberté est-il un peu exagéré quand il s'agit d'enfants. Nous avons vu que les parents des *trois écoliers* qui firent l'école buissonnière ne se préoccupaient pas de leurs fils, que le père et la mère de Cressy lui laissaient une très grande liberté de conduite. Les enfants présentés par Bret Harte nous montrent de la façon la plus frappante comment on commençait l'apprentissage de la liberté en Californie, vers 1850.

On retrouve le même caractère démocratique dans la conception californienne du mariage. Elle est américaine, mais plus spécialement californienne. Aux Etats-Unis, l'usage de la dot n'existe pas, et les jeunes gens seraient, pour la plupart, très humiliés d'accepter une aide pécuniaire de leurs beaux-parents. D'autre

part, beaucoup de femmes ayant vécu richement jusqu'à leur mariage, acceptent une situation matérielle fort modeste et, souvent, ne connaissent qu'après de longues années — quand leur mari a fait fortune — le luxe auquel elles ont été habituées jeunes filles. Ces faits marquent nettement la grande différence qui existe entre la famille française et la famille américaine. Ils sont si nombreux qu'on en trouve partout des exemples de l'Atlantique au Pacifique, et ils justifient les réflexions comiques de Ribaud dans une *Etrange Expérience d'Alkali Dick.* Pourtant, dans l'Est, spécialement à New-York ou à Boston, des traditions se sont créées depuis longtemps. Howells a montré, dans *The Rise of Silas Lapham*, par exemple, que la richesse ne permet pas à elle seule de franchir l'étape selon le mot de M. Paul Bourget. Ces traditions, pour être moins fortes que dans l'Est, s'établissent aujourd'hui aussi en Californie. Elles n'existaient évidemment pas en 1850. Miss Mayfield, malgré sa richesse et ses qualités mondaines, épouse un facteur de messageries, Jeff Briggs ; Alice Rightbody, fille d'un avocat de Boston, épouse Joé Silsbee, qui a été son guide dans les sierras californiennes. En somme, la jeune fille américaine, plus en Californie qu'ailleurs, n'hésite pas à s'exposer aux vicissitudes du sort pour épouser l'homme qu'elle aime. C'est ce que dit Mrs. Tucker, la Pénélope de

Blue-Grass, à un de ses amis. Comme celui-ci remarquait que Mr. Tucker n'était peut-être pas habitué à courir des risques, « naturellement il l'est » dit gaiement Mrs. Tucker, « il m'a épousée ». — Mais supposons que vous ne soyez pas accoutumée à le faire. — Pourquoi pas? Je l'ai épousé, répondit-elle. Les héroïnes de Bret Harte, sauf, peut-être, Nellie Wynn, se marient toutes par amour, non par convenance ou intérêt. Les hommes font de même. Georges Barker, Robert Falloner, parmi bien d'autres, épousent, après avoir fait fortune, des jeunes filles pauvres. Ces mariages d'amour, malgré le désintéressement qui les inspire et la dignité morale qui les entoure, ne sont pas pourtant la garantie d'un bonheur de longue durée. Elevées avec le sentiment de leur valeur personnelle et de leurs droits, les femmes mariées conservent l'indépendance dont elles ont joui jeunes filles. Quelques-unes d'entre elles, sincèrement attachées à leur mari quand il était pauvre, ne voient dans sa richesse que le moyen de mener une vie frivole qui les conduit souvent à l'adultère ou au divorce. Un très grand nombre, d'ailleurs, sont fidèles et prêtes à se sacrifier à celui qui les a trahies. Les hommes montrent le même désintéressement au sujet du mariage, mais une inconstance plus grande encore. Ceux qui restent fidèles manifestent une véritable crainte de déplaire à leur femme et

gardent envers elle une attitude soumise, ce qui est assez fréquent aux Etats-Unis et devait l'être beaucoup plus en Californie, à une époque où la plupart des pionniers étaient dans la nécessité de rester célibataires. La facilité avec laquelle les mariages étaient célébrés et rompus sur la côte du Pacifique, au milieu du dernier siècle, a d'ailleurs laissé quelques traces, si l'on en juge d'après ce que publient les journaux au sujet de mariages conclus dans des conditions fort romanesques et de divorces obtenus souvent pour des raisons assez peu sérieuses.

Cet examen rapide de l'œuvre de Bret Harte nous permet donc de conclure qu'elle présente un véritable caractère de documentation historique. Il est intéressant de connaître, sûr ce point, l'opinion de l'auteur lui-même. Il a écrit qu'on lui avait demandé si « tel ou tel incident était réel — s'il avait jamais rencontré tel et tel personnage. À cela il répondit que, dans un seul cas, il était conscient d'avoir fait, uniquement d'après son imagination, le portrait d'un personnage et d'en avoir tiré aussi une suite logique d'incidents. Quelques semaines après la publication de son conte, il reçut une lettre, authentiquement signée, corrigeant quelques détails secondaires des faits qu'il avait narrés et contenant, comme confirmation évidente, une coupure d'un vieux journal, où l'incident essentiel, qu'il pensait

être une simple création de son imagination, était rapporté avec une richesse de développement dépassant de beaucoup la sienne. Comme il l'a dit, dans *Le Jeune Prospecteur de Calàveras* « la vérité vraie est plus étrange que la fiction ».

Bret Harte a eu la conviction qu'il avait présenté dans son œuvre la société des pionniers californiens de 1850. Nous avons vu que les historiens lui ont rendu justice. Nous savons qu'il s'est inspiré des lettres de Shirley et des journaux. Il est intéressant d'ajouter que le sujet d'un certain nombre de ses contes lui a été fourni par James Gillis, qui habitait Jackass Flat, tout près de Tuttle Town où Bret Harte fut instituteur vers 1856. Très connu et jouissant de l'estime publique, James Gillis figure, dans l'œuvre de Bret Harte, sous le nom de Truthful James, et dans celle de Mark Twain, sous celui du Sage de Jackass Hill. Nous avons vu que Jack Hamlin, le Colonel Starbottle, Maruja, Ferrières, avaient eu des modèles vivants et connus. Nous pouvons conclure de ce que nous savons des sources de Bret Harte que la plupart de ses héros sont les doubles de personnages authentiques et qu'il a, lui aussi, « rendu au public ce que celui-ci lui avait prêté ». Mais, qui connaîtra jamais ses clefs? Deux de ses héros ont cependant donné lieu à un travail de recherche intéressant ; ce sont Tennessee et son associé. Mr. Merwin cite, à ce

sujet, un article publié dans les journaux californiens de juin 1903, annonçant que J. A. Chaffee, l'original de l'associé de Tennessee avait été conduit dans un sanatorium d'Oakland. Il avait vécu depuis 1849 dans un petit camp minier avec son associé, Chamberlain. Il avait sauvé Chamberlain accusé d'avoir volé de l'or appartenant à des mineurs, en jurant que ce dernier était innocent. Comme il était honnête, on le crut. Chamberlain et Chaffee vécurent ensemble depuis 1849 et avaient plus de quatre-vingts ans en 1903. Un professeur de l'Université de Californie, ayant vu Chaffee dans sa cabane, l'avait décidé à se rendre à Oakland. Les journaux rapportèrent que de longues années auparavant, on avait aperçu Chaffee allant trouver un Comité de Vigilance pour essayer de sauver son associé. On l'avait vu sur la route conduisant un âne et une charrette, on l'avait regardé entrer dans la salle où se trouvaient réunis les membres du Comité de Vigilance avec son chapeau à la main et un grand mouchoir d'indienne autour du cou. Bret Harte, nous l'avons noté, a donné les mêmes détails. Ces faits ont été également rapportés par Frederick Stocking, dans un article publié dans le numéro de septembre 1902 de l'*Overland Monthly*, consacré presque tout entier à la mémoire de Bret Harte. Mais Mr. William Dallam Armes, dans un article publié par la *Revue Bohémienne* de San-Francisco, rétablit la vérité. Il corrige une inexactitude impor-

tante. Il nous apprend que Chaffee et Chamberlain s'étaient rencontrés par hasard en 1848 ; qu'ils s'étaient liés d'amitié, étaient partis ensemble pour la Californie, que leur affection avait duré cinquante-cinq ans, jusqu'à la mort de Chamberlain, survenue en 1903, huit semaines seulement avant celle de Chaffee. Mais le mineur dont Chaffee avait sauvé la vie n'était nullement Chamberlain, et ce dernier montrait, à juste titre, son mécontentement, lorsqu'on l'identifiait à « l'associé de Tennessee » de Bret Harte. Ces renseignements sont particulièrement intéressants, parce qu'ils montrent la part de l'imagination de Bret Harte dans la création d'un de ses chefs-d'œuvre les plus parfaits. Il a modifié les faits : le crime de Tennessee n'est pas celui qu'avait commis le véritable criminel ; celui-ci fut sauvé par un étranger, dont l'argument le plus puissant fut que l'application de la loi de Lynch serait une honte pour un camp qui ne l'avait jamais mise en pratique. Les dénouements sont différents aussi : celui de Bret Harte a une supériorité dramatique incontestable sur celui de la réalité qui, étant heureux, a quelque chose d'un peu banal. Si Bret Harte a transformé les faits, il a également modifié les caractères, faisant de l'associé de Tennessee un personnage unique, espèce d'homme des prairies, à l'intelligence singulièrement étroite et bornée, mais ayant, dans le

cœur, l'infini du dévouement. L'associé de Tennessee est vraiment une création de génie.

Il est évident que Bret Harte, n'ayant jamais eu le souci de raconter des anecdotes absolument authentiques, a dû traiter toute matière qui lui a été fournie par la vie californienne de 1850, comme il a traité celle de *L'Associé de Tennessee.* En artiste, il a choisi, parmi les faits que lui offrait la réalité, ceux qui lui semblaient dignes de devenir la substance d'une œuvre littéraire. Il les a modifiés très librement, pour mettre en valeur leur caractère dramatique, tragique ou humoristique. Il a fait revivre, dans son œuvre, une époque disparue, mettant sous les yeux du public des tableaux qui représentent des coins du passé, qui sont faits de couleurs et de détails exacts, qui ont la vie et le pittoresque de l'époque romantique dont il a été le peintre. Il a créé une foule de personnages et les a placés dans le milieu où ils ont vécu dans la Californie de 1850. Mais s'il a transformé les faits, il a usé d'une liberté plus grande encore, à l'égard de ses héros, au sujet desquels la réalité ne lui apprenait à peu près rien.

Cette remarque sur les caractères de Bret Harte conduit à une autre question. Pourquoi a-t-il donné à ses personnages tels ou tels traits de caractère ? C'est dans ce choix que l'écrivain le plus impersonnel révèle cependant sa personnalité, ses idées morales et litté-

raires. D'après son œuvre, Bret Harte semble avoir eu une grande indulgence pour la société californienne de 1850. Les plus sympathiques de ses héros, ceux qui connaissent le mieux la vie, Jack Hamlin, le docteur Duchesnes, se montrent pitoyables aux souffrances et aux erreurs humaines. Bret Harte n'a guère haï que l'hypocrisie et semble avoir pris plaisir à démasquer un grand nombre de pasteurs, dont la religion n'était que de la tartuferie. A cette dévotion étroite et impitoyable, il a opposé la largeur d'esprit et la générosité de ces joueurs qui n'avaient pas perdu leur titre d'honnête homme. Allant plus loin encore sur la voie du romantisme en morale, il a pris plaisir à réhabiliter ceux que la société réprouve. Kate Howard est le sacrifice maternel purifiant l'immoralité, Miggles fait penser à une Dame aux Camélias capable d'accepter la misère, et de rester fidèle à celui qu'elle aime, même quand il n'est plus qu'une épave humaine. Bret Harte a été également attiré par ceux que la société méconnaît, dédaigne, méprise, et qui, comme « the man of no account », ont une âme de héros silencieux. Il a vu, chez ces simples, des qualités, des vertus ignorées, faute de circonstances pour les faire naître : « La plupart des héros ont besoin du contraste de l'héroïque et du non héroïque pour agir ». C'est pour la même raison que les méconnus restent

méconnus, « le courage étant trop souvent le souvenir du succès passé ». Il faut réussir d'abord, pour continuer à réussir. La chance décide presque seule tout l'avenir des hommes. Bret Harte a également bien senti le rôle du hasard et du mystérieux dans la vie, en présentant quelques situations d'un pathétique romanesque, mais vrai. Clarence Brant qui croit son père mort, le rencontre dans un inconnu, et s'attache à lui, Yerba Buena croise sa mère, qui l'a évidemment profondément aimée, mais elle en a peur, à cause de son apparence presque sépulcrale, Spencer Tucker meurt tout près de sa femme, qui le croit loin, ne sachant d'ailleurs pas lui-même où elle est. Non seulement la vie fait passer les uns auprès des autres, et à leur insu, des êtres dont les destinées sont liées, mais elle éloigne les uns des autres ceux qui étaient faits pour se comprendre et s'aimer. Un mot qu'il ne fallait pas dire, une parole prononcée étourdiment, ou tout simplement, le silence qu'il eût fallu rompre, et deux êtres humains qui s'aimaient se séparent pour jamais, comme Louise Macy et Sir Francis Mainwaring.

Bret Harte avait évidemment en lui un fond d'optimisme, il croyait au désintéressement, à la bravoure, à la générosité, à tout ce qui fait la noblesse humaine. C'est pourquoi, malgré des détails réalistes, il est profondément idéaliste. Il s'est attaché à regarder le beau,

il a fui la banalité pour n'admirer que le pittoresque, il n'a pas voulu voir le laid. Mais le laid existait-il en Californie en 1850 ? Bret Harte ne le croit pas, sauf dans les villes. Il a bien parlé des misérables cabanes de mineurs, mais il a montré leur rusticité, plutôt que leur caractère sordide. D'ailleurs, il l'a dit lui-même, dans un cadre comme celui où vivaient les pionniers, dans l'atmosphère de beauté qui les entourait, il n'y avait place pour rien de mesquin. C'est à propos d'une jeune paysanne, Bessy North, que le docteur Duchesnes dit : Vous la croyez vulgaire et illettrée... « cela n'est pas » ... « si elle parlait le grec rustique au lieu d'un mauvais anglais..., vous jureriez que c'est une déesse ».

Ces personnages rustiques dont il a apprécié l'allure pittoresque n'ont pas laissé son cœur indifférent. Il les a enveloppés de sa sympathie d'artiste, il leur a donné une âme, une âme individuelle, ayant découvert dans ces êtres obscurs une foule de nuances de sentiments qu'un spectateur indifférent n'eût jamais distinguées. Son but n'a pas été de créer des types, mais des individus, bien que Jack Hamlin soit vraiment un type de joueur et Cressy celui d'une jeune fille coquette. On a dit avec raison, que Bret Harte ne possédait pas le don de faire vivre un personnage dans un ouvrage de longue haleine. Son roman de *Gabriel Conroy* est l'une de ses œuvres les plus médiocres ; ses nouvelles les plus longues, comme *Les Trois Associés* et *M'liss*,

manquent de la concision et de la force qu'on trouve dans presque tous ses contes plus courts. Il n'a guère vu ses héros que dans une seule attitude morale, mais il a vu cette attitude avec une acuité de vision fort rare. S'il n'a pas eu les qualités d'un véritable romancier, il possédait toutes celles d'un conteur. Il a été vraiment supérieur lorsqu'il s'est borné à étudier une petite « tranche » de vie. Il a présenté ses héros quand ils traversaient une crise ou pendant une étape décisive de leur existence, alors que leur personnalité prenait un coloris intense sur la trame grise de leur vie. C'est, en effet, une impulsion passionnée, un violent effort de volonté ou encore une attitude de sereine beauté qui leur donnent ce relief et révèlent aux yeux de ceux qui les regardent vivre le mystère, ou plutôt la physionomie profonde de leur âme, car cette âme est plus intense que complexe. Nous ne connaissons guère, des héros de Bret Harte, qu'un sentiment ou qu'une passion, mais c'est pour ce sentiment ou pour cette passion qu'ils vivent et qu'ils meurent. Et par là, l'intérêt psychologique du conte égale celui du roman. Cette simplicité psychologique grandit ces héros californiens, en leur donnant un caractère épique. Ils sont encore épiques et romantiques, ce qui est presque la même chose, par la force de leurs impulsions, par la place que tient dans leur

vie la passion de l'amour, par la lutte entre le bien et le mal qui se partagent leur âme, par le contraste qui existe entre ce qu'ils ont été et ce qu'ils sont. Leur morale, elle aussi, est romantique, c'est l'amour qui les régénère. Ainsi, s'affirme une fois de plus leur caractère profondément individualiste. Le droit au bonheur est leur croyance la plus absolue, mais cette affirmation n'exclut pas le désintéressement, car ils ont aussi la passion de la générosité, et l'héroïsme leur est familier. Aussi sont-ils à l'aise dans les situations qui exigent de la maîtrise de soi et de l'abnégation poussées jusqu'au sacrifice.

Si nous arrêtons nos regards sur le cadre dans lequel Bret Harte a placé ses personnages, nous sommes surtout frappés par ce qu'il a d'artistique. Ce cadre, nous l'avons vu, est très souvent la nature elle-même. Sa beauté idéalise la vie la plus primitive, anoblit les sentiments, égalise les conditions, et fait d'un pauvre mineur, amoureux d'une jolie fille du peuple, un héros sans rien de grossier ni de vulgaire, et qui évoque le souvenir des bergers de Théocrite.

La composition de ces idylles californiennes et de ces drames en raccourci qui se déroulent sous nos yeux, au pied des sierras, présente le même caractère artistique. Elle est généralement très simple. Les événements se succèdent avec logique, et excitent une

progression d'intérêt croissante. Les dénouements sont très variés ; parfois ils ouvrent toute une perspective sur l'avenir des héros, parfois au contraire ils semblent les murer derrière le rempart de l'infranchissable. Parfois encore ils donnent l'impression que la vie s'est arrêtée un instant entre le début et la fin d'un conte, tant il y a d'harmonie entre eux. C'est à bord d'un bateau à vapeur descendant le Sacramento que Jack Hamlin rencontre sa protégée. C'est à bord d'un bateau à vapeur qu'il s'éloigne d'elle pour toujours.

Artiste dans la conception du caractère de ses héros, dans la composition de ses contes, Bret Harte l'est encore par la poésie même de son œuvre. Elle émane bien des personnages, du milieu où ils évoluent, mais elle tient aussi à l'harmonie que l'auteur a sentie entre des ordres de choses différents. Toute une page de Cressy est une vraie symphonie sur une valse de Strauss. Jack Ford s'étant rendu au bal a invité Cressy à danser. « Ils se mouvaient maintenant dans un rythme si parfait... qu'ils semblaient à peine avoir conscience du mouvement. Une fois, comme ils approchaient de la fenêtre ouverte, il aperçut le disque circulaire de la lune se lever au-dessus des sommets majestueux sur la rive opposée, il sentit la fraîche haleine de la montagne et de la rivière souffler sur ses joues et mêler avec les siens quelques fils rebelles des

beaux cheveux de Cressy... Il oublia la vulgarité du lieu... Ils étaient seuls avec la nuit et la nature : c'étaient eux qui étaient immobiles ; toutes les autres choses s'étaient reculées dans la perspective effacée d'une réalité morne à laquelle ils n'appartenaient pas. Continue, ô valse de Strauss ! Continuez à tourbillonner, ô amour et jeunesse ! Car vous ne pouvez tourbillonner si vite que ce monde fuyant ne revienne pour vous enfermer dans son cercle étroit... Recule, ô monotone et terrestre entourage, jusqu'à ce que le maître et l'élève aient rêvé leur rêve fou ! Ils sont seuls en imagination au bord de la rivière, il n'y a au-dessus d'eux que la lune ronde, et leurs ombres enlacées flottent faiblement sur le ruisseau.... » La musique de la valse accompagne leur rêve... Ils sont de nouveau seuls ; le dais des juges et le blason de l'Etat, entrevus dans un éclair de conscience deviennent un autel, qu'ils voient obscurément à travers le voile de mariée qui couvre la tête blonde. » « Ils entendent un murmure de voix, liant leurs deux vies en une. Ils se retournent et descendent fièrement entre des rangs de figures joyeuses et admiratrices. Ah ! le cercle se fait plus étroit. Un tour rapide pour les faire reculer en arrière !... Trop tard ! La musique s'arrête. » « La foule vulgaire revient, ils sont debout, pâles et tranquilles, au centre d'un cercle de spectateurs qui, sans respirer, les regardent avec admiration. La valse est finie »[1].

---

1. *Cressy*, v. 7, p. 73.

Que de pages ont, comme celle-ci, un caractère poétique si profond et si senti ! Dans *How Santa Claus came to Simpson's Bar*, l'auteur raconte une chevauchée qui, par son mouvement, fait penser aux bonds éperdus du cheval de Roland, emmenant le Petit Roi de Galice vers Compostelle. C'est surtout dans de tels passages et dans les descriptions de Bret Harte que l'on trouve le plus de vraie poésie. Son œuvre poétique manque souvent du lyrisme auquel il s'est élevé en prose. Il n'a chanté dans ses vers ni la nature, ni Dieu, ni l'amour. Il n'est lyrique qu'à l'occasion dans ses poésies narratives. Parfois, pourtant, comme dans *San-Francisco*, il s'est élevé plus haut. Et dans *L'Angelus*, inspiré par les cloches de la Mission Dolorès, il a évoqué le passé en très beaux vers :

« Cloches du Passé, dont la musique, depuis longtemps oubliée, remplit encore la vaste étendue, colorez le terne crépuscule du Présent de tons de poésie !

» J'entends votre appel et je vois le soleil descendre sur les rocs, les vagues et le sable, tandis que, dévalant la côte, les voix de la Mission se fondent et enveloppent le pays païen...

» O cloches solennelles ! dont les messes consacrées rappellent la foi des anciens jours ; ô cloches qui tintez ! qui bercez le troupeau spirituel de la musique du crépuscule ! Vos voix éclatent et hésitent dans les

ténèbres, éclatent, hésitent, et se taisent. Et, voilé et mystique comme l'Hostie,... le soleil descend derrière la colline ! »[1]

Dans la poésie composée sur la mort de Dickens, Bret Harte évoque le lieu où il se trouvait lorsqu'il apprit la mort du romancier anglais :

« Au-dessus des pins, la lune montait lentement ; la rivière chantait au-dessous ; beaucoup plus loin, les sierras sombres dressaient leurs minarets de neige. »

Par la beauté de leurs images, par l'harmonie de leurs vers, de telles strophes révèlent un véritable don poétique. Bret Harte a également montré un sens très délicat du rythme. Nous savons qu'il a beaucoup travaillé son style, sentant « tout le pouvoir d'un mot mis en sa place. » Il est impossible de ne pas diminuer la beauté d'une page en la traduisant dans une langue étrangère. Pourtant, bien des fragments de Bret Harte gardent, même en français, une force, une puissance, une poésie si grandes, qu'on devine la beauté originale de l'expression et qu'on peut en sentir l'harmonie. Et cependant, malgré ses qualités si remarquables de coloriste et d'artiste, Bret Harte a été jugé assez sévèrement aux Etats-Unis. Bien des Américains lui reprochent, comme Royce, d'avoir fait une œuvre romanesque et inexacte. Ils se refusent à croire à la vérité de ses tableaux représentant la

1. *The Angelus*, v. 12, p. 74.

Californie de 1850, bien que ceux-ci soient conformes aux récits des historiens. Presque tous les chapitres de Royce pourraient être illustrés d'une façon pittoresque par un conte de Bret Harte. Blessés de penser que les pionniers avaient pu rompre aussi complètement avec les traditions de l'Est, beaucoup d'Américains ne voient dans ces contes que la violation des bienséances, un étalage d'immoralité et d'irréligion.

C'est là, évidemment, l'une des causes qui ont nui à la popularité de l'auteur. Ce qui est plus curieux, c'est qu'un certain nombre de critiques portent sur lui un jugement tout aussi dur. Mr. P. L. Boyton, professeur à l'Université de Chicago, écrit dans son histoire de la littérature américaine : « Il trouva une nouvelle matière, l'employa au progrès de la technique de la nouvelle. Mais ses contes sont adroitement mélodramatiques, bâtis sur une espèce de formule paradoxale... il n'y a pas d'âme dans ce qu'il a écrit... Il s'est beaucoup intéressé aux faits, mais s'est fort peu préoccupé de la vérité. Il a écrit quelques bons contes, mais il a l'air d'une boutique de colifichets au pied du pic de Pike, quand Mark Twain se dessine au-dessus de lui. »

Nous avons réfuté le reproche d'inexactitude historique adressé à Bret Harte. Celui de l'inexactitude psychologique, l'absence d'âme, ne semble guère pouvoir se maintenir après la lecture d'un seul volume de ses

œuvres. A ce jugement de Mr. Boyton, nous opposerons seulement un passage d'une lettre de W. D. Howells, adressée à l'éditeur de l'*Overland Monthly*, et publiée dans le numéro de septembre 1902, consacré à la mémoire de Bret Harte : « Il fut l'un des artistes les plus raffinés et les plus délicats ; il a ciselé une rude matière, avec l'exquise perfection d'un poète, pour qui l'effet était tout, et la substance rien. Il savait où il allait dans chaque trait qu'il traçait et ce trait avait la finesse que la force seule peut donner. » Ces quelques lignes de W.D. Howells—hommage d'un artiste à un autre artiste — l'article de Mr. Merwin publié après la mort de Bret Harte dans l'*Atlantic Monthly*, et sa *Vie de Bret Harte*, quelques vers de Joaquin Miller, constituent le tribut offert à la mémoire de Bret Harte par ceux des critiques américains qui ont senti la sincérité de l'auteur et la beauté de son œuvre. La critique anglaise lui a rendu un hommage enthousiaste par la plume de son ami Pemberton.

A ces monuments littéraires élevés à sa gloire, il faudrait ajouter l'œuvre du sculpteur américain, M. J. Mora. C'est un panneau de bronze fixé à l'un des murs du Bohemian Club de San-Francisco et qui représente quelques-uns des héros les plus populaires de Bret Harte : Jack Hamlin, Yuba Bill, l'associé de Tennessee, le « païen » chinois, Mère Shipton, Piney et la Duchesse,

Miggles, M'liss, John Dart, Salomé Jane, Stumpy jouant avec Luck, Kentuck et John Oakhurst.

Il serait intéressant d'essayer de déterminer la part de l'influence exercée sur Bret Harte par quelques écrivains, en particulier par Dickens, d'essayer aussi de fixer son originalité parmi les autres écrivains américains qui ont puisé comme lui leur inspiration dans la vie californienne, Mark Twain, Edward Sill, Joaquin Miller.

Il l'est peut-être davantage, au point de vue français, d'essayer de déterminer les affinités existant entre Bret Harte et certains de nos grands écrivains.

Nous avons vu qu'il avait lu Froissart, quand il était enfant. L'esprit chevaleresque du vieux chroniqueur, son imagination, la richesse de coloris de ses tableaux ont dû laisser des traces dans l'imagination de Bret Harte et préciser la tendance qu'il avait à voir le mouvement de la vie, à rendre des sentiments par des attitudes, à peindre, en somme, l'abstrait par le concret. Il connaissait Victor Hugo et l'a cité à maintes reprises ; nous avons rapproché le gavroche de San-Francisco du gavroche parisien. Il a également mentionné Dumas. Ce que nous savons de son œuvre nous permet de conclure aisément que le romanesque de Dumas, la puissance d'imagination et le romantisme de Victor Hugo ont dû séduire Bret Harte. Il a parodié le style de Victor Hugo

dans une page intitulée Fantine où il a montré un véritable talent pour imiter les déductions énormes de Victor Hugo. Supprimant les transitions ou, du moins, concluant plus vite, son style n'est parfois que la charpente non voilée de celui de Victor Hugo. Mais il a eu des trouvailles heureuses et dignes du maître : « M. Madeleine était, si possible, meilleur que M. Myriel, M. Myriel était un saint, M. Madeleine un homme bon. » Il a également parodié en quelques pages la Femme, de Michelet, avec le même succès : « Elle est lasse d'aimer, et elle se marie... » Le chapitre VII, « Sa Vieillesse », qui ne compte qu'une ligne, mérite d'être cité : « Une Française ne vieillit jamais. »

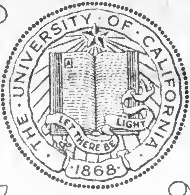
Si nous cherchons des traits communs entre Bret Harte et nos écrivains plus modernes, sans vouloir pousser trop loin la ressemblance et sans procéder d'une manière systématique, qui conduirait au paradoxe et à l'erreur, nous pourrons le rapprocher de quelques-uns de nos meilleurs auteurs contemporains. Par la façon dont il a parlé des enfants, de leurs rêves, de leurs tristesses, il fait songer à Daudet ou à Anatole France. Par son esprit et son humour, il rappelle encore, et souvent, Daudet. Entre son personnage de Bradley et Mr. Harris, des *Voyageuses* de Bourget, la ressemblance est frappante. Bradley est un « ilote » plus effacé, voilà tout. Ses poèmes, *Concepcion de*

Arguello et *Sa Lettre*, ne sont pas sans analogie avec les contes en vers de Coppée, *L'Homme de Solano* ou *Demander Sharpe* font songer aux *Transatlantiques* d'Abel Hermant. Mais l'auteur auquel il ressemble le plus, c'est assurément Maupassant. Dans ses meilleurs contes, on trouve les mêmes qualités de composition, la même précision, la même vérité, le même don de faire sentir la souffrance, quoique généralement d'une façon moins intense. Maupassant montre souvent l'irrémédiable. Bret Harte, peignant des Américains, plus prompts à l'action que les Français, plus optimistes aussi, moins portés à se complaire dans leur douleur et à la vivre, a représenté des héros ayant l'énergie de refaire leur vie, de vaincre la fortune, au lieu de se laisser vaincre par elle. Mais il a parfois la même concision, le même don de rendre des sentiments puissants, la même élégance suprême de la simplicité.

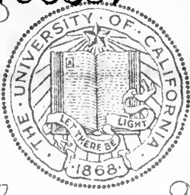
Comme Maupassant, il a fait du conte un roman condensé et abrégé, qui émeut par ce qu'il contient de poignant, et qui charme par ses descriptions et la beauté de sa forme. Comme Maupassant, il ne vieillira pas. Ses héros ne dateront jamais, car le pittoresque de leur vie sera toujours pittoresque. Leur caractère restera également jeune, parce que les traits vraiment humains ne vieillissent pas ; les mœurs changent, les hommes demeurent les mêmes. Et, malgré ce caractère général

d'observation humaine, Bret Harte a donné à ses personnages tant de traits particuliers, il a si bien rendu l'atmosphère du milieu où il les a placés, qu'il restera, pour la postérité, le peintre fidèle et délicat de la Californie et de la société californienne de 1850.

TABLE DES MATIÈRES













LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA













LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

